

Biblioteka
U. M. K.
Toruń

178623

U

esse
ande
ine

5
92





LA JEUNESSE

De la Grande Catherine

*Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.*

Published 14 octobre 1910
Privilege of copyright in the United
States reserved under the Act approved
March 3 1905 by Louis-Michaud, Paris.

W. Glaszki-Waberz — 14

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Albert SAVINE

II V 192

LA JEUNESSE De la Grande Catherine

SOUVENIRS AUTOBIOGRAPHIQUES DE L'IMPÉRATRICE

Annotés d'après les Documents d'Archives et les Mémoires



Illustrations documentaires



LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, Boulevard Saint-Germain, 168

PARIS

Reichsarchiv Danzig
Zweigstelle Bromberg

Zy. 1917/41

178.623

II



PRÉFACE



CATHERINE II racontée par elle-même, c'est un rêve qu'un historien n'eût osé faire, il y a un siècle.

Herzen, le célèbre révolutionnaire russe, publia le premier, à Londres, ces mémoires en 1856. Il les fit précéder d'une préface, dans laquelle il racontait comment Paul I^{er}, quelques heures après la mort de Catherine, ordonna au comte de Rostopchine de mettre les scellés sur les papiers de sa mère. On y trouva ce manuscrit dans une enveloppe cachetée à l'adresse du Tsarévitch.

Paul I^{er} résolut de garder secrète cette sorte de confession qu'il jugeait intempestive et ne confia le manuscrit de la grande Impératrice qu'au prince Alexandre Kourakine, son ami d'enfance, qui put en prendre copie.

C'est la copie de Kourakine qui fut à son tour retranscrite et, malgré la vigilance de Nicolas I^{er} à pourchasser ces copies clandestines, quelques exemplaires échappèrent à la police impériale.

L'authenticité de ce texte n'est donc ni douteuse ni possible à suspecter : c'est bien la correspondante de Diderot, la protectrice des philosophes, qui a tenu la plume et s'est, dans cette langue française qu'elle

maniait si bien, déshabillée moralement aux yeux de la postérité.

En imprimant, pour la première fois sur le continent, les souvenirs autobiographiques de Catherine, on a eu soin d'y ajouter toutes les notes nécessaires pour éclairer aussi bien l'existence de l'Impératrice que celle des personnages qui figurent au deuxième, ou même au troisième plan, dans son récit.

Des archives longtemps secrètes, des correspondances diplomatiques jalousement closes pendant près d'un siècle, ont permis le contrôle de bien des détails et la précision d'aveux simplement esquissés.

Le plaidoyer est certes habile. Le cynisme hautain de l'autocrate n'y recule point devant une franchise, nécessaire au point qu'elle était inutile. La femme ne cherche pas à pallier grand'chose de sa vie cascadeuse et accidentée : la grande-duchesse se pare de ses amours sans nulle fausse honte.

L'illustration a été empruntée, suivant l'usage de cette collection, aux sources les plus authentiques et le Cabinet des Estampes a fourni une fois de plus ses beaux portraits, ses lithographies précieuses, ses gravures curieuses.

LA JEUNESSE

De la Grande Catherine



La fortune n'est pas aussi aveugle qu'on se l'imagine. Elle est souvent le résultat de mesures justes et précises, non aperçues par le vulgaire, qui ont précédé l'événement. Elle est encore, plus particulièrement, un résultat des qualités, du caractère et de la conduite personnelle. La mère de Pierre III, fille de Pierre I^{er}, deux mois après l'avoir mis au monde, mourut de phtisie, dans la petite ville de Kiel en Holstein, du chagrin de s'y voir établie et d'être aussi mal mariée (1). Charles-Frédéric, duc de Holstein, neveu de Charles XII, roi de Suède, père de Pierre III, était un prince faible, laid, petit, malingre et pauvre. Il mourut en l'année 1739 et laissa son fils, âgé à peu près de onze ans, sous la tutelle de son cousin Adolphe-Frédéric, évêque de Lubeck, duc de Holstein, depuis roi de Suède, élu en conséquence de la paix d'Abo sur la recommandation de l'impératrice Élisabeth. A la

(1) Anna Petrovna, fille aînée de Catherine I, avait épousé le 21 mai/1^{er} juin 1725 Charles-Frédéric, duc de Holstein. Trois jours après le mariage, le résident saxon mandait à sa cour : « On m'a protesté que depuis le mariage, le duc de Holstein a dé couché trois fois, soit par rebut, soit pour la grisette de Moscou qui est ici. » La duchesse s'en consola bien vite. Un an après, elle prenait sa revanche et passait les nuits chez les uns et chez les autres. Très belle, très spirituelle, elle ne s'occupait que d'avoir « la liberté de ses vices ». (Chappe, *Voyage en Sibérie*, I, 76. — Waliszewski, *L'héritage de Pierre le Grand*, 18-19.) D'après les Mémoires de Stœhlin, la cause de sa mort fut un peu différente. « Désireuse de voir les feux de joie et l'illumination, elle quitta son lit pour se mettre devant une fenêtre ouverte, malgré le froid et l'humidité de la saison... Elle fut prise de fièvre chaude dont elle mourut au bout de dix jours. » (Cité par Dolgoroukoff, *Mémoires*, II, 62.)

tête de l'éducation de Pierre III se trouvaient le grand maréchal de sa cour, Brummer, Suédois de naissance (1), et sous lui le grand chambellan Berkholz (2) et quatre chambellans, dont deux, Adlerfeldt, l'auteur d'une histoire de Charles XII, et Wachmeister étaient Suédois, et les deux autres, Wolff et Madfeldt, Holsteinois. On élevait le prince pour le trône de Suède, dans une cour trop grande pour le pays où elle se trouvait, et qui était partagée en plusieurs factions. Toutes s'entre-haïssaient, et chacune voulait s'emparer de l'esprit du prince, qu'elle devait former, et par conséquent lui inspirait l'aversion qu'elles avaient réciproquement contre les individus qui leur étaient opposés. Le jeune prince haïssait cordialement Brummer et n'aimait aucun de ses entours parce qu'ils le gênaient.

Dès l'âge de dix ans, Pierre III marquait du penchant pour la boisson. On l'obligeait à beaucoup de représentation et on ne le perdait de vue ni jour, ni nuit. Ceux qu'il aimait pendant son enfance et les premières années de son séjour en Russie, étaient deux vieux valets de chambre : l'un, Cramer, Livonien; l'autre, Roumberg, Suédois. Celui-ci était le plus cher. C'était un homme assez grossier et rude, qui avait été dragon sous Charles XII. Brummer, et par conséquent Berkholz, qui ne voyait que par les yeux de Brummer, était attaché au prince tuteur et administrateur.

(1) D'après Dolgoroukoff, Catherine I anxieuse d'avoir des petits-fils de ce singulier ménage de Holstein, avait chargé Brummer, grand maréchal de la petite cour, de s'occuper de ce soin. (*Mémoires*, I, 46.) Quoi qu'il en soit de cette paternité qui n'a rien d'officiel, Brummer fut précepteur de Pierre III depuis 1739, et quel précepteur! Un agent français dit justement qu'il était bon pour élever des chevaux et non des princes. (Cité par Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, 27-28.) Le bon pédagogue allemand Stœhlin constate qu'il traitait le grand-duc « avec dédain et d'une façon despotique ». « Durant le séjour du grand-duc à Péterhoff, ajoute-t-il, il eut un jour une scène violente avec Brummer en présence du chambellan Berkholz et du professeur Stœhlin. Le nouveau comte s'emporta à tel point qu'il se jeta sur le prince les poings fermés et avec l'intention de le frapper. » Stœhlin réussit à les séparer, mais le grand-duc, néanmoins, courut à la fenêtre pour appeler à son aide les grenadiers de service. (Cité par Dolgoroukoff, *Mémoires*, II, 75.)

(2) Busching, dans son *Magazine*, a publié en allemand son *Journal* pour les années 1721-1724 (Tomes XIX, XX et XXI).

Tout le reste était mécontent de ce prince et plus encore de ses entours.

L'impératrice Élisabeth, étant montée sur le trône de Russie, envoya le chambellan Korf (1) en Holstein demander son neveu que le prince administrateur fit partir sur-le-champ, accompagné du grand-maréchal Brummer, du chambellan Berkholz et du chambellan Decken, neveu du premier. La joie de l'Impératrice fut grande à son arrivée. Elle partit peu après pour son couronnement à Moscou. Elle était résolue de déclarer le prince son héritier, mais, avant tout, il devait professer la religion grecque (2). Les ennemis du grand maréchal Brummer, et nommément le grand chambellan comte Bestoujeff (3) et le comte M. Panin, qui avait été longtemps ministre de Russie en Suède, prétendaient avoir des preuves convaincantes en mains que Brummer, dès qu'il vit l'Impératrice déterminée à déclarer son neveu héritier présomptif de son trône, prit autant de soin de gâter l'esprit et le cœur de son élève qu'il en avait pris de le rendre digne de la couronne de Suède. Mais j'ai toujours douté de cette atrocité, et j'ai cru que l'éducation de Pierre III avait été un conflit de circonstances malheureuses. Je raconterai ce que j'ai vu et entendu, et cela seul expliquera bien des choses.

J'ai vu Pierre III pour la première fois lorsqu'il avait

(1) Il y avait deux Korf, le major Nicolas, marié par Élisabeth à la comtesse Skayronski, et Jean Albert, l'ambassadeur de Rome en Danemark. Ils allèrent tous deux chercher le grand-duc. (Dolgoroukoff, *Mémoires*, I, 414 et II, 66.)

(2) Une dépêche de La Chétardie à Amelot expliquait l'état d'âme de l'Impératrice : « La tzarine, loin de prévoir les inconvénients que la présence du duc de Holstein pourrait occasionner, l'a cru indispensablement nécessaire pour assurer la tranquillité de l'intérieur et pour affermir la succession dans la descendance de Pierre I^{er}. C'est encore par une suite du même principe qu'elle pense aujourd'hui conjointement avec ses ministres qu'elle ne peut le marier trop tôt, afin de perpétuer son ouvrage, s'il est possible, par une nombreuse postérité. Ce prince arrivera ici mercredi ou jeudi au plus tard selon les dernières nouvelles qu'on a reçues. » (3 février 1742. *Sbornik*, C, 65.)

(3) Frère du comte et grand-chancelier. Ils descendaient de Gabriel Best, émigré du Kent en Russie en 1413 et dont le fils Jacob avait reçu le titre de boyard. (Bain, *The pupils of Peter the Great*, 75.)

onze ans, à Eutin, chez son tuteur le prince-évêque de Lubeck, quelques mois après le décès du duc Charles-Frédéric, son père (1739). Le prince-évêque avait rassemblé chez lui toute sa famille pour y amener son pupille. Ma grand'mère, mère du prince-évêque, ma mère, sœur de ce même prince, étaient venues de Hambourg avec moi. J'avais alors dix ans. Il y avait encore le prince Auguste et la princesse Anne, frère et sœur du prince tuteur et administrateur de Holstein, et c'est alors que j'ai entendu dire à la famille assemblée que le jeune duc inclinait à la boisson et que ses entours avaient de la peine à l'empêcher de se griser à table; qu'il était rétif et fougueux; qu'il n'aimait pas ses entours et particulièrement Brummer; qu'au reste, il ne manquait pas de vivacité, mais qu'il était d'une complexion malade et valétudinaire. Réellement la couleur de son visage était pâle et il paraissait maigre et d'une constitution délicate. A cet enfant, ses entours voulaient donner l'apparence d'un homme fait, et, à cet effet, on le gênait et le tenait dans une contrainte qui devait lui inculquer la fausseté depuis le maintien jusque dans le caractère.

Cette cour de Holstein, arrivée en Russie, y fut bientôt suivie par une ambassade suédoise qui venait demander à l'Impératrice son neveu pour succéder au trône de Suède. Mais Élisabeth, qui avait déjà déclaré ses intentions par les préliminaires de la paix d'Abo, répondit à la Diète de Suède qu'elle avait déclaré son neveu héritier du trône de Russie, et qu'elle s'en tenait aux préliminaires de la paix d'Abo, qui donnaient à la Suède le prince administrateur de Holstein pour héritier présomptif. Ce prince avait eu un frère aîné auquel l'impératrice Élisabeth avait été fiancée à la mort de Pierre I^{er}. Ce mariage n'avait pas eu lieu, parce que le prince mourut, quelques semaines après les fiançailles, de la petite vérole. L'impératrice Élisabeth avait conservé pour sa mémoire beaucoup de sensibilité dont elle donna des marques à toute sa famille (1).

(1) Le bon souvenir qu'elle avait conservé de son fiancé a prêté



Portrait dessiné par J.-E. Nilson, gravé par Negges.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Pierre III fut donc déclaré héritier d'Élisabeth et grand-duc de Russie, après qu'il eut fait sa confession de foi selon le rite de la religion grecque. On lui donna, pour l'instruire, Simon Théodorsky, depuis archevêque de Pleskoff. Le prince avait été baptisé et élevé dans le rite luthérien le plus rigide et le moins tolérant. Comme, dès son enfance, il avait été toujours revêché à toute instruction, j'ai entendu dire à ses entours qu'à Kiel on avait mille peines, les dimanches et les jours de fête, pour le faire aller à l'église et pour lui faire remplir les actes de dévotion auxquels on le soumettait et qu'il marquait la plupart du temps de l'irreligion vis-à-vis de Simon Théodorsky. Son Altesse impériale s'avisait de disputer sur chaque point. Souvent ses entours furent appelés afin de couper court aux aigreurs et de diminuer la chaleur qu'il mettait à ces discussions. Enfin, après bien des déboires, il se soumit à ce que voulait l'Impératrice, sa tante, quoique, soit par prévention, par habitude ou par esprit de contradiction, il fit sentir bien des fois qu'il aurait mieux aimé s'en aller en Suède que de rester en Russie. Il garda Brummer, Berkholz et ses entours holsteinois jusqu'à son mariage. On y avait joint quelques maîtres pour la forme. Isaak Wesselowsky, pour la langue russe, venait au commencement, rarement, et ensuite point du tout. L'autre, le professeur Stoehlin (1), devait lui enseigner les mathé-

aux médisances des contemporains. Pierre Dolgoroukoff, dont les curieux mémoires rééditent toutes les traditions de sa famille, une des plus anciennes de la noblesse russe, rapporte que le mariage d'Élisabeth fut différé par suite de la maladie et de la mort de sa mère. A la fin d'avril 1727, l'état de Catherine I s'aggravant soudain, on accourut un jour chercher Élisabeth en toute hâte. Elle se trouvait en tête-à-tête avec son fiancé. L'on regarda à travers la serrure et l'on surprit les jeunes gens dans une conversation d'une intimité plus que tendre. (Dolgoroukoff, *Mémoires*, I, 47.)

(1) Le 1^{er} juin 1742 « le professeur Stœhlin entra dans sa qualité de précepteur auprès du jeune duc, dit-il dans ses *Mémoires*, et l'impératrice leur dit à cette occasion : « Je vois que S. A. s'ennuie souvent et qu'elle a encore beaucoup de bonnes choses à apprendre et à cette fin je lui donne la société d'un homme lequel, j'en suis sûre, saura occuper ses loisirs d'une façon utile et agréable. » (Cité par Dolgoroukoff, *Mémoires*, II, 67.) Stœhlin, Saxon venu en

matiques et l'histoire, mais au fond il jouait avec lui et lui servait de bouffon. Le maître le plus assidu était Laudet, maître de ballet, qui lui apprenait à danser (1). Dans son appartement, le grand-duc, d'abord, ne s'occupait d'autre chose que de faire faire l'exercice militaire à un couple de domestiques qui lui avaient été donnés pour le service de la chambre. Il leur donnait des grades et des rangs et les dégradait selon sa fantaisie (2). C'étaient de vrais jeux d'enfants et un enfantillage continu. En général, il était très enfant, quoiqu'il eût déjà seize ans.

En 1744, la cour de Russie étant à Moscou, Catherine II y arriva avec sa mère le 9 février. La cour de Russie se trouvait alors divisée en deux grandes factions. A la tête de la première, qui commençait à se relever de son abaissement, était le vice-chancelier, comte Bestoujeff Rumine (3). Il était infiniment plus craint qu'aimé, excessivement intrigant et soupçonneux, ferme et intrépide dans ses principes, pas mal tyrannique, ennemi implacable mais ami de ses amis, qu'il ne quittait que quand ceux-ci lui tournaient le dos. D'ailleurs difficile à vivre et souvent mi-

Russie dès 1735, était un de ces Allemands bons à tout faire qui enseignaient aux Russes le charabia qu'on a dénommé plaisamment *français de Moscou*. Professeur d'éloquence, poésie et philosophie, poète librettiste, maître de chapelle, il a laissé des souvenirs courts, mais pleins d'intérêt.

(1) Laudet était l'auteur de ballets allégoriques qui ravirent la Cour et la ville. Ce fut lui qui forma un corps de ballet admiré des étrangers pour la grâce avec laquelle il dansait le menuet.

(2) La Chétardie, dans une de ses dépêches (24 février 1742), dit qu'il « ne respire que le militaire ». (*Sbornik*, C. 84.)

(3) Alexis Bestoujeff, élevé à Copenhague et à Berlin, avait débuté dans la diplomatie sous le prince Kourakin qu'il accompagna au congrès d'Utrecht. Tour à tour au service du Hanovre, employé dans la diplomatie russe, il avait servi obscurément jusqu'à la fin du règne d'Anne. Elisabeth le fit chancelier. « Le comte de Bestoujeff, lit-on dans une dépêche d'Allion au prince de Conti, a été placé par le hasard. Il s'est soutenu beaucoup plus par l'intrigue que par la capacité. Le malheur de M. de La Chétardie, son premier bienfaiteur, a mis le comble à son élévation. C'est foncièrement un malheureux homme. Il vend son crédit à beaux deniers comptant aux Anglais et aux Autrichiens, sans s'ôter la liberté de glaner ailleurs. » (4 janvier 1746. *Sbornik*, CV, 621.)

nutieux (1). Il était à la tête du département des affaires étrangères. Ayant à combattre les entours de l'Impératrice, il avait eu du dessous avant le voyage de Moscou, mais il commençait à se remettre. Il tenait pour la cour de Vienne, pour celle de Saxe et pour l'Angleterre. L'arrivée de Catherine II et de sa mère ne lui faisait point plaisir : c'était l'ouvrage secret de la faction qui lui était opposée (2). Les ennemis du comte Bestoujeff étaient en grand nombre, mais il les faisait tous trembler. Il avait sur eux l'avantage de sa place et de son caractère qui lui en donnait infiniment sur les politiques de l'antichambre.

Le parti opposé à Bestoujeff tenait pour la France, sa protégée la Suède, et le roi de Prusse. Le marquis de La Chétardie en était l'âme. Les courtisans venus du Holstein en étaient les matadors. Ils avaient gagné Lestocq, un des principaux acteurs de la révolution qui avait porté Elisabeth au trône de Russie (3). Celui-ci avait une grande part dans

(1) Il avait été une des créatures de Biren et son fidèle tant que le régent conserva sa toute-puissance, mais dès qu'il tomba en disgrâce et qu'il fut arrêté, Bestoujeff se hâta de payer rançon en faisant des aveux contre lui. Son avidité était proverbiale. Dolgoroukoff en note un trait sanglant. Menchikof avait envoyé Ivan Tolstoï mourir exilé dans une île de la mer Blanche. La comtesse Tolstoï supplia Bestoujeff de plaider auprès de l'Impératrice la cause des orphelins dépouillés par la confiscation. Les biens n'étaient pas distribués. « Je doute, répondit-il, que S. M. consente à vous restituer le tout, mais remettez-moi deux listes : placez sur la liste n° 1 les plus belles d'entre les terres et sur la liste n° 2 les plus médiocres. Si je ne parviens point à obtenir la restitution du tout, au moins vous rendra-t-on les plus belles d'entre les anciennes terres de votre famille. » M^{me} Tolstoï suivit ce conseil et grand fut son étonnement d'apprendre que les terres placées sur la deuxième liste lui étaient restituées et que les terres placées sur la première liste venaient d'être données par l'Impératrice au chancelier. (Dolgoroukoff, *Mémoires*, I, 21-22.)

(2) « La princesse Jeanne-Elisabeth, écrivait Mardefeld, sera une corde de plus à son arc pour culbuter Bestoujeff. » (14 février 1744. Frédéric II, *Correspondance politique*, III, 11.)

(3) La Chétardie, ambassadeur de France et Lestory avaient été les vrais auteurs de la révolution de 1742. La princesse d'Anhalt-Zerbst, bien placée pour être renseignée sur ce point, le dit nettement dans une de ses lettres à M. de Pouilly : « Un seul valet de chambre, fidèle, éprouvé, rapporte-t-elle, fut son Mercure vis-à-vis du marquis de La Chétardie qu'il n'osait voir. Cet homme allait dans

sa confiance. Il avait été son chirurgien depuis le décès de l'impératrice Catherine I, à laquelle il avait été attaché. Il avait rendu à la mère et à la fille des services essentiels. Il ne manquait ni d'esprit, ni de manèges, ni d'intrigue, mais il était méchant et d'un cœur noir et mauvais. Tous ces étrangers l'épaulaient et portaient en avant le comte Michel Worontsoff qui avait aussi eu part à la révolution, et avait accompagné Elisabeth la nuit qu'elle monta sur le trône. (1) Elle lui



*Charles-Frédéric, duc de Holstein,
père de Pierre III.*

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

un bois porter des billets à un Français dont il connaissait la figure et l'habit, mais dont il ne connaissait pas le nom : c'était le marquis... Là se trouvaient de gros paquets de lettres, des listes de personnes suspectes ou gagnées, des lettres de change, des instructions, des avis. Là se décidait le sort à venir de deux peuples : la Suède et la Russie. » (Bilbasoff, *Histoire de Catherine II*, 520.)

(1) « Mon oncle, lit-on dans un mémoire du comte Alexandre Romanovitch Worontsoff, est le seul qui a accompagné la princesse Elisabeth qui s'est mise dans le traîneau de mon oncle pour aller au régiment des gardes Preobrajensky, à la compagnie des grenadiers de ce régiment, la seule qui était du secret, quoique le vœu pour rendre à la princesse Elisabeth le trône de Pierre le Grand, son père, était certainement général en Russie. M. Lestocq, autre coopérateur de cette révolution, était au quartier de la compagnie des grenadiers



avait fait épouser la nièce de l'impératrice Catherine I, la comtesse Anna Karlovna Skavronsky, qui avait été élevée près de l'impératrice Élisabeth et qui lui était très attachée (1). De cette faction encore s'était rangé le comte Alexandre Roumianzoff, le père du maréchal qui avait signé la paix d'Abo avec la Suède, paix pour laquelle Bestoujeff avait été peu consulté. Ils comptaient encore sur le procureur général Troubetzkoy (2), sur toute la famille Troubetzkoy, et par conséquent sur le prince de Hesse-Hombourg qui avait épousé une princesse de cette maison. Le prince de Hesse-Hombourg, très considéré alors, n'était rien par lui-même, et sa considération lui venait de la nombreuse famille de sa femme dont le père et la mère vivaient encore : celle-ci était fort considérée.

Le reste des entours de l'Impératrice consistait alors dans la famille Chouvaloff qui balançait en tout point le grand veneur Razoumovsky, pour le moment le favori en titre. Le comte Bestoujeff savait en tirer parti, mais son principal soutien était le baron Tcherkassoff, secrétaire du cabinet de l'Impératrice et qui avait servi déjà dans le cabinet de Pierre I^{er}. C'était un homme rude et opiniâtre, qui voulait l'ordre et la justice, et tenir toute chose en règle. Tout le reste de la Cour se rangeait d'un côté ou de l'autre, selon ses intérêts ou ses vues personnelles.

Le grand-duc parut se réjouir de l'arrivée de ma mère et de la mienne. J'étais dans ma quinzième année. Pen-

lorsque la princesse Élisabeth y arriva avec mon oncle. » (*Archives Worontsoff*, v. 8-9.)

(1) Alexandre Worontsoff dit que son oncle vécut dans une union parfaite avec la comtesse Skavronsky. Ce que conte Dolgoroukoff est tout différent. « Lors de ce mariage, dit-il, tout Pétersbourg jasait de ce que le nouvel époux, déçu la nuit de ses noces de trouver sa femme autre qu'il ne l'attendait, était allé se plaindre à l'Impératrice qui chercha à le consoler. La comtesse Bestoujeff s'en allait disant : « Quel imbécile ! S'imaginait-il que cette jeune fille devait s'imposer des privations pour le plaisir de son futur mari ? Il faut avouer que les hommes sont bien exigeants de tenir à de pareilles vétilles. » (*Dolgoroukoff, Mémoires*, I, 156.)

(2) Nikita Troubetzkoy.

dant les premiers jours, il me marqua beaucoup d'empressement. Dès lors, et pendant ce court espace de temps, je vis et je compris qu'il ne faisait pas beaucoup de cas de la nation sur laquelle il était destiné à régner; qu'il tenait au luthérianisme; qu'il n'aimait pas ses entours et qu'il était fort enfant. Je me taisais et j'écoutais, ce qui me gagna sa confiance. Je me souviens qu'il me dit, entre autres choses, que ce qui lui plaisait le plus en moi, c'était que j'étais sa cousine, et qu'à titre de parente, il pourrait me parler à cœur ouvert. Ensuite de quoi, il me dit qu'il était amoureux d'une des filles d'honneur de l'Impératrice, qui avait été renvoyée de la Cour, lors du malheur de sa mère, une madame Lapouchkine qui avait été exilée en Sibérie (1); qu'il aurait bien voulu l'épouser, mais qu'il était résigné à m'épouser, moi, parce que sa tante le désirait. J'écoutais ces propos de parentage en rougissant et le remerciant de sa confiance prématurée. Mais, au fond de mon cœur, je voyais avec étonnement son imprudence et manque de jugement sur quantité de choses.

Le dixième jour après mon arrivée à Moscou, un samedi, l'Impératrice s'en alla au couvent de Troïtza. Le grand-duc resta avec nous à Moscou. On m'avait déjà donné trois maîtres : l'un, Simon Théodorsky, pour m'instruire dans la religion grecque (2); l'autre, Basile Adadouroff pour la langue russe (3); et Laudet, maître de ballet, pour la danse. Pour faire des progrès plus rapides dans la langue russe, je me levais la nuit sur mon lit, et, tandis

(1) Il s'agit ici évidemment d'Anastasie Strepanovna Lapouchkine, fille de l'amiral Etienne Vassiliewitch et de la belle Nathalie. Elle épousa le comte Nicolas Golovine. « Ma belle-mère, dit d'elle la comtesse Golovine dans ses *Souvenirs*, était une femme de beaucoup d'esprit et de mérite et qui a toujours joui à juste titre d'une réputation parfaite. Elle a donné de grandes preuves de courage et d'âme pendant l'exil et les malheurs de sa famille et sa prison sous le règne de l'impératrice Elisabeth. »

(2) La princesse de Zerbst en fait le plus grand éloge dans ses lettres à son mari. (*Sbornik*, VII, 29-30.)

(3) Basile Adadouroff, élève de l'historien Muller, secrétaire de Razoumovsky, puis du grand maréchal Bestoujeff, curateur de l'Université de Moscou.

que tout le monde dormait, j'apprenais par cœur les cahiers qu'Adadouroff me laissait. Comme ma chambre était chaude et que je n'avais aucune expérience sur le climat, je négligeais de me chauffer, et j'étudiais comme je sortais de mon lit. Aussi, dès le quinzième jour, je pris une pleurésie qui pensa m'emporter. Elle se déclara par un frisson qui me prit, le mardi, après le départ de l'Impératrice pour le couvent de Troïtza, au moment que je m'étais habillée pour aller dîner avec ma mère chez le grand-duc. J'obtins avec difficulté de ma mère la permission d'aller me mettre au lit. Lorsqu'elle revint du dîner, elle me trouva presque sans connaissance, avec une forte chaleur et une douleur insupportable au côté. Elle s'imagina que j'allais avoir la petite vérole, envoya chercher des médecins et voulut qu'ils me traitassent en conséquence. Ceux-ci soutenaient qu'il fallait me saigner. Elle ne voulut jamais y consentir et dit que c'était en saignant son frère, en Russie, qu'on l'avait fait mourir de la petite vérole et qu'elle ne voulait pas qu'il m'en arrivât autant. Les médecins et les entours du grand-duc, qui n'avaient pas eu la petite vérole, envoyèrent à l'Impératrice faire un rapport exact de l'état des choses, et je restai dans mon lit, entre ma mère et les médecins qui se disputaient, sans connaissance, avec une fièvre brûlante et une douleur au côté qui me faisait souffrir horriblement et pousser des gémissements pour lesquels ma mère me grondait, voulant que je supportasse mon mal patiemment.

Enfin, le samedi soir, à sept heures, c'est-à-dire le cinquième jour de ma maladie, l'Impératrice revint du couvent de Troïtza, et en mettant pied à terre de la voiture, elle entra dans ma chambre et me trouva sans connaissance. Elle avait à sa suite le comte Lestocq et un chirurgien, et après avoir entendu l'avis des médecins, elle s'assit elle-même sur le chevet de mon lit et me fit saigner. Au moment que le sang partit, je revins à moi, et ouvrant les yeux, je me vis entre les bras de l'Impératrice qui m'avait soulevée. Je restai entre la vie et la mort pendant vingt-sept jours, durant lesquels on me saigna seize fois et quel-



Anna Ivanovna, duchesse de Holstein, mère de Pierre III.

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

quefois quatre dans un jour. On ne laissait presque plus entrer ma mère dans la chambre. Elle continuait d'être contre ces fréquentes saignées et disait tout haut qu'on me faisait mourir. Cependant elle commençait à être persuadée que je n'aurai pas la petite vérole. L'Impératrice avait mis près de moi la comtesse Roumianzoff et plusieurs autres femmes et il paraissait qu'on se méfiait du jugement de ma mère. Enfin, l'abcès que j'avais dans le côté droit creva par les soins du médecin Sanchès, Portugais. Je le vomis, et dès ce moment je revins à moi.

Je m'aperçus tout de suite que la conduite qu'avait tenue ma mère, pendant ma maladie, l'avait desservie dans tous les esprits. Quand elle me vit fort mal, elle voulut qu'on m'aménât un prêtre luthérien. On m'a dit qu'on me fit revenir ou qu'on profita d'un moment où je revins à moi pour m'en faire la proposition et que je répondis : « A quoi bon ? Faites plutôt venir Simon Théodorsky. Je parlerai volontiers avec lui. » On me l'amena et il parla avec moi, en présence des assistants, d'une façon dont tout le monde fut content. Ceci me fit grand bien dans l'esprit de l'Impératrice et de toute la Cour.

Une autre petite circonstance nuisit encore à ma mère. Vers Pâques, ma mère, un matin, s'avisa de m'envoyer dire par une femme de chambre de lui céder une étoffe bleu et argent que le frère de mon père m'avait donnée lors de mon départ pour la Russie parce qu'elle m'avait beaucoup plu. Je lui fis dire qu'elle était la maîtresse de la prendre ; qu'il était vrai que je l'aimais beaucoup parce que mon oncle me l'avait donnée, voyant qu'elle me plaisait. Ceux qui m'entouraient, voyant que je donnai mon étoffe à contre-cœur et qu'il y avait si longtemps que j'étais alitée entre la vie et la mort, et un peu mieux seulement depuis un couple de jours, se mirent à dire entre eux qu'il était bien imprudent à ma mère de causer à une enfant mourante le moindre déplaisir et que, bien loin de vouloir s'emparer de cette étoffe, elle aurait mieux fait de n'en pas faire mention. On alla conter cela à l'Impératrice qui, sur-le-champ, m'envoya plusieurs pièces d'étoffes riches, superbes et entre autres une bleu et argent ; mais cela fit chez elle du tort à ma mère. On accusa celle-ci de n'avoir guère de tendresse pour moi ni de ménagement. Je m'étais accoutumée pendant ma maladie d'être les yeux fermés. On me croyait endormie et alors la comtesse Roumianzoff et les femmes disaient entre elles ce qu'elles avaient sur le cœur et par là j'apprenais quantité de choses.

Comme je commençais à me mieux porter, le grand-duc venait passer la soirée dans l'appartement de ma mère qui était aussi le mien. Lui et tout le monde avaient

paru prendre le plus grand intérêt à mon état. L'Impératrice en avait souvent versé des larmes. Enfin, le 21 avril, jour où commençait ma quinzième année, je fus en état de paraître en public pour la première fois après cette terrible maladie. Je pense que tout le monde ne fut pas trop édifié de me voir. J'étais devenue maigre comme un squelette. J'avais grandi, mais mon visage et mes traits s'étaient allongés. Les cheveux me tombaient et j'étais d'une pâleur mortelle. Je me trouvais moi-même laide à faire peur et je ne pouvais retrouver ma physionomie. L'Impératrice, ce jour-là, m'envoya un pot de rouge et ordonna de m'en mettre.

Avec le printemps et les beaux jours, les assiduités du grand-duc chez nous cessèrent. Il aimait mieux aller se promener et tirer dans les environs de Moscou. Quelquefois cependant, il venait dîner ou souper chez nous, et alors ses confidences enfantines vis-à-vis de moi continuaient, tandis que ses entours s'entretenaient avec ma mère, chez qui il venait beaucoup de monde, et où il y avait maint et maint pourparler qui ne laissait pas de déplaire à ceux qui n'en étaient pas, et entre autres au comte Bestoujeff dont tous les ennemis étaient rassemblés chez nous, entre autres le marquis de La Chétardie, qui n'avait encore déployé aucun caractère officiel, mais qui avait en poche ses lettres de créance d'ambassadeur de la cour de France.

Au mois de mai, l'Impératrice s'en alla de nouveau au couvent de Troïtza où le grand-duc, moi et ma mère, nous la suivîmes. L'Impératrice, depuis quelque temps, commençait à traiter ma mère avec beaucoup de froideur. Au couvent de Troïtza, la cause s'en développa au clair. Une après-dîner que le grand-duc était venu dans notre appartement, l'Impératrice y entra à l'improviste et dit à ma mère de la suivre dans l'autre appartement. Le comte Lestocq y entra aussi. Le grand-duc et moi, nous nous assîmes sur une fenêtre en attendant. Cette conversation dura très longtemps et nous vîmes sortir le comte Lestocq qui, en passant, s'approcha du grand-duc et de moi qui étions à rire et nous dit : « Cette grande joie va cesser

immédiatement. » Et puis se tournant vers moi il me dit : « Vous n'avez qu'à faire vos paquets. Vous repartirez tout de suite pour vous en retourner chez vous. » Le grand-duc voulut savoir pourquoi cela. Il répondit : « C'est ce que vous saurez après » et s'en alla faire le message dont il était chargé et que j'ignorais. Il nous laissa le grand-duc et moi à ruminer sur ce qu'il venait de nous dire. Les gloses du premier étaient en paroles, les miennes en pensées. Il disait : « Mais si votre mère est fautive, vous ne l'êtes pas. » Je lui répondis : « Mon devoir est de suivre ma mère et de faire ce qu'elle m'ordonnera. » Je vis clairement qu'il m'aurait quittée sans regret. Pour moi, vu ses dispositions, il m'était à peu près indifférent, mais la couronne de Russie ne me l'était pas. Enfin la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et l'Impératrice en sortit avec un visage fort rouge et un air irrité et ma mère la suivait avec les yeux rouges et mouillés de pleurs. Comme nous nous hâtions de descendre de la fenêtre où nous nous étions juchés et qui était assez haute, cela fit sourire l'Impératrice, qui nous embrassa tous les deux, et s'en alla. Lorsqu'elle fut sortie, nous apprîmes à peu près ce dont il était question.

Le marquis de La Chétardie qui, autrefois ou pour mieux dire à son premier voyage en mission en Russie, avait été fort avant dans la faveur et la confiance de l'Impératrice, au second voyage se trouva déchu de ses espérances. Ses propos étaient plus mesurés que ses lettres : celles-ci étaient remplies du fiel le plus aigre. On les avait ouvertes, déchiffrées (1). On y avait trouvé des détails de ses conver-

(1) La lettre du 11/22 février 1744 contenait notamment ce passage : « Toutes vos réflexions portent sur la préférence que le Danemark a donnée au duc de Cumberland et sur la négociation relative au désarmement réciproque. Le premier point n'a pu avoir le droit de m'étonner, nous y étions préparés. Il semblerait, puisque la tsarine en avait parlé, avant que l'affaire fût déclarée, comme d'une chose qu'elle ne croyait pas possible, qu'elle devait en être extrêmement blessée. J'estime aussi qu'elle l'a été de ce procédé et j'ai pour m'en convaincre le soin que je dois prendre de réveiller son attention à cet égard, mais pour en manifester sa sensibilité, il faudrait plus de suite dans les idées, plus de nerf dans l'esprit. *De voir de plus près*



L'Impératrice Élisabeth.

Portrait gravé par Sysang. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

sations avec ma mère et avec beaucoup d'autres personnes sur les affaires du temps et sur le compte de l'Impératrice. Et comme le marquis de La Chétardie n'avait énoncé aucun caractère diplomatique, l'ordre fut donné de le renvoyer de

~~~~~  
*ses affaires, c'est ce qui n'est pas compatible avec les distractions qu'occasionne l'appât du plaisir et l'espoir séduisant de pouvoir s'y livrer quand on jouit d'un plein repos. » (Archives Worontsoff, I, 612.)*

l'Empire. On lui ôta l'ordre de Saint-André et le portrait de l'Impératrice, mais on lui laissa tous les autres présents en bijoux qu'il tenait de cette princesse. Je ne sais si ma mère réussit à se justifier dans l'esprit de l'Impératrice, mais tant il y a que nous ne partîmes pas. Toutefois ma mère continua à être traitée avec beaucoup de réserve et très froidement. J'ignore ce qui s'était dit entre elle et de La Chétardie, mais je sais qu'un jour il s'adressa à moi et me félicita d'être coiffée en moïse. Je lui dis que pour plaire à l'Impératrice je me coifferais de toutes les façons qui pourraient lui plaire. Quand il entendit ma réponse, il fit une pirouette à gauche, s'en alla d'un autre côté et ne s'adressa plus à moi.

Revenus à Moscou avec le grand-duc, nous fûmes plus isolées, ma mère et moi. Il venait chez nous moins de monde et l'on me préparait à faire ma confession de foi (1). Le 28 juin fut fixé pour cette cérémonie et le lendemain, jour de Saint-Pierre, pour mes fiançailles avec le grand-duc.

Je me souviens que le maréchal Brummer s'adressa, pendant ce temps, plusieurs fois à moi, pour se plaindre de son élève et il voulait m'employer pour corriger ou redresser son grand-duc. Mais je lui dis que cela m'était impossible et que par là je lui deviendrais aussi odieuse que ses entours le lui étaient déjà. Pendant ce temps, ma mère s'attacha fort intimement au prince et à la princesse de Hesse (2), et plus encore au frère de celle-ci, le chambellan de Betzky. Cette liaison déplaisait à la comtesse Roumianzoff, au maréchal Brummer, et à tout le monde, et tandis qu'elle était avec eux dans sa chambre, le grand-

(1) Catherine écrivait à son père le 5/16 juillet : « S. M. I. ayant résolu tout d'un coup que ma confession se fîsse jeudi passé et les promesses vendredi, elle a aussi trouvé bon d'ajouter le nom de Catherine aux autres. S. M., de même que S. A. I., m'ont fait à ces occasions des présents superbes en bijoux. » (*Sbornik*, VII, 5.)

(2) Le prince de Hesse-Hombourg avait épousé une princesse Troubetzkoy, fille aînée du prince Troubetzkoy qui fut pris à Narva et eut pendant sa captivité en Suède un fils naturel, le fameux Betzky ou Betzky. (*Archives Worontsoff*, XXXIII, *Portraits*, manuscrit du chancelier Worontsoff, 6.)



duc et moi nous étions à faire tapage dans l'antichambre et en pleine possession de celle-ci. Tous les deux nous ne manquions pas de vivacité enfantine.

Au mois de juillet, l'Impératrice célébra à Moscou la fête de la paix avec la Suède, à l'occasion de laquelle on me forma une cour comme grande-duchesse de Russie, fiancée, et tout de suite après cette fête l'Impératrice nous fit partir pour Kiew. Elle partit elle-même quelques jours après nous. Nous allions à petites journées, ma mère et moi, la comtesse Roumianzoff et une dame de ma mère dans le même carrosse; le grand-duc, Brummer, Berkholz et Decken dans un autre. Une après-dîner, le grand-duc, qui s'ennuyait avec les pédagogues, voulut venir avec ma mère et moi. Dès qu'il y fut, il ne voulut plus bouger de notre carrosse. Alors, ma mère, qui s'ennuya d'aller avec lui et moi tous les jours, imagina d'augmenter la compagnie. Elle communiqua son idée aux jeunes gens de notre suite, parmi lesquels se trouvaient le prince Galitzine, depuis maréchal de ce nom, et le comte Zachar Chernycheff (1). On prit une des voitures qui portaient nos lits. On y arrangea des bancs tout à l'entour et, dès le lendemain, le grand-duc, ma mère et moi, le prince Galitzine, le comte Chernycheff et encore un ou deux des plus jeunes de la suite y entrèrent et c'est ainsi que nous fîmes le reste du voyage fort gaîment pour ce qui regardait notre voiture. Mais tout ce qui n'y entra pas fit schisme contre cet arrangement qui déplaisait souverainement au grand maréchal Brummer, au grand chambellan Berkholz, à la comtesse Roumianzoff, à la dame de ma mère, et à tout le reste de la suite, parce qu'ils n'y entraient jamais, et tandis que nous riions pendant le chemin, ils pestaient et s'ennuyaient.

---

(1) Le comte Zachar Chernycheff, dont la mère avait été la maîtresse de Pierre le Grand, passait pour le fils du tzar. « Le maréchal, dit Dolgoroukoff, ressemblait beaucoup à Pierre I<sup>er</sup>. non de taille, vu qu'il était petit, mais pour les traits du visage. Il avait même le tic du terrible empereur... C'était un homme d'un grand mérite, du caractère le plus respectable et le plus sympathique. (*Mémoires*, I, 175.)

De cette manière, nous arrivâmes au bout de trois semaines à Koselsk (1) où nous attendîmes trois autres semaines l'Impératrice, dont le voyage avait été retardé en route par plusieurs incidents. Nous apprîmes à Koselsk qu'en chemin il y avait eu plusieurs personnes de la suite de l'Impératrice exilées et qu'elle était de fort mauvaise humeur. Enfin, à la moitié d'août, elle arriva à Koselsk et nous y restâmes encore avec elle jusqu'à la fin d'août. On y jouait, depuis le matin jusqu'au soir, au pharaon dans une grande salle au milieu de la maison, et on y jouait gros jeu. Au reste, tout le monde y était fort à l'étroit. Ma mère et moi, nous couchions dans la même chambre, la comtesse Roumianzoff et la dame de ma mère dans l'antichambre, et ainsi du reste. Un jour que le grand-duc était venu dans la chambre de ma mère et la mienne, tandis qu'elle écrivait et avait sa cassette ouverte à côté d'elle, il voulut y fureter par curiosité. Ma mère lui dit de n'y pas toucher, et réellement il s'en alla sauter par la chambre d'un autre côté. Mais en sautant çà et là pour me faire rire, il accrocha le couvercle de la cassette ouverte et la renversa. Alors ma mère se fâcha et il y eut de grosses paroles entre eux. Ma mère lui reprochait d'avoir renversé sa cassette de propos délibéré et lui, il criait à l'injustice, l'un et l'autre s'adressant à moi et réclamant mon témoignage. Moi, qui connaissais l'humeur de ma mère, je craignais d'être souffletée si je n'étais pas de son avis, et ne voulant ni mentir, ni désobliger le grand-duc, je me trouvais entre deux feux. Néanmoins, je dis à ma mère que je ne pensais pas qu'il y eût de l'intention de la part du grand-duc, mais qu'en sautant, son habit avait accroché

---

(1) Élisabeth de Zerbst écrivait le 14 août à Michel Worontsoff : « Nous avons heureusement terminé notre voyage jusqu'ici. Le grand-duc a eu pendant un seul jour une légère indigestion. Il s'est fort bien porté depuis. Pour la grande-duchesse, plus sobre en ses goûts, elle s'est toujours portée à merveille. L'un et l'autre ne se trouvent pas du tout fatigués. Nous attendons tous impatiemment l'arrivée de notre divine souveraine dont le temps nous dure de nous voir rapprochés... Cette maison du comte Razoumovski est charmante. » (*Archives Worontsoff*, I, 419.)





*Michel Worontsoff, vice-chancelier de l'empire russe.*  
Portrait par Tocqué. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

le couvercle de la cassette qui était placée sur un fort petit tabouret. Alors ma mère me prit à partie, car quand elle était en colère il lui fallait quelqu'un pour quereller. Je me tus et me mis à pleurer. Le grand-duc voyant que toute la colère de ma mère tombait sur moi, parce que j'avais témoigné en sa faveur, et que je pleurais, accusa ma mère d'injustice et traita sa colère de furie et elle lui dit qu'il était un petit garçon mal élevé. En un mot, il est difficile de pousser plus loin la querelle, sans se battre, qu'ils ne le

fîrent tous les deux. Depuis ce moment, le grand-duc prit ma mère en grippe et jamais il n'oublia cette querelle. Ma mère, de son côté aussi, lui garda rancune et leur façon d'être vis-à-vis l'un de l'autre contracta de la gêne, de la méfiance et une disposition à l'aigreur. Ils ne s'en cachaient guère avec moi tous les deux. J'eus beau travailler à les adoucir l'un et l'autre; je n'y réussis que dans des circonstances momentanées. Pour se picoter, l'un et l'autre avaient toujours tout prêt quelque sarcasme à lâcher. Ma situation devenait par là tous les jours plus épineuse. Je tâchais d'obéir à l'un et de complaire à l'autre, et réellement le grand-duc avait alors avec moi plus d'ouverture de cœur qu'avec personne, car il voyait que souvent ma mère me prenait à partie quand elle ne pouvait s'accrocher à lui. Ceci ne me desservit point chez lui, parce qu'il se crut sûr de moi. Enfin, le 29 août, nous entrâmes dans Kiev. Nous y restâmes dix jours après lesquels nous repartîmes pour Moscou, de la même manière absolument que nous y étions venus.

Arrivés à Moscou, tout l'automne se passa en comédies, ballets et mascarades à la Cour. Malgré cela, on voyait que l'Impératrice avait souvent beaucoup d'humeur. Un jour que nous étions à la comédie dans une loge vis-à-vis de Sa Majesté, ma mère et moi avec le grand-duc, je remarquai que l'Impératrice parlait avec beaucoup de chaleur et de colère au comte Lestocq. Quand elle eut fini, M. Lestocq, la quittant, vint dans notre loge, s'approcha de moi et me dit : « Avez-vous vu comme l'Impératrice m'a parlé ? » Je lui dis que oui. « Hé bien, dit-il, elle est fort en colère contre vous. — Contre moi ! Et pourquoi ? fut ma réponse. — Parce que, dit-il, vous avez beaucoup de dettes. Elle dit qu'on peut épuiser des puits et que, quand elle était princesse, elle n'avait pas plus d'entretien que vous et toute une maison et qu'elle prenait garde de s'endetter parce qu'elle savait que personne ne paierait pour elle. » Il me dit tout cela d'un air fâché et sec, afin qu'elle vit de sa loge, apparemment, comment il s'acquittait de sa commission. Les larmes me vinrent aux yeux et je me tus.



Après qu'il eut tout dit, il s'en alla. Le grand-duc, qui était à côté de moi et qui avait entendu à peu près notre conversation, après m'avoir demandé ce qu'il n'avait pas entendu, par des mines, me donna à connaître plutôt que par des paroles qu'il entraînait dans l'esprit de Madame sa tante et qu'il n'était pas fâché qu'on m'eût grondée. Ceci était assez sa méthode, et alors il croyait se rendre agréable à l'Impératrice en entrant dans son esprit quand elle se fâchait contre quelqu'un. Pour ma mère, quand elle apprit de quoi il était question, elle dit que ce n'était qu'une suite des peines qu'on s'était données pour me tirer de ses mains et que, comme on m'avait mise sur le pied d'agir sans la consulter, elle s'en lavait les mains. Ainsi l'un et l'autre se rangèrent contre moi.

Pour moi, je voulus tout de suite mettre ordre à mes affaires, et dès le lendemain, je demandai mes comptes. Par ceux-ci, je vis que je devais dix-sept mille roubles. Avant de partir de Moscou pour Kiev, l'Impératrice m'avait envoyé quinze mille roubles et un grand coffre d'étoffes simples, mais je devais être habillée en riches. Ainsi tout compte fait je devais deux mille roubles et ceci ne me parut pas une somme excessive. Différentes causes m'avaient jetée dans ces dépenses. Primo, j'étais arrivée en Russie très mal équipée. Si j'avais trois ou quatre habits, c'était le bout du monde, et cela à une cour où l'on changeait d'habit trois fois par jour (1). Une douzaine de chemises faisait tout mon linge, et je me servais des draps de lit de ma mère. Secundo, on m'avait dit qu'on aimait les présents en Russie, et, qu'avec de la générosité, on se faisait des amis et on se rendait agréable. Tertio, on avait mis auprès de moi la femme la plus dépensière de la Russie, la comtesse Roumianzoff, qui était toujours entourée de marchands et me présentait journellement tout plein de choses qu'elle m'engageait à prendre, et que souvent je ne prenais que pour les lui donner, parce qu'elle en avait grande envie. Le grand-duc encore me coûtait beaucoup

---

(1) Elisabeth était très coquette et ne cessa jamais de l'être.

parce qu'il était avide de présents. L'humeur de ma mère aussi s'apaisait aisément avec quelque chose qui lui plaisait, et comme elle en avait alors souvent et particulièrement avec moi, je ne négligeais pas ce moyen que j'avais découvert. L'humeur de ma mère venait de ce qu'elle était parfaitement mal dans l'esprit de l'Impératrice et de ce que celle-ci la mortifiait et l'humiliait souvent. Outre cela, ma mère, que j'avais toujours suivie, ne voyait pas sans déplaisir que je prisse le pas sur elle, ce que j'évitais partout où je le pouvais. Mais en public la chose était impossible. En général, je m'étais fait une règle de lui témoigner le plus grand respect et toute la déférence possible. Mais cela ne me servait pas beaucoup, et il lui échappait toujours, en toute occasion, quelque aigreur, ce qui ne lui faisait pas grand bien et ne prévenait pas les gens en sa faveur.

La comtesse Roumianzoff, par des dits et redits et beaucoup de commérages, contribuait beaucoup, ainsi que plusieurs autres, à mettre ma mère mal dans l'esprit de l'Impératrice. Cette voiture à huit places, durant le voyage de Kiev, y eut aussi une grande part. Tous les vieux en avaient été exclus; tous les jeunes y avaient été admis. Dieu sait quelle tournure on avait donnée à cet arrangement fort innocent au fond. Ce qu'il y avait de plus apparent, c'est que cela avait désobligé tous ceux qui pouvaient y être admis par leur rang et qui s'étaient vu préférer ceux qui étaient plus amusants. Au fond, toute cette affaire venait de ce qu'on n'avait pas mis Betzky (1) et les Troubetzkoy (2), en qui ma mère avait plus de confiance, du

(1) Betzky, fils naturel d'Ivan Troubetzkoy et de la comtesse de Wrède, avait été attaché en 1726 à la légation de Paris et y avait, dit-on, connu la princesse de Zerbst. On a prétendu, d'ailleurs fort gratuitement, qu'il était le père de Catherine II. (Waliszewski, *Aulour d'une impératrice*, 400-401.)

(2) Ivan Troubetzkoy et Nikita Troubetzkoy. Nikita avait épousé Natalie Golovkine, maîtresse d'Ivan Dolgoroukoff, favori de Pierre II. Veuf en 1735, il épousa la princesse Anne Droutzkoy, veuve Héraskoff. C'était une âme basse et cupide. En 1740, lors du fameux procès Volyinski, il sollicita le don d'un magnifique hôtel sur la Perspective Newsky confisqué sur son ami Moussine Pouchkine. (Dolgoroukoff, *Mémoires*, II, 49.) Il impliqua dans l'affaire Lapouchkine, la comtesse



voyage de Kiev. A cela, Brummer et la comtesse Roumianzoff avaient assurément contribué, et le carrosse à huit places où ils ne furent pas admis était une sorte de rancune!

Au mois de novembre, le grand-duc prit à Moscou la rougeole. Comme je ne l'avais pas eue, on usa de précautions pour m'empêcher de la gagner. Ceux qui entouraient ce prince ne vinrent pas chez nous, et tous les divertissements cessèrent. Dès que cette maladie fut passée et l'hiver établi, nous partîmes de Moscou pour Saint-Petersbourg en traîneaux, ma mère et moi dans un, le grand-duc et Brummer dans un autre. Nous fêtâmes le jour de naissance de l'Impératrice (18 décembre) à Tver, d'où nous partîmes le lendemain. Arrivés à mi-chemin au bourg de Chofilovo, le grand-duc, sur le soir, étant dans ma chambre, se trouva mal. On le mena dans la sienne et on le coucha.



*Christian-Auguste, duc de Holstein.*

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

~~~~~

Michel Bestoujeff, née Golovkine, sa belle-sœur, et lui fit infliger le knout en place publique. En 1767, près de mourir, il implora le pardon de sa victime. (Dolgoroukoff, *Mémoires*, II, 93.)

Il eut beaucoup de chaleur pendant la nuit. Le lendemain, à l'heure de midi, nous allâmes, ma mère et moi, dans sa chambre pour le voir. Mais à peine eus-je passé le seuil de la porte que le comte Brummer vint au-devant de moi et me dit de ne pas passer outre. J'en voulus savoir la raison, et il me dit que les taches de la petite vérole venaient de paraître chez le grand-duc. Comme je ne l'avais pas eue, ma mère m'emmena bien vite hors de la chambre et il fut résolu que nous partirions le jour même, ma mère et moi, pour Pétersbourg, laissant le grand-duc et ses entours à Chotilovo. La comtesse Roumianzoff et la dame de ma mère y restèrent aussi pour soigner, disait-on, le malade (1).

On avait envoyé un courrier à l'Impératrice qui nous avait devancés et était déjà à Pétersbourg. A quelque distance de Novogorod, nous rencontrâmes l'Impératrice qui, ayant appris que la petite vérole s'était déclarée chez le grand-duc, revenait de Pétersbourg pour l'aller trouver à Chotilovo, où elle s'établit aussi longtemps que dura la maladie. Dès que l'Impératrice nous vit, et quoique ce fût au milieu de la nuit, elle fit arrêter son traîneau et le nôtre et nous demanda des nouvelles de l'état du grand-duc. Ma mère lui dit tout ce qu'elle en savait. Après quoi l'Impératrice ordonna au cocher d'aller et nous continuâmes notre chemin et arrivâmes à Novogorod vers le matin.

C'était un dimanche et je m'en allai à la messe, après

(1) Une lettre de la princesse de Zerst à M. Worontsoff fournit des détails sur cette maladie : « Les bonnes nouvelles que V. E. me donne de l'heureux état de Mgr le grand-duc, écrit-elle le 2 janvier 1745, me sont infiniment plus chères me venant d'elle. Toutes celles qui nous le sont (venues) depuis le commencement, ont été bien propres à nous récompenser des horribles alarmes où nous nous étions vus, mais si la jeunesse et l'activité de la grande-duchesse lui ont permis de se tranquilliser et de s'en tenir au contenu des lettres, je vous avoue naturellement, monsieur, que j'ai été assez faible pour hésiter d'ajouter foi à des rapports qui me paraissent étudiés pour être toujours également bons. J'ai d'autant plus souffert de mon incredulité, qu'obligée de dévorer mon chagrin, en composant mon extérieur, je souffrais deux martyres au lieu d'un. Je revis depuis les assurances positives de V. E. auxquelles je veux me prêter entièrement. » (*Archives Worontsoff*, I, 419.)

quoi nous dinâmes, et lorsque nous allions partir, arrivèrent le chambellan prince Galitzine et le gentilhomme de la chambre Zachar Chernycheff, qui venaient de Moscou et allaient à Pétersbourg. Ma mère se fâcha contre le prince Galitzine parce qu'il était avec le comte Chernycheff et que celui-ci avait fait je ne sais quel mensonge. Elle prétendait qu'il fallait le fuir comme un homme dangereux, qui composait des histoires à plaisir. Elle les bouda tous les deux, mais comme avec cette bouderie on s'ennuyait à mourir, que du reste on n'avait pas de choix, qu'ils étaient plus instruits et avaient plus de conversation que les autres, je ne donnai point dans cette bouderie, ce qui m'attira de la part de ma mère quelques incartades.

Enfin nous arrivâmes à Pétersbourg où l'on nous logea dans une des maisons attenantes de la Cour. Le Palais n'étant pas assez grand alors pour que le grand-duc lui-même y pût loger, il occupait aussi une maison placée entre le Palais et la nôtre. Mon appartement était à gauche du Palais, celui de ma mère à droite. Dès que ma mère vit cet arrangement, elle s'en fâcha, parce qu'il lui parut que mon appartement était mieux distribué que le sien et parce que le sien était séparé du mien par une salle commune. Dans la vérité, chacune de nous avait quatre chambres, deux sur le devant, deux sur la cour de la maison; les chambres étaient égales et meublées d'étoffes bleues et rouges sans aucune différence. Mais voici ce qui contribua beaucoup à fâcher ma mère. La comtesse Roumianzoff, à Moscou, m'avait apporté le plan de cette maison de la part de l'Impératrice, me défendant de sa part de parler de cet envoi et me consultant pour savoir comment nous loger. Il n'y avait pas à choisir. Les deux appartements étaient égaux. Je le dis à la comtesse qui me fit sentir que l'Impératrice aimerait mieux que j'eusse un appartement à part que de loger, comme à Moscou, dans un appartement commun avec ma mère. Cet arrangement me plaisait aussi, parce que j'étais fort gêné dans celui de ma mère et qu'à la lettre cette société ne plaisait à personne. Ma mère eut vent de ce plan qui m'avait été montré.

Elle m'en parla et je lui dis comme la chose s'était passée. Elle me gronda du secret que je lui en avais fait. Je lui dis qu'on me l'avait défendu, mais elle ne trouva pas cette raison bonne et, en général, je vis que de jour en jour elle s'irritait plus contre moi et qu'elle était brouillée à peu près avec tout le monde de façon qu'elle ne venait plus guère ni dîner, ni souper à table, mais se faisait servir dans son appartement. Pour moi, j'allais chez elle trois ou quatre fois par jour. Le reste du temps, je l'employais à apprendre la langue russe, à jouer du clavecin et je m'achetais des livres de façon qu'à quinze ans j'étais isolée et assez appliquée pour mon âge.

A la fin de notre séjour à Moscou était arrivée une ambassade suédoise à la tête de laquelle se trouvait le sénateur Cedercreutz. Peu de temps après arriva encore le comte Gyllenborg, pour notifier à l'Impératrice le mariage du prince de Suède, frère de ma mère, avec une princesse de Suède (1). Le comte Gyllenborg nous était connu, avec beaucoup d'autres Suédois, depuis le départ du prince royal pour la Suède. C'était un homme de beaucoup d'esprit, qui n'était plus jeune et dont ma mère faisait un très grand cas. Pour moi je lui devais en quelque façon de l'obligation, car à Hambourg, voyant que ma mère faisait peu ou point de cas de moi, il lui dit qu'elle avait tort et qu'assurément j'étais une enfant au-dessus de mon âge. Arrivé à Pétersbourg, il vint chez nous et, comme à Hambourg il m'avait dit que j'avais une tournure d'esprit très philosophique, il me demanda comment allait ma philosophie dans le tourbillon où j'étais placée. Je lui contai ce que je faisais dans ma chambre. Il dit qu'une philosophe de quinze ans ne pouvait se connaître soi-même et que j'étais entourée de tant d'écueils qu'il y avait tout à craindre que je ne échouasse à moins que mon âme ne fût d'une trempe tout à fait supérieure, qu'il fallait la nourrir

(1) « Nous avons ici, écrit le 22 février 1745 un agent anglais à Pétersbourg, un comte Gyllenborg qui est un neveu du Gyllenborg qui est à la tête des affaires en Suède. » (*Record office, Russie, 47.*)

avec les meilleures lectures possibles et, à cet effet, il me recommanda les *Vies illustres* de Plutarque, la *Vie de Cicéron* et les *Causes de la grandeur et de la déca-*



Charles VII, empereur d'Allemagne.

Portrait dessiné par J.-A. Pfeffel. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

dence de la République romaine par Montesquieu. Tout de suite je me fis chercher ces livres, qu'on eut de la peine à trouver à Pétersbourg alors, et je lui dis que j'allais lui tracer mon portrait telle que je me connaissais, afin qu'il pût voir si je me connaissais ou non. Réellement je mis mon portrait par écrit que j'intitulai : *Portrait du philo-*

sophe de quinze ans, et je le lui donnai. Bien des années après, et nommément en 1758, j'ai retrouvé ce portrait et j'ai été étonnée de la profondeur des connaissances sur moi-même qu'il renfermait. Malheureusement je l'ai brûlé, cette année-là, avec tous mes autres papiers, craignant d'en garder un seul dans mon appartement lors de la malheureuse affaire de Bestoujeff. Le comte Gyllenborg me rendit quelques jours après mon écrit. J'ignore s'il en a tiré copie. Il l'accompagna d'une douzaine de pages de réflexions qu'il avait faites à mon sujet par lesquelles il tâchait de fortifier en moi tant l'élévation de l'âme et la fermeté que les autres qualités du cœur et de l'esprit. Je lus et relus plusieurs fois son écrit. Je m'en pénétrai et me proposai bien sincèrement de suivre ses avis. Je me le promis à moi-même, et quand je me suis promis une chose à moi-même, je ne me souviens pas d'y avoir manqué. Ensuite je rendis au comte Gyllenborg son écrit, comme il m'en avait priée, et j'avoue qu'il a beaucoup servi à former et à fortifier la trempe de mon esprit et de mon âme.

Au commencement de février, l'Impératrice revint avec le grand-duc de Chotilovo. Dès qu'on nous dit qu'elle arrivait, nous allâmes au-devant d'elle et nous la rencontrâmes dans la grande salle, entre quatre et cinq heures du soir, à peu près dans l'obscurité. Malgré cela, je fus presque effrayée de voir le grand-duc qui était extrêmement grandi, mais méconnaissable de figure. Il avait tous les traits grossis, le visage encore tout enflé, et l'on voyait à n'en pas douter qu'il resterait fortement marqué. Comme on lui avait coupé les cheveux, il avait une immense perruque qui le défigurait encore plus. Il vint à moi et me demanda si je n'avais pas de peine à le reconnaître. Je lui bégayai mon compliment sur sa convalescence, mais au fait, il était devenu affreux.

Le 9 février, il y avait une année révolue depuis mon arrivée à la cour de Russie. Le 10 février, l'Impératrice célébra le jour de naissance du grand-duc. Il commençait sa dix-septième année. Elle dîna avec moi seule sur le trône. Le grand-duc ne parut pas en public ce jour-là, ni

de longtemps encore. On n'était pas pressé de le montrer dans l'état où l'avait mis la petite vérole. L'Impératrice me *graciosa* beaucoup pendant ce dîner. Elle me dit que les lettres russes que je lui avais écrites à Chotilovo lui avaient fait grand plaisir (à dire vrai elles étaient de la composition de M. Adadouff, mais je les avais écrites de ma main); qu'elle était informée que je m'appliquais beaucoup à apprendre la langue du pays. Elle me parla en russe et voulut que je lui répondisse dans cette langue, ce que je fis et alors elle voulut bien louer ma bonne prononciation. Ensuite elle me fit entendre que j'étais devenue plus jolie depuis ma maladie de Moscou. En un mot, pendant tout le dîner, elle ne fut occupée qu'à me donner des témoignages de bonté et d'affection. Je revins chez moi fort gaie et fort heureuse de mon dîner et tout le monde m'en félicita. L'Impératrice fit porter chez elle mon portrait que le peintre Caravaque (1) avait commencé et elle le garda dans sa chambre : c'est le même que le sculpteur Falconnet a emporté avec lui en France; il était alors parlant.

Pour aller à la messe ou chez l'Impératrice, il fallait que ma mère et moi nous passassions dans les appartements du grand-duc qui logait tout près de mon appartement. Par conséquent nous le voyions souvent. Il venait aussi le soir passer quelques instants chez moi, mais sans nul empressement. Au contraire, il était toujours bien aise de trouver quelque prétexte pour s'en dispenser et rester chez lui entouré de son enfantillage ordinaire.

Peu de temps après l'arrivée de l'Impératrice et du grand-duc à Pétersbourg, ma mère eut un violent chagrin qu'elle ne put cacher. Voici le fait. Le prince Auguste, frère de ma mère, lui avait écrit à Kiev pour lui témoigner son envie de venir en Russie. Ma mère était instruite que ce

(1) Louis Caravaque, peintre français d'origine gasconne, a vécu en Russie où il peignit en 1716, à Astrakan, le portrait le Pierre le Grand, ce qui l'introduisit à la Cour dont il fut le peintre attitré sous les règnes de Pierre, de Catherine I, d'Anne et d'Elisabeth. Caravaque n'était d'ailleurs qu'un mauvais barbouilleur à qui on payait 1200 roubles pour douze portraits. (Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, 265.)

voyage n'avait pour but que de se faire désérer, à la majorité du grand-duc qu'on voulait devancer, l'administration du pays de Holstein. On désirait retirer la tutelle des mains du frère aîné devenu prince royal de Suède, pour donner l'administration du pays de Holstein, sous le nom du grand-duc majeur, au prince Auguste, frère puîné de ma mère et du prince royal de Suède. Cette intrigue était ourdie par le parti holsteinois contraire au prince royal de Suède, joint aux Danois qui ne pouvaient pardonner à ce prince de l'avoir emporté en Suède sur le prince royal de Danemark que les Dalécarliens voulaient élire pour successeur au trône de Suède. Ma mère répondit au prince Auguste, son frère, de Koselsk, qu'au lieu de se prêter aux intrigues qui le poussaient à agir contre son frère, il ferait mieux de servir en Hollande, où il se trouvait, et de se faire tuer avec honneur que de cabaler contre son frère et de se joindre aux ennemis de sa sœur en Russie (1). Ma mère entendait par là le comte Bestoujeff qui soutenait toute cette intrigue pour nuire à Brummer et tous les autres amis du prince royal de Suède, tuteur du grand-duc pour le Holstein. Cette lettre fut ouverte et lue par le comte Bestoujeff et par l'Impératrice qui n'était pas du tout contente de ma mère et très irritée contre le prince royal de Suède, lequel, mené par sa femme, sœur du roi de Prusse, s'était laissé entraîner par le parti français dans toutes les vues de celui-ci, parfaitement contraires à celui de la Russie. On lui reprochait son ingratitude et on accusait ma mère de manquer de tendresse vis-à-vis de son frère puîné de ce qu'elle lui avait écrit de se faire tuer, expression qu'on traitait de dure et d'inhumaine, tandis que ma mère, vis-à-vis de ses amis, se vantait d'avoir employé une expres-

(1) La princesse de Zerbst s'inquiétait fort, en effet, de cette question. « J'ai trouvé à mon arrivée ici, écrivait-elle à M. Worontsoff (2 janvier 1745), plusieurs lettres où l'on me mande que mon frère avait reçu l'ordre de S. M. Impériale de se rendre en cette Cour. Oserai-je, par la confiance que je mets en V. E., lui demander confidentement ce qui en est, persuadée qu'elle ne fera pas mauvais usage de cette petite curiosité, assez naturelle dans ce cas. » (*Archives Worontsoff*, I, 420.)

sion ferme et sonnante. Le résultat de tout cela fut que, sans égard aux dispositions de ma mère ou plutôt pour la piquer et faire dépit à tout le parti holstein-suédois, le comte Bestoujeff obtint la permission pour le prince Auguste de Holstein, à l'insu de ma mère, de venir à Pétersbourg. Ma mère, quand elle apprit qu'il était en chemin, en fut extrêmement fâchée et affligée et le reçut fort mal. Mais lui, poussé par Bestoujeff, alla son train. On persuada l'Impératrice de le bien recevoir, ce qu'elle fit extérieurement. Cependant cela ne dura pas et ne pouvait durer, le prince Auguste par lui-même n'étant pas un sujet distingué. Son extérieur même ne prévenait pas en sa faveur. Il était fort petit et mal tourné, ayant peu d'esprit et étant fort emporté, d'ailleurs mené par ses entours qui n'étaient rien du tout eux-mêmes. La bêtise, puisqu'il faut tout dire, de son frère fâchait fort ma mère. En un mot, elle était à peu près au désespoir de son arrivée.

Le comte Bestoujeff, s'étant emparé, par les entours de ce prince, de son esprit, fit d'une pierre bien des coups. Il ne pouvait ignorer que le grand-duc haïssait Brummer



Anne, impératrice de Russie.

Portrait peint par Caravaque, gravé par Wortmann.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

autant que lui. Le prince Auguste ne l'aimait pas non plus parce qu'il était attaché au prince royal de Suède sous prétexte de parenté et comme Holsteinois. Ce prince se faufila avec le grand-duc en lui parlant continuellement du Holstein et l'entretenant de sa majorité future, de façon qu'il le porta à presser lui-même sa tante et le comte Bestoujeff de rechercher qu'on devançât sa majorité. Pour cet effet, il fallait le consentement de l'empereur romain. C'était alors Charles VII, de la maison de Bavière. Mais, sur ces entrefaites, il vint à mourir et cette affaire traîna jusqu'à l'élection de François I^{er}.

Le prince Auguste, ayant été mal reçu de ma mère et lui marquant peu de considération, diminua par là aussi le peu que le grand-duc en avait conservé pour ma mère. D'un autre côté, tant le prince Auguste que le vieux valet de chambre favori du grand-duc, craignant apparemment mon influence future, entretenaient souvent le grand-duc de la façon dont il fallait traiter sa femme. Roumberg, ancien dragon suédois, lui disait que la sienne n'osait pas souffler devant lui, ni se mêler de ses affaires; que quand elle voulait ouvrir la bouche seulement, il lui ordonnait de se taire; que c'était lui qui était le maître à la maison et qu'il était honteux pour un mari de se laisser mener par sa femme comme un benêt.

Le grand-duc, de son côté, était discret comme un coup de canon et quand il avait le cœur gros et l'esprit rempli de quelque chose, il n'avait rien de plus pressé que de le conter à ceux à qui il était habitué de parler, sans considérer à qui il le disait. Aussi, tous ces propos, le grand-duc me les conta tout franchement lui-même à la première occasion où il me vit. Il croyait toujours bonnement que tout le monde était de son avis et qu'il n'y avait rien de plus naturel que cela. Je n'eus garde d'en faire confidence à qui que ce fût, mais je ne laissai pas de faire des réflexions très sérieuses sur le sort qui m'attendait. Je résolus de ménager beaucoup la confiance du grand-duc, afin qu'il pût au moins m'envisager comme une personne sûre à laquelle il pût tout dire, sans aucune conséquence pour

lui. A quoi j'ai réussi pendant longtemps. Au reste, je traitais le mieux que je pouvais tout le monde et me faisais une étude de gagner l'amitié, ou du moins de diminuer l'inimitié de ceux que je pouvais seulement soupçonner d'être mal disposés en ma faveur. Je ne témoignais de penchant pour aucun côté ni ne me mêlais de rien, avais toujours un air serein, beaucoup de prévenance, d'attention et de politesse pour tout le monde, et comme j'étais naturellement fort gaie, je vis avec plaisir que de jour en jour je gagnais l'affection du public, qui me regardait comme une enfant intéressante et qui ne manquait pas d'esprit. Je montrais un grand respect à ma mère, une obéissance sans bornes à l'Impératrice, la considération la plus profonde au grand-duc et je cherchais avec la plus profonde étude l'affection du public.

L'Impératrice m'avait donné, dès Moscou, des dames et des cavaliers qui composaient ma cour. Peu de temps après mon arrivée à Pétersbourg, elle me donna des femmes de chambre russes, afin, disait-elle, de me faciliter l'usage de la langue russe. Ceci m'accommoda beaucoup. C'étaient toutes des jeunes personnes dont la plus âgée avait à peu près vingt ans. Ces filles étaient toutes fort gaies, de façon que, depuis ce moment, je ne faisais que chanter, danser et folâtrer dans ma chambre, depuis le moment de mon réveil jusqu'à celui de mon sommeil. Le soir, après souper, je faisais entrer dans ma chambre à coucher les trois dames que j'avais, les deux princesses Gagarine et M^{lle} Koucheleff, et nous jouions au colin-maillard et à toutes sortes de jeux selon notre âge. Toutes ces filles craignaient mortellement la comtesse Roumianzoff, mais comme elle jouait aux cartes, ou bien dans l'antichambre ou chez elle, depuis le matin jusqu'au soir, sans se lever de sa chaise que pour ses besoins, elle n'entraît guère chez moi.

Au milieu de toute notre gaité, il me prit fantaisie de distribuer le soin de tous mes effets entre mes femmes. Je laissai mon argent, mes dépenses et mon linge entre les mains de M^{lle} Schenck, la fille de chambre que j'avais amenée d'Allemagne. C'était une vieille fille, sottre et gro-

gneuse, à laquelle notre gaité déplaisait souverainement. Outre cela, elle était jalouse de toutes ces jeunes compagnes qui allaient partager ses fonctions et mon affection. Je donnai tous mes bijoux à Mlle Joukoff. Celle-ci, ayant plus d'esprit et étant plus gaie et plus franche que les autres, commençait à entrer en faveur chez moi. Mes habits, je les confiai à mon valet de chambre Timothée Yévreinoff; mes dentelles à M^{lle} Balkoff qui, ensuite, épousa le poète Soumorokoff (1); mes rubans furent donnés à M^{lle} Scorochodoff, l'aînée, mariée depuis à Aristarque Kachkine. Anne n'eut rien, parce qu'elle n'avait que treize à quatorze ans.

Le lendemain de ce bel arrangement où j'avais exercé mon pouvoir central dans ma chambre, sans consulter âme qui vive, il y eut comédie le soir. Pour y aller, il fallait passer par les appartements de ma mère. L'Impératrice, le grand-duc et toute la Cour y vinrent. On avait construit un petit théâtre dans un manège qui avait servi, du temps de l'impératrice Anne, au duc de Courlande dont j'occupais l'appartement. Après la comédie, quand l'Impératrice fut retournée chez elle, la comtesse Roumianzoff vint dans ma chambre et me dit que l'Impératrice avait désapprouvé l'arrangement que j'avais fait de distribuer le soin de mes effets entre mes femmes, et qu'elle avait ordre de retirer les clefs de mes bijoux d'entre les mains de M^{lle} Joukoff, pour les rendre à M^{lle} Schenck; ce qu'elle fit en ma présence. Après quoi, elle s'en alla et nous laissa, M^{lle} Joukoff et moi, avec une physionomie un peu allongée, et M^{lle} Schenck triomphante de la confiance marquée de l'Impératrice. Elle commença à prendre avec moi des airs arrogants qui la rendirent plus sottre que jamais et moins aimable encore qu'elle ne l'était déjà.

La première semaine du grand carême, j'eus une scène fort singulière avec le grand-duc. Le matin, lorsque j'étais dans ma chambre avec mes femmes qui étaient toutes très

(1) Alexis Soumorokoff, élève du corps des cadets, poète russe qui fut un des créateurs du théâtre national.



Kiev, vue prise du côté sud.

Dessin de M. Caspich. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

dévotes, à entendre chanter les matines qu'on disait dans l'antichambre, je reçus de la part du grand-duc une ambassade. Il m'envoyait son nain pour me demander comment je me portais et pour me dire qu'à cause du grand carême il ne viendrait pas ce jour-là chez moi. Le nain nous trouva toutes écoutant les prières et remplissant exactement les prescriptions du carême selon notre rite. Je rendis au duc par son nain le compliment d'usage, et il s'en alla. Le nain, revenu dans la chambre de son maître, soit que réellement il se trouvât édifié de ce qu'il avait vu, ou qu'il voulût par là engager son cher seigneur et maître, qui n'était rien moins que dévot, d'en faire autant, se mit à faire de grands éloges de la dévotion qui régnait dans mon appartement et par là le mit de très mauvaise humeur contre moi. La première fois que je vis le grand-duc, il commença par me boudier. Lui en ayant demandé la raison, il me gronda beaucoup de l'extrême dévotion, selon lui, dans laquelle je donnais. Je lui demandai qui lui avait dit cela, et il me nomma son nain comme témoin oculaire. Je lui dis que je n'en faisais pas plus qu'il ne convenait, ce à quoi tout le monde se soumettait, et dont on ne pouvait se dispenser sans scandale, mais il était d'un avis contraire. Cette dispute finit comme la plupart finissent, c'est-à-dire que chacun reste de son avis et Son Altesse impériale, n'ayant pas durant la messe d'autre que moi à parler, peu à peu, cessa de me boudier.

Deux jours après, j'eus une autre alarme. Le matin, tandis qu'on chantait les matines chez moi, M^{lle} Schenck, tout effarée, entra dans ma chambre et me dit que ma mère se trouvait mal et qu'elle s'était évanouie. J'y courus de suite. Je la trouvai couchée par terre sur un matelas, mais pas sans connaissance. Je pris la liberté de lui demander ce qu'elle avait. Elle me dit qu'ayant voulu se faire saigner, le chirurgien avait eu la maladresse de la manquer quatre fois aux deux mains et aux deux pieds et qu'elle s'était évanouie. Je savais d'ailleurs qu'elle craignait la saignée. J'ignorais le dessein qu'elle avait de se faire saigner et même qu'elle en avait besoin. Cependant elle

me reprocha de prendre peu de part à son état et me dit quantité de choses désagréables à ce sujet. Je m'excusai le mieux que je pus, lui avouant mon ignorance. Mais, voyant qu'elle avait beaucoup d'humeur, je me tus et tâchai de retenir mes larmes et ne m'en allai que lorsqu'elle me l'eut ordonné avec beaucoup d'aigreur. Revenue en pleurs dans ma chambre, mes femmes en voulaient savoir la cause : je la leur dis tout simplement. J'allai plusieurs fois dans la journée dans l'appartement de ma mère et je m'y arrêtai autant qu'il fallait pour ne pas lui être à charge, ce qui était un point capital chez elle. J'y étais si bien accoutumée qu'il n'y avait rien que j'aie tant évité dans ma vie que d'être à charge et je me suis toujours retirée à l'instant où naissait dans mon esprit le soupçon que je pouvais produire de l'ennui. Mais je sais par expérience que tout le monde n'a pas le même principe parce que ma patience à moi a souvent été mise à l'épreuve par ceux qui ne savent pas s'en aller avant que de faire naître de l'ennui.

Pendant le carême, ma mère eut un chagrin bien réel. Elle reçut la nouvelle, au moment où elle s'y attendait le moins, que ma sœur cadette, nommée Elisabeth, était morte subitement, à l'âge de trois ou quatre ans. Elle en fut très affligée. Je la pleurai aussi.

Quelques jours après, je vis, un beau matin, l'Impératrice entrer dans ma chambre. Elle envoya chercher ma mère et entra avec elle dans ma chambre de toilette où, seules toutes les deux, elles eurent une longue conversation, après laquelle elles revinrent dans ma chambre à coucher, et je vis que ma mère avait les yeux fort rouges et en pleurs. Par la suite de la conversation, je compris qu'il avait été question entre elles de l'événement de la mort de l'empereur Charles VII, de la maison de Bavière, dont l'Impératrice venait de recevoir la nouvelle. L'Impératrice alors était encore sans alliance, elle balançait entre celle du roi de Prusse et celle de la maison d'Autriche : chacune d'elles avait des partisans. L'Impératrice avait eu les mêmes griefs contre la maison d'Autriche que contre la France, à laquelle tenait le roi de Prusse, et le

marquis de Botta, ministre de la cour de Vienne (1), avait été renvoyé de Russie pour de mauvais propos sur le compte de l'Impératrice, ce que dans son temps on avait tâché de faire passer pour une conspiration. Le marquis de La Chétardie l'avait été aussi pour les mêmes raisons. J'ignore le but de cette conversation, mais ma mère parut concevoir de grandes espérances et en sortit assez contente. Elle ne penchait pas du tout alors pour la maison d'Autriche. Pour moi, dans tout ceci, j'étais un spectateur très passif, très discret et à peu près indifférent.

Après Pâques, lorsque le printemps fut établi, je témoignai à la comtesse Roumianzoff l'envie que j'avais d'apprendre à monter à cheval. Elle m'en obtint l'agrément de l'Impératrice. Je commençais à avoir des maux de poitrine à la révolution de l'année, après la pleurésie que j'avais eue à Moscou et je continuais d'être d'une grande maigreur. Les médecins me conseillèrent de prendre du lait et de l'eau de Seltzer tous les matins. Ce fut dans la maison Roumianzoff, dans les casernes du régiment d'Ismailofsky que je pris ma première leçon pour monter à cheval. J'avais déjà monté plusieurs fois à Moscou, mais fort mal.

Au mois de mai, l'Impératrice, avec le grand-duc, s'en alla habiter le palais d'été. A ma mère et à moi, on nous assigna un bâtiment de pierre qui était alors le long de la Fontanka, attenant à la maison de Pierre I^{er}. Ma mère habitait dans ce bâtiment un côté et moi un autre. Ici finirent toutes les assiduités du grand-duc pour moi. Il me fit dire tout net par un domestique qu'il demeurerait trop loin de chez moi pour me venir voir souvent. Je sentis parfaitement son peu d'empressement et combien peu j'étais affectionnée. Mon amour-propre et ma vanité gémissaient tout bas, mais j'étais trop fière pour me plaindre; je me serais crue avilie si on m'avait témoigné de l'amitié que j'aurais pu prendre pour de la pitié. Cependant, quand

(1) Le marquis de Botta d'Adorno, compagnon d'armes du prince Eugène, homme d'âge mûr et d'expérience, fut un des bons serviteurs de la politique de Marie-Thérèse qui dut le désavouer.

j'étais seule, je répandais des larmes, tout doucement je les essuyais et allais folâtrer avec mes femmes. Ma mère me traitait aussi avec beaucoup de froideur et de cérémonies. Je ne manquais jamais d'aller chez elle plusieurs fois dans la journée. Au fond, je sentais un grand ennui, mais je n'avais garde d'en parler. Cependant, M^{lle} Joukoff s'aperçut un jour de mes pleurs et m'en parla. Je lui donnai les meilleures raisons que je pus sans lui dire les vraies. Je m'attachais plus que jamais à gagner l'affection de tout le monde en général. Grands et petits, personne n'était négligé par moi et je me fis une règle de croire que j'avais besoin de tout le monde et d'agir en conséquence pour m'acquérir la bienveillance. J'y réussis.



Le marquis Antonio Botta d'Adorno.

Portrait peint par V. Vangelisti.

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Après quelques jours de séjour au palais d'été, où on commença à parler des préparatifs de mes noces, la Cour s'en alla demeurer à Péterhoff où elle fut plus rassemblée qu'en ville. L'Impératrice et le grand-duc demeuraient en haut dans la maison que Pierre I^{er} avait bâtie; ma mère et moi, en bas, dans les appartements du grand-duc. Nous dînions avec lui tous les jours sous une tente sur la galerie ouverte attenante à son appartement. Il soupait chez nous.

L'Impératrice était souvent absente, allant çà et là dans les différentes campagnes qu'elle avait. Nous nous promenions beaucoup à pied, à cheval et en carrosse. Je vis alors, clair comme le jour, que tous les entours du grand-duc, et notamment ses gouverneurs, avaient perdu tout crédit et autorité sur lui. Les jeux militaires, dont ci-devant il se cachait, il les mettait en œuvre, quasi en leur présence. Le comte Brummer et le premier employé à son éducation ne le voyaient presque plus qu'en public pour le suivre. Le reste du temps, il le passait à la lettre dans la compagnie des valets, à des enfantillages inouïs pour son âge, car il jouait aux poupées.

Ma mère profitait des absences de l'Impératrice pour aller souper dans les campagnes de l'entour et notamment chez le prince et la princesse de Hesse-Hombourg. Un soir qu'elle y était allée à cheval, moi étant après souper dans ma chambre qui était de plain-pied avec le jardin, une des portes y donnant, le beau temps me tenta. Je proposai à mes femmes et à mes trois demoiselles d'honneur d'aller faire un tour dans le jardin. Je n'eus pas grand'peine à les persuader. Nous étions huit, mon valet de chambre le neuvième, et deux valets nous suivaient. Nous nous promenâmes jusqu'à minuit le plus innocemment du monde. Ma mère étant rentrée, M^{lle} Schenck, qui avait refusé de se promener avec nous, en grognant contre notre projet de promenade, n'eut rien de plus pressé que d'aller dire à ma mère que j'étais sortie malgré ses représentations. Ma mère se coucha et lorsque je rentrai avec ma troupe, M^{lle} Schenck me dit d'un air triomphant que ma mère avait envoyé deux fois demander si j'étais rentrée parce qu'elle voulait me parler et, vu qu'il était extrêmement tard, lasse de m'attendre, s'était couchée. Je voulus courir tout de suite chez elle, mais je trouvai la porte fermée. Je dis à la Schenck qu'elle aurait pu me faire appeler. Elle prétendit qu'elle n'avait pu nous trouver. Mais tout ceci n'était qu'un jeu pour me chercher noise. Je le sentis parfaitement, et je me couchai avec beaucoup d'inquiétude. Le lendemain, dès que je fus réveillée, je m'en allai chez ma mère

que je trouvai au lit. Je voulus m'approcher pour lui baiser la main, mais elle la retira avec beaucoup de colère et me gronda d'une façon terrible de ce que j'avais osé me promener, le soir, sans sa permission. Je lui dis qu'elle n'était pas à la maison. Elle qualifia l'heure d'indue et je ne sais tout ce qu'elle imagina de me dire pour me faire de la peine, afin de m'ôter apparemment l'envie des promenades nocturnes. Mais ce qu'il y avait de sûr, c'est que cette promenade-là pouvait être une imprudence, mais qu'elle était la plus innocente du monde. Ce qui m'affligea le plus, c'est qu'elle nous accusa d'être montées en haut dans l'appartement du grand-duc. Je lui dis que c'était une calomnie abominable, ce dont elle se fâcha de telle façon qu'elle parut être hors d'elle-même. J'eus beau me mettre à genoux pour fléchir sa colère, elle traita ma soumission de comédie et me chassa de la chambre. Je revins chez moi en pleurs. A l'heure du dîner, je montai, avec ma mère toujours très irritée, chez le grand-duc qui me demanda ce que j'avais, mes yeux étant très rouges. Je lui contai avec vérité ce qui s'était passé. Il se rangea, cette fois, de mon côté et accusa ma mère de caprices et d'emportements. Je le priai de ne lui en pas parler, ce qu'il fit, et peu à peu la colère se passa. Mais j'étais toujours traitée très froidement.

De Péterhoff, à la fin de juillet, nous rentrâmes en ville, où tout se préparait pour la célébration des noces. Enfin, le 21 août fut fixé par l'Impératrice pour cette cérémonie. A mesure que ce jour s'approchait, je devenais plus mélancolique. Le cœur ne me prédisait pas grand bonheur; l'ambition seule me soutenait. J'avais au fond de mon cœur un je ne sais quoi qui ne m'a jamais laissé douter un seul moment que tôt ou tard je parviendrais à devenir impératrice souveraine de Russie, de mon chef.

Les noces se firent avec beaucoup de pompe et de magnificence (1). Le soir, je trouvai dans mon appartement

(1) La princesse de Zerbst fournit des détails somptuaires qui suppléent à la discrétion de Catherine. « Sa Majesté, dit-elle, lui

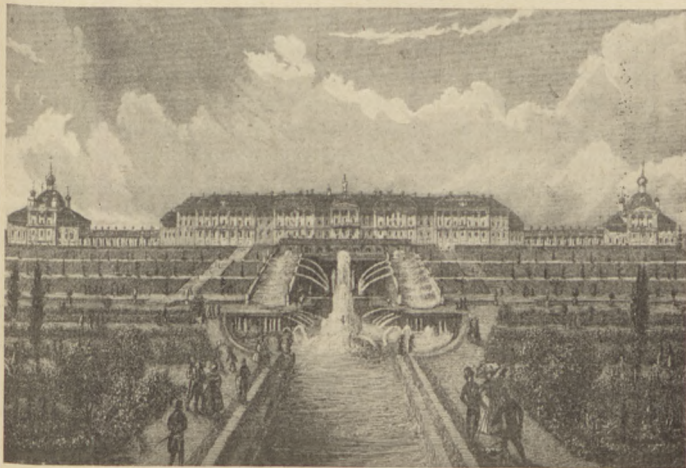
M^{me} Krouse, sœur de la première femme de chambre de l'Impératrice, qu'elle venait de placer près de moi comme première femme de chambre. Dès le lendemain, je m'aperçus que cette femme faisait la consternation de toutes mes autres femmes, car voulant m'approcher d'une d'elles pour lui parler à mon ordinaire, elle me dit : « Au nom de Dieu, ne m'approchez pas; on nous a défendu de vous parler à demi-voix. » D'un autre côté, mon cher époux ne s'occupait nullement de moi, mais était continuellement avec ses valets à jouer aux militaires, les exerçant dans sa chambre ou changeant d'uniforme vingt fois par jour. Je bâillais, je m'ennuyais, n'ayant pas à qui parler, ou bien j'étais en représentation. Le troisième jour de mes noces, qui devait être un jour de repos, la comtesse Roumianzoff me fit dire que l'Impératrice l'avait dispensée d'être auprès de moi, et qu'elle allait demeurer dans sa maison avec son mari et ses enfants. De ceci je n'avais pas grand regret, car elle avait donné lieu à bien des dites et redites.

Les fêtes du mariage durèrent dix jours au bout desquels nous allâmes habiter, le grand-duc et moi, le palais d'été où habitait l'Impératrice et l'on commença à parler du départ de ma mère que je ne voyais pas tous les jours depuis mon mariage, mais qui s'était fort adoucie à mon égard depuis cette époque. Vers la fin de septembre, elle partit (1). Le grand-duc et moi, nous la conduisîmes jusqu'à Krasnoïé-Sélo. Son départ m'affligeait sincèrement; je pleurai beaucoup. Quand elle fut partie, nous retournâmes en ville. En revenant au palais, je demandai M^{lle} Joukoff. On me dit qu'elle était allé voir sa mère qui

avait fait faire une adrienne pareille à celle qu'elle portait ce jour-là elle-même, d'un gris de Tours incarnat, chamarrée d'un galon d'argent sur toutes les coutures en dessins. Elle avait sur sa tête, toute nue sans coiffure, du ruban blanc. Les cheveux n'étaient pas poudrés. Elle n'avait de bijoux que les gros pendants et le nœud que Sa Majesté impériale lui a donnés pendant sa maladie. Elle était un peu pâle. Cette noble parure relevait sa blancheur naturelle. Je puis dire qu'elle me parut belle. » (*Sbornik*, VII, 31.)

(1) D'après une lettre à Michel Worontsoff, son départ avait été fixé au 25 septembre 1745. (*Archives Worontsoff*, I, 421.)

était tombée malade. Le lendemain, même question de ma part, même réponse de mes femmes. Vers midi, l'Impératrice passa avec grande pompe de l'habitation d'été à celle d'hiver. Nous la suivîmes dans ses appartements. Arrivée dans sa chambre à coucher de parade, elle s'y arrêta et, après quelques propos indifférents, elle se mit à parler du



Le château de Péterhoff.

Dessiné et gravé par Léonce Lhuillier. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

départ de ma mère et parut me dire avec bonté de modérer mon affliction à ce sujet. Mais je pensai tomber de mon haut quand elle me dit, en présence d'une trentaine de personnes, qu'à la prière de ma mère elle avait renvoyé de chez moi M^{lle} Joukoff, parce que ma mère craignait que je ne m'affectionnasse trop à une fille qui le méritait si peu et alors elle se mit à parler avec une vivacité marquée de la pauvre Joukoff. A dire la vérité, je ne fus nullement édifiée de cette scène ni convaincue de ce que Sa Majesté impériale avançait, mais profondément affligée du malheur

de M^{lle} Joukoff, renvoyée de la Cour uniquement parce qu'elle me revenait mieux par son humeur sociable que mes autres femmes, car, disais-je en moi-même, pourquoi l'a-t-on mise chez moi, si elle n'était pas digne. Ma mère ne pouvait point la connaître, ne pouvait pas même lui parler, ne sachant pas le russe, et la Joukoff ne savait pas d'autre langue. Ma mère ne pouvait que s'en rapporter au dire imbécile de la Schenck qui n'avait guère de sens commun. Cette fille souffre pour moi, pensais-je. *Ergo*, il ne faut pas l'abandonner dans son malheur, dont ma seule affection est la cause. Je n'ai jamais été à même d'éclaircir si ma mère avait réellement prié l'Impératrice de renvoyer cette personne d'auprès de moi. Si cela est, ma mère a préféré les voies violentes aux voies de la douceur, car jamais elle ne m'a ouvert la bouche au sujet de cette fille. Cependant, un seul mot de sa part aurait suffi pour me mettre en garde contre un attachement au moins très innocent. Au reste, d'un autre côté, l'Impératrice aurait pu aussi réagir d'une manière moins tranchante. Cette fille était jeune. Il n'y avait qu'à lui trouver un parti sortable, ce qui aurait été très aisé. Mais au lieu de cela, on s'y prit comme je viens de le conter.

L'Impératrice nous ayant congédiés, nous passâmes, le grand-duc et moi, dans nos appartements. Chemin faisant, je vis que l'Impératrice avait prévenu monsieur son neveu de ce qu'on venait de faire. Je lui dis mes objections à ce sujet et lui fis sentir que cette fille était malheureuse, uniquement parce qu'on avait supposé que j'avais pour elle de la prédilection, et que puisqu'elle souffrait pour l'amour de moi, je me croyais en droit de ne pas l'abandonner, autant au moins qu'il dépendait de moi. Effectivement, tout de suite je lui envoyai par mon valet de chambre de l'argent, mais il me dit qu'elle était déjà partie avec sa mère et sa sœur pour Moscou. J'ordonnai de lui envoyer ce que je lui destinais par son frère qui était sergent aux gardes. On vint me dire que celui-ci, avec sa femme, avait eu ordre de partir aussi et qu'on l'avait placé dans un régiment de campagne comme officier. A l'heure qu'il est, j'ai de la

peine à donner à tout ceci une raison plausible et il me paraît que c'était faire mal gratuitement et par caprice, sans ombre de raison ni même de prétexte. Mais les choses n'en restèrent pas là encore. Par mon valet de chambre et mes autres gens, je cherchai à trouver pour M^{lle} Joukoff un parti sortable. On m'en proposa un; c'était un sergent aux gardes, gentilhomme qui avait du bien, Travin. Il s'en alla à Moscou pour l'épouser s'il lui plaisait. Il l'épousa et on le fit lieutenant dans un régiment de campagne. Dès que l'Impératrice l'apprit, elle les exila à Astrakan. A cette persécution-là, il est difficile de trouver des raisons.

Au Palais d'hiver, nous étions logés, le grand-duc et moi, dans les appartements qui avaient déjà servi pour nous. Celui du grand-duc était séparé du mien par un immense escalier qui servait aux appartements de l'Impératrice. Pour venir chez lui ou lui chez moi, il fallait traverser le parvis de cet escalier, ce qui n'était pas, surtout en hiver, la chose du monde la plus commode. Cependant, lui et moi nous faisions ce chemin bien des fois dans la journée. Le soir, j'allais jouer dans son antichambre avec le chambellan Berkholtz, tandis que le grand-duc folâtrait dans l'autre chambre avec ses cavaliers. Ma partie de billard fut interrompue par la retraite de MM. Brummer et Berkholtz que l'Impératrice congédia d'auprès du grand-duc à la fin de l'hiver de 1746, qui se passa en mascarades dans les principales maisons de la ville qui étaient alors très petites. La Cour et toute la ville y assistaient régulièrement. La dernière fut donnée par le maître général de la police, Tatizcheff, dans une maison qui appartenait à l'Impératrice et qui se nommait Smolnoy Dvoretz. Le milieu de cette maison de bois avait été consumé par un incendie. Il n'était resté que les ailes qui étaient à deux étages. On dansa dans l'une, mais pour aller souper on nous fit passer, au mois de janvier, par la cour et la neige. Après le souper, il fallut encore faire le même trajet. Le grand-duc, revenu à la maison, se coucha, mais le lendemain il se réveilla avec un très grand mal de tête qui l'empêcha de se lever. Je fis appeler les médecins qui déclarèrent que c'était une

fièvre chaude des plus violentes. On le transporta vers le soir de mon lit dans ma chambre d'audience où, après l'avoir saigné, on le coucha dans un lit qu'on y avait dressé à cet effet. On le saigna plusieurs fois. Il fut très mal. L'Impératrice venait le voir plusieurs fois dans la journée et me voyant la larme à l'œil, elle m'en sut gré. Un soir que je lisais les prières du soir dans un petit oratoire proche de ma chambre de toilette, je vis entrer M^{me} Ismaïloff que l'Impératrice affectionnait beaucoup (1). Elle me dit que l'Impératrice, me sachant affligée de la maladie du grand-duc, l'avait envoyée pour me dire d'avoir confiance en Dieu, de ne pas m'affliger, que dans aucun cas elle ne m'abandonnerait. Elle me demanda ce que je lisais. Je lui dis que c'étaient les prières du soir. Elle me dit que je me gâterais les yeux en lisant à la bougie d'aussi petits caractères. Après quoi, je la priai de remercier Sa Majesté impériale de ses bontés pour moi et nous nous séparâmes fort affectueusement, elle pour rendre compte de son message, moi pour me coucher. Le lendemain, l'Impératrice m'envoya un livre de prières avec de grandes lettres, afin de conserver mes yeux, disait-elle.

Dans la chambre du grand-duc, là où on l'avait mis, quoique attenante à la mienne, je n'entrais que lorsque je croyais n'être pas de trop, parce que je remarquais qu'il ne se souciait pas trop que j'y fusse et qu'il aimait mieux se retrouver avec ses alentours qui, à la vérité, ne me revenaient pas non plus. D'ailleurs, je n'étais pas accoutumée à passer mon temps toute seule parmi les hommes.

Sur ces entrefaites, arriva le grand carême. Je fis mes

(1) Nastasie Michailovna Narychkine (M^{me} Ismaïloff) était la confidente d'Elisabeth. C'est elle qui avait, la première, remarqué la beauté de Razoumovsky. «La Narychkine, dit une dépêche indiscrète de La Chétardie, ignorait ce que c'était que de mettre aucun intervalle entre le désir et le moment de le satisfaire. Elle prit si bien ses mesures que Razoumovsky ne lui échappa point. L'état d'anéantissement où elle était, en rentrant chez elle, alarma la tendresse de la princesse Elisabeth et excita sa curiosité. Elle ne lui cacha aucune circonstance. La résolution fut prise du même instant de s'attacher cet inhumain qu'aucune compassion n'était capable d'émouvoir. » (12 juillet 1742.)

dévotions la première semaine. En général, j'avais des dispositions alors à la dévotion. Je voyais très bien que le grand-duc ne m'aimait guère. Quinze jours après mes noces, il m'avait confié de nouveau qu'il était amoureux de M^{lle} Carr, demoiselle d'honneur de Sa Majesté impériale, mariée depuis à un prince Galitzine, écuyer de l'Impératrice. Il avait dit au comte Dévier (1), son chambellan, qu'il n'y avait pas de comparaison entre cette demoiselle et moi. Dévier avait soutenu le contraire et il s'était fâché contre lui. Cette scène s'était passée quasi en ma présence et je voyais cette bouderie. A la vérité, je me disais à moi-même qu'avec cet homme,



*Jacques de Stæhlin, directeur
de l'Académie des Arts de Saint-Petersbourg.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)*

je ne manquerais pas d'être très malheureuse, si je me laissais aller à des sentiments de tendresse pour lui aussi mal payés, et qu'il y aurait de quoi mourir de jalousie sans aucun profit pour personne. Je tâchais donc de gagner sur mon amour-propre de n'être pas jalouse d'un

(1) Pierre Dévier était fils d'Antonio Manuel de Vierre ou de Veyra, né d'une famille de juifs portugais réfugiés en Hollande et qui était entré au service de Pierre le Grand. « C'était, dit Dolgoroukoff, un homme nul, adonné à la boisson, d'un caractère plat. » (*Mémoires*, I, 247.) Il fut le digne favori de Pierre III.

homme qui ne m'aimait pas, mais, pour n'en être pas jalouse, il n'y avait d'autre moyen que de ne pas l'aimer. S'il avait voulu être aimé, la chose n'aurait pas été difficile pour moi. J'étais naturellement encline et accoutumée à remplir mes devoirs, mais pour cela il m'aurait fallu un mari qui eût le sens commun, et celui-ci ne l'avait pas.

J'avais fait maigre pendant la première semaine du grand carême. L'Impératrice me fit dire, le samedi, que je lui ferais plaisir de faire maigre encore la seconde semaine. Je fis répondre à Sa Majesté que je la priais de me permettre de faire maigre tout le carême. Le maréchal de la cour de l'Impératrice, Sievers (1), beau-fils de M^{me} Krouse, qui avait été le porteur de ces paroles, me dit que l'Impératrice avait eu un vrai contentement de cette demande et qu'elle me le permettait. Quand le grand-duc apprit que je continuais à faire maigre, il me gronda beaucoup. Je lui dis que je ne pouvais faire autrement. Quand il se porta mieux, il fit encore le malade, pour ne pas sortir de sa chambre où il se plaisait mieux que dans la représentation de la Cour. Il n'en sortit que la dernière semaine du carême, où il fit ses dévotions. Après Pâques, il fit dresser un théâtre de marionnettes dans sa chambre, et il y invitait du monde et même des dames. Ce spectacle était la chose du monde la plus insipide. La chambre, où était le théâtre, avait une porte qui était condamnée parce qu'elle donnait dans un autre appartement qui faisait partie de celui de l'Impératrice où il y avait une table à machine qu'on pouvait baisser et lever pour y manger sans domestiques. Un jour, le grand-duc étant dans la sienne à préparer son soi-disant spectacle, il entendit parler dans l'autre, et comme il était d'une vivacité inconsidérée, il prit du théâtre un instru-

(1) C'était Charles Sievers, fils du vieux Sievers attaché à Pierre le Grand. Envoyé à Berlin sous prétexte de porter à Frédéric II le cordon de Saint-André, il avait été une des chevilles ouvrières du mariage de Catherine. Ce fut l'origine de la fortune à laquelle il parvint sous le règne de cette impératrice. « C'était, dit Dolgoroukoff, un homme d'un esprit médiocre, mais fin et perspicace, doué d'un bon cœur, exact et ponctuel comme un véritable Allemand. » (*Mémoires*, I, 506-507.)

ment de menuiserie avec lequel on a coutume de faire des trous dans les planches et se mit à faire des trous à cette porte condamnée, de façon qu'il vit tout ce qui s'y passait, et nommément le dîner qu'y faisait l'Impératrice. Le grand veneur, comte Razoumowski, en robe de chambre de brocart, y dînait avec elle — il avait pris médecine ce jour-là — et une douzaine de personnes les plus affidées de l'Impératrice. Le grand-duc, non content de jouir lui-même du fruit de son habile travail, appela tous ceux qui étaient autour de lui pour les faire jouir du plaisir de regarder par les trous qu'il venait de pratiquer avec tant d'industrie. Quand lui-même et ceux qui se trouvaient près de lui, eurent rassasié leurs yeux de ce plaisir indiscret, il vint inviter M^{me} Krouse, et moi et mes femmes, à passer chez lui pour voir quelque chose que nous n'avions jamais vu : il ne nous dit pas ce que c'était, apparemment pour nous ménager une agréable surprise. Comme je ne me pressais pas assez selon ses désirs, il emmena M^{me} Krouse et mes femmes. J'arrivai la dernière et les trouvai établis devant cette porte, où il avait dressé des bancs, des chaises, des escabelles pour la commodité des spectateurs, disait-il. En entrant, je demandai ce que c'était. Il vint courir au-devant de moi et me dire de quoi il s'agissait. Je fus effrayée et indignée de sa témérité et je lui dis que je ne voulais ni regarder, ni avoir part à cet esclandre qui sûrement lui causerait du chagrin si sa tante l'apprenait, et qu'il était difficile qu'elle ne l'apprit pas parce qu'il avait mis au moins vingt personnes dans son secret. Tous ceux qui s'étaient prêtés à regarder par la porte, voyant que je ne voulais pas en faire autant, commencèrent à défiler un à un de cette porte. Le grand-duc lui-même était un peu penaud de ce qu'il avait fait et s'en retourna travailler à son théâtre de marionnettes, et moi je m'en allai dans ma chambre.

Jusqu'au dimanche, nous n'entendîmes parler de rien. Mais ce jour-là je ne sais comment il se fit que je vins à la messe un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Revenue dans ma chambre, j'allais ôter mon habit de cour lorsque je vis

entrer l'Impératrice avec un air fort irrité et très rouge. Comme elle n'avait pas été à la messe de la chapelle, mais qu'elle avait assisté au service divin dans sa petite chapelle particulière, j'allai comme de coutume au-devant d'elle, ne l'ayant pas vue encore ce jour-là, pour lui baiser la main. Elle m'embrassa, ordonna d'appeler le grand-duc et, en attendant, me gronda, moi, de ce que je venais tard à la messe et donnais la préférence à la parure sur le bon Dieu. Elle ajouta que du temps de l'impératrice Anne, quoiqu'elle ne demeurât pas à la Cour, mais dans une maison assez éloignée de la Cour, elle n'avait jamais manqué à ses devoirs et que souvent, elle s'était levée à la bougie à cet effet. Puis elle fit appeler mon valet de chambre perruquier et lui dit que si, à l'avenir, il me coiffait avec tant de lenteur, elle le ferait chasser. Quand elle eut fini avec celui-ci, le grand-duc, qui s'était déshabillé dans sa chambre, entra en robe de chambre, le bonnet de nuit à la main, d'un air fort gai et leste, et courut pour baiser la main de l'Impératrice qui l'embrassa et lui demanda d'où il avait pris la hardiesse de faire ce qu'il avait fait, disant qu'elle était entrée dans la chambre où était la table à machine, qu'elle y avait trouvé la porte toute trouée, que les trous étaient dirigés vers l'endroit où elle s'asseyait ordinairement, qu'apparemment en faisant cela, il avait oublié ce qu'il lui devait; qu'elle ne devait plus le regarder que comme un ingrat; que son père à elle, Pierre I^{er}, avait aussi eu un fils ingrat, et qu'il l'avait puni en le déshéritant; que du temps de l'impératrice Anne elle lui avait toujours rendu le respect que l'on devait à une impératrice couronnée et ointe du Seigneur; que celle-là n'entendait pas le badinage et faisait mettre à la forteresse ceux qui lui manquaient de respect; qu'il n'était, lui, qu'un petit garçon à qui elle saurait apprendre à vivre. Ici il commença à se fâcher et voulut lui répondre. A l'effet de quoi il balbutia quelques paroles. Mais elle lui ordonna de se taire, et se courrouça de telle manière qu'elle ne garda plus de mesure dans sa colère, ce qui lui arrivait ordinairement quand elle se fâchait, et lui dit tout plein d'injures

et de choses choquantes, lui témoignant autant de mépris que de colère.

Nous étions stupéfaits et interdits tous les deux, et quoique cette scène-là ne s'adressât pas directement à moi, j'en avais la larme à l'œil.

Elle s'en aperçut et me dit : « Ce n'est pas à vous que ce que je dis s'adresse. Je sais que vous n'avez pas eu part à ce qu'il a fait et que vous n'avez ni regardé, ni même voulu regarder à travers la porte. »

Cette réflexion, qu'elle fit avec justice, la calma un peu, et elle se tut. Aussi bien était-il difficile d'ajouter encore à ce qu'elle venait de dire. Après quoi, elle nous salua et s'en alla chez elle, extrêmement rouge et les yeux étincelants (1).



*Charles-Pierre Ulrich,
duc de Holstein, grand-duc de Russie,
plus tard Pierre III.*

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Le grand-duc rentra chez lui et moi j'ôtai mon habit en

(1) Un caporal du corps des cadets et un serviteur du palais reçurent les verges pour avoir raconté ce qu'avait vu le grand-duc. (*Antiquité russe*, 1875, article *La chancellerie secrète sous Elisabeth*, 529.) On admettait généralement qu'il y avait mariage secret entre l'Impératrice et le grand veneur et que M^{me} Chouvaloff et le comte Lestocq y avaient assisté à l'église du faubourg de la Pokovska ou à celle de Perovo. (Waliszewski, *La dernière des Romanoff*, 70-71.)

silence, ruminant sur tout ce que je venais d'entendre. Quand je fus déshabillée, le grand-duc vint me trouver et il me dit, d'un ton moitié penaud moitié satirique : « Elle était comme une furie et ne savait ce qu'elle disait. » Je lui dis : « Elle était d'une colère extrême. » Et nous nous repassâmes ce que nous venions d'entendre. A la suite de quoi nous dinâmes dans ma chambre, seuls, tous les deux. Lorsque le grand-duc s'en fut allé chez lui, M^{me} Krouse entra chez moi et me dit : « Il faut avouer que l'Impératrice a agi aujourd'hui vraiment en mère. » Je vis qu'elle avait envie de me faire parler et, à cause de cela, je me tus. Elle continua : « Une mère se fâche, gronde ses enfants et puis cela passe. Vous auriez dû, tous les deux, lui dire : « J'ai péché, petite mère », et vous l'auriez désarmée. » Je lui dis que j'avais été interdite et ébahie de la colère de Sa Majesté et que tout ce que j'avais été en état de faire dans ce moment avait été d'écouter et de me taire. Elle s'en alla de chez moi, apparemment pour faire son rapport. Quant à moi, le *je vous demande pardon, madame*, pour désarmer la colère de l'Impératrice, me resta dans la tête et, depuis, je m'en suis servie dans l'occasion, avec succès, comme on le verra dans la suite.

Quelque temps avant que l'Impératrice dispensât le comte Brummer et le grand chambellan Berkholtz de leurs fonctions près du grand-duc, un jour que je sortis plus de bonne heure que de coutume le matin dans l'antichambre, le premier, s'y trouvant seul, prit cette occasion pour me parler et me pria et me conjura d'aller tous les jours dans la chambre de toilette de l'Impératrice, comme ma mère m'en avait obtenu la permission en partant, privilège dont j'avais fort peu usé jusqu'ici, parce que cette prérogative m'ennuyait souverainement. J'y étais venue une ou deux fois. J'y avais trouvé les femmes de l'Impératrice, qui, peu à peu, s'en étaient retirées de façon que je restais seule. Je lui dis cela. Il me dit que cela ne faisait rien, qu'il fallait continuer. A dire la vérité, à cette persévérance de courtisan, je ne comprenais rien. Cela pouvait lui servir pour ses vues, mais il ne me servait de rien à moi de faire le pied de

grue dans la chambre de toilette de l'Impératrice, et encore de lui être à charge. Je dis au comte Brummer ma répugnance, mais il fit tout pour me persuader, sans y réussir. Je me plaisais mieux dans mon appartement, et surtout quand M^{me} Krouse n'y était pas. Je lui découvris cet hiver un penchant très déterminé pour la boisson et comme elle maria bientôt sa fille avec le maréchal de la cour, Sievers, ou bien elle sortait, ou bien mes gens trouvaient le moyen de l'enivrer. Puis elle allait dormir, ce qui délivrait ma chambre de cet argus hargneux.

Le comte Brummer et le grand chambellan Berkholz ayant été dispensés de leurs fonctions près du grand-duc, l'Impératrice nomma, pour accompagner le grand-duc, le général Basile Repnine. Cette nomination était assurément ce que l'Impératrice pouvait faire de mieux, car le prince Repnine était non seulement un homme d'honneur et de probité, mais c'était encore un homme d'esprit et un très galant homme, rempli de candeur et de loyauté (1). Moi, en mon particulier, je n'eus qu'à me louer des procédés du prince Repnine. Pour le comte Brummer, je n'en eus pas de regrets. Il m'ennuyait avec ses éternels discours politiques. Il sentait l'intrigue, tandis que le caractère franc et militaire du prince Repnine m'inspirait de la confiance. Pour le grand-duc, il était enchanté d'être quitte de ces pédagogues qu'il haïssait. Ceux-ci, en le quittant, lui firent cependant une belle peur de ce qu'ils le laissaient à la merci des intrigues du comte Bestoujeff qui était la cheville ouvrière de tous ces changements, lesquels se faisaient sous le plausible prétexte de la majorité de Son Altesse impériale, dans son duché de Holstein. Le prince Auguste, mon oncle, se trouvait toujours à Pétersbourg et y guettait l'administration du pays héréditaire du grand-duc.

(1) Les avis sont partagés sur Repnine. Tandis que d'Allion, de la légation de France, l'appelle « un des plus aimables Russes que je connaisse et une des meilleures têtes de ce pays-ci », d'autres n'ont vu en lui qu'un soldat plus heureux qu'habile, un diplomate vénal et débauché payé par tout le monde. (Waliszewski, *Autour d'une impératrice*, 51-52.) Ce qui est certain, c'est que ce correspondant de Voltaire et de Diderot était un homme d'une excellente éducation.

Au mois de mai nous passâmes au palais d'été. A la fin de mai, l'Impératrice plaça près de moi comme grande gouvernante Mme Tchoglokoïff, une de ses dames d'honneur et sa parente (1). Ce fut un coup de foudre pour moi. Cette dame était tout adonnée au comte Bestoujeff, extrêmement simple, méchante, capricieuse et fort intéressée. Son mari, chambellan de l'Impératrice, était allé alors, avec je ne sais quelle commission de l'Impératrice, à Vienne. Je pleurai beaucoup en la voyant arriver et tout le reste du jour. Je devais me faire saigner le lendemain. Le matin, l'Impératrice vint dans ma chambre et, me voyant les yeux rouges, elle me dit que les jeunes femmes qui n'aimaient pas leur mari pleuraient toujours; que ma mère cependant l'avait assurée que je n'avais pas de répugnance à me marier avec le grand-duc; que, d'ailleurs, elle ne m'y avait pas obligée; que puisque j'étais mariée, il ne fallait plus pleurer. Je me souvins des instructions de Mme Krouse

(1) Maria Semenovna Hendrikoff, cousine-germaine de la tsarine, avait épousé Tchoglokoïff. Elle fut en 1747 nommée dame de la grande-duchesse. Tchoglokoïff passait pour un piètre administrateur régnant sur des caisses épuisées. « C'est la mauvaise économie qui en est cause, dit une dépêche de Mardefeld. Le seul entretien des pages coûte par an 24 000 roubles sans comprendre leurs habits. » Tout était d'ailleurs à l'avenant. Mme Tchoglokoïff compensait par sa platitude et sa méchanceté l'incapacité de son mari. Un jour qu'elle s'entretenait avec l'impératrice Elisabeth, voyant que cette princesse n'était pas contente du grand-duc, elle lui dit d'un air affligé qu'il était bien malheureux que ce prince si jeune encore se livrât à la boisson. Elisabeth, qui entendait pour la première fois accuser le grand-duc de ce vice, crut que c'était une calomnie et défia Semenovna de prouver ce qu'elle avançait. « Rien n'est plus aisé, répondit l'impudente. Votre Majesté pourra en juger par ses propres yeux. » Peu de jours après, sachant que le grand-duc était incommodé et gardait la chambre, elle alla le voir et lui demanda la permission de venir lui tenir compagnie à dîner. Pierre y consentit et la fit mettre à table avec lui. Pendant le repas, Semenovna, se montrant très gaie, très caressante, dit au prince qu'elle voulait le guérir avec une bouteille de champagne. La bouteille est demandée. L'adroite Semenovna s'en saisit, y jette furtivement une pincée de tabac d'Espagne et en faisant boire au grand-duc quelques rasades à la santé de sa tante, elle l'enivra complètement. Aussitôt elle va chercher Elisabeth. Instruite de la scène qui vient de se passer, l'Impératrice ne peut voir sans colère son triste neveu et dès lors elle se montre disposée à accueillir tous les récits de la Tchoglokoïff et de ses complices.

et je lui dis : « Je vous demande pardon, madame », et elle s'apaisa. Sur ces entrefaites arriva le grand-duc, auquel l'Impératrice fit grand accueil, cette fois. Et puis elle s'en alla. On me saigna. Pour le coup, j'en avais grand besoin. Puis je me mis au lit et je pleurai toute la journée.

Le lendemain, le grand-duc, pendant l'après-midi, me prit à part, et je vis clairement qu'on lui avait fait entendre que M^{me} Tchogloloff avait été placée près de moi parce que je ne l'aimais pas, lui, le grand-duc. Mais je ne comprends pas comment on avait cru augmenter ma tendresse pour lui en me donnant cette femme-là. C'est ce que je lui dis. Pour me servir d'argus, c'était



La grande-duchesse Catherine Alexievna,

Portrait non signé.

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

autre chose. Cependant, à cet effet, il aurait fallu en choisir une moins bête et, assurément, pour cet emploi-là il ne suffisait pas d'être méchante et malveillante. On croyait M^{me} Tchogloloff extrêmement vertueuse, parce qu'alors elle aimait son mari à l'adoration. Elle l'avait épousé par amour. Un aussi bel exemple qu'on mettait sous mes yeux devait me persuader, peut-être, d'en faire autant. Nous verrons comment on y réussit. Voici, à ce qu'il paraît, ce qui avait précipité cet arrangement.

Je dis précipiter, car je pense que depuis le commencement le comte Bestoujeff avait en vue de nous entourer de ses créatures. Il aurait bien voulu en faire autant des entours de Sa Majesté, mais la chose était moins aisée.

Le grand-duc avait, à mon arrivée à Moscou, dans sa chambre trois domestiques nommés Chernycheff, tous les trois fils de grenadiers de la compagnie du corps de l'Impératrice. Ceux-ci avaient le grade de lieutenant qu'elle leur avait donné en récompense parce qu'ils l'avaient mise sur le trône (1). L'ainé des Chernycheff était cousin des deux autres qui étaient frères. Le grand-duc les affectionnait beaucoup tous les trois. Ils étaient des plus intimes et réellement très serviables, tous les trois grands et bien faits, surtout l'ainé. Le grand-duc se servait de celui-ci pour toutes ses commissions et plusieurs fois, dans la journée, il l'envoyait chez moi. C'était encore lui en qui il se confiait, quand il n'avait pas envie de venir chez moi. Cet homme était très lié avec Yévreinoff, mon valet de chambre, et souvent je savais par ce canal-là ce que j'aurais ignoré. D'ailleurs, tous les deux m'étaient attachés de cœur et d'âme, et souvent je tirais des lumières d'eux, qu'il m'aurait été difficile d'acquérir ailleurs, sur quantité de choses. Je ne sais à propos de quoi l'ainé des Chernycheff avait dit un jour au grand-duc : « Elle n'est pas ma

(1) C'était le plus souvent dans la domesticité du palais que se recrutait les favoris. Alexis Razoumovski, « l'empereur nocturne », le chanteur de la chapelle impériale, devenu aphone et bandouriste (joueur de *bandoura*) au service d'Elisabeth, avait rang de valet de chambre et prenait sa part des rations d'eau-de-vie et de bière des musiciens. Sievers, grand maréchal de la Cour, a débuté comme fourrier chargé de faire le café. Alexandre Chouvaloff était gentilhomme de la chambre. Dans une lettre du 7-18 novembre 1782, Alexandre Romanovitch Worontsoff déplorait qu'on eût vu de Deviers, de Sievers, parvenir aux premiers emplois de la Cour. « Vous savez, disait-il, qu'un paysan qui a été valet de chambre de mon père a été fait officier (c'est-à-dire *noble*) par le prince Galitzine. J'ai connu un laquais de Skakronsky qui, il y a treize ans, m'a servi en Italie à table et trois ans après je l'ai vu officier. Tolstoï a fait plus de 2000 fils de marchands bons officiers dans les gardes et leur a procuré des places d'officiers dans les armées. Les voilà donc tous, et leur postérité, aussi nobles que les Pojaskoï et les Chérémétéff. » (*Archives Worontsoff*, IX, 270.)

promise, mais la vôtre. » Ce propos avait fait rire le grand-duc qui me l'avait conté et, depuis ce moment, il plut à Son Altesse impériale de m'appeler « sa promise » et de dire d'André Chernycheff qu'il était « mon promis ». André Chernycheff, pour faire cesser ce badinage, proposa à Son Altesse impériale, après notre mariage, de m'appeler sa mère et moi je l'appelais « mon fiston ». Mais il était continuellement question de ce fils entre le grand-duc et moi, lui aimant cet homme-là comme ses yeux et moi l'affectionnant beaucoup aussi.

Mes gens se mirent martel en tête, les uns par jalousie, les autres appréhendant les suites qui pouvaient en résulter pour eux et pour nous. Un jour qu'il y avait bal masqué à la Cour et que j'étais rentrée dans ma chambre pour changer d'habit, mon valet de chambre, Timothée Yévreinoff, me prit à part et me dit qu'il était, ainsi que toute ma chambre, effrayé du danger dans lequel il voyait que je me précipitais. Je lui demandai ce que ce pouvait être. Il me dit : « Vous ne faites que parler et vous n'êtes occupée que d'André Chernycheff. — Hé bien, dis-je dans l'innocence de mon cœur, quel mal y a-t-il à cela ? C'est mon fils. Le grand-duc l'aime autant et plus que moi, et il nous est attaché et fidèle. — Oui, me répondit-il, cela est vrai. Le grand-duc peut faire comme il lui plaît, mais vous n'avez pas le même droit. Ce que vous nommez bonté et attachement parce que cet homme est fidèle et vous sert, vos gens le nomment amour. » Quand il eut prononcé ce mot dont je ne me doutais seulement pas, je fus frappée comme de la foudre, et du jugement de mes gens que je nommais téméraire et de l'état dans lequel je me trouvais sans m'en douter. Il me dit qu'il avait conseillé à son ami André Chernycheff de se dire malade afin de faire cesser ces propos. Celui-ci suivit les avis de Yévreinoff, et sa prétendue maladie dura jusqu'au mois d'avril à peu près. Le grand-duc s'occupa beaucoup de la maladie de cet homme et il m'en parlait toujours, ne sachant rien de tout ceci. Au Palais d'été, André Chernycheff reparut. Je ne pus plus le revoir sans embarras.

En attendant, l'Impératrice avait trouvé bon de faire un nouvel arrangement avec les domestiques de la Cour. Ils servaient dans toutes les chambres, à tour de rôle, et André Chernycheff comme les autres, par conséquent. Le grand-duc avait souvent des concerts pendant les après-dîners et lui-même y jouait du violon. Pendant un de ces concerts, où je m'ennuyais ordinairement, je m'en allai dans ma chambre. Celle-ci donnait dans la grande salle du Palais d'été dont on peignait alors le plafond, et qui était toute remplie d'échafaudages. L'Impératrice était absente; M^{me} Krouse était allée chez sa fille, M^{me} Sievers. Je ne trouvais âme qui vive dans ma chambre. Par ennui, j'ouvris la porte de la salle et je vis à l'autre bout André Chernycheff. Je lui fis signe d'approcher. Il vint à la porte, à dire vrai, avec beaucoup d'appréhension. Je lui demandai si l'Impératrice viendrait bientôt. Il me dit : « Je ne saurais vous parler. On fait trop de bruit dans la salle. Faites-moi entrer dans votre chambre. » Je lui répondis : « C'est ce que je ne ferai pas. » Il était en dehors de la porte et moi en dedans, tenant la porte entr'ouverte et lui parlant ainsi. Un mouvement involontaire me fit tourner la tête du côté opposé à la porte près de laquelle je me tenais. Je vis derrière moi, à l'autre porte de ma chambre de toilette, le chambellan, comte Deviers, qui me dit : « Le grand-duc vous demande, Madame. » Je fermai la porte de la salle et je m'en retournai avec le comte Deviers dans l'appartement où le grand-duc avait son concert. J'ai appris depuis que le comte Deviers était une espèce de rapporteur chargé de cet emploi, comme plusieurs autres placés auprès de nous. Le lendemain de ce jour, un dimanche après la messe, nous apprîmes, le grand-duc et moi, que les trois Chernycheff avaient été placés comme lieutenants dans les régiments qui étaient du côté d'Orenbourg, et l'après-dîner de ce jour M^{me} Tchoglokoïff fut placée près de moi.

Peu de jours après, on nous donna l'ordre de nous préparer à accompagner l'Impératrice pour aller à Reval. En même temps, M^{me} Tchoglokoïff vint me dire de la part de Sa Majesté impériale qu'elle me dispensait de venir à

l'avenir dans sa chambre de toilette et que quand j'aurais à lui dire quelque chose ce ne fût point par d'autres que par elle, M^{me} Tchoglokoïff. Au fond, j'étais enchantée de cet ordre qui me dispensait de faire le pied de grue entre les femmes de l'Impératrice. D'ailleurs, je n'y allais pas souvent et ne voyais Sa Majesté que très rarement. Depuis que j'y étais entrée, elle ne s'était montrée à moi que trois ou quatre fois et, ordinairement, peu à peu et une à une les femmes de l'Impératrice quittaient cette pièce quand j'y entrais. Pour n'y pas rester seule, je n'y restais pas longtemps non plus.

Au mois de juin, l'Impératrice partit pour Reval et nous l'accompagnâmes. Nous allions, le grand-duc et moi, dans un carrosse à quatre places : le prince Auguste et M^{me} Tchoglokoïff composaient notre carrosse. Notre façon de voyager n'était ni agréable, ni commode. Les maisons de poste ou de station étaient occupées par l'Impératrice. Pour nous, on nous donnait des tentes ou bien on nous plaçait dans les offices. Je me souviens qu'un jour je m'habillais pendant ce voyage près du four où on venait de cuire le pain, et qu'une autre fois, dans la tente où l'on avait dressé mon lit, il y avait de l'eau jusqu'à mi-pied quand j'y entrai. Outre cela, l'Impératrice, n'ayant aucune heure fixe ni pour partir, ni pour arriver, ni pour celles de repos, nous étions tous, maîtres et domestiques, harassés d'une étrange manière.

Après dix ou douze jours de marche, nous arrivâmes à une terre du comte Steinbock, à quarante verstes de Reval, d'où l'Impératrice partit en grande cérémonie, voulant arriver le soir à Catherinenthal. Mais je ne sais comment il se fit que la marche se prolongea jusqu'à une heure et demie du matin.

Pendant tout le voyage, depuis Pétersbourg jusqu'à Reval, M^{me} Tchoglokoïff faisait l'ennui et la désolation de notre carrosse. La moindre chose qu'on disait, elle ripostait par : « Pareil discours déplairait à Sa Majesté » ou : « Pareille chose ne serait pas approuvée par l'Impératrice. » C'étaient quelquefois les choses les plus innocentes et les

plus indifférentes auxquelles elle attachait de pareilles étiquettes. Pour moi je pris mon parti : je ne fis que dormir pendant la route, dans le carrosse.

Dès le lendemain de notre arrivée à Catherinenthal, le train ordinaire de la Cour recommença, c'est-à-dire que depuis le matin jusqu'au soir et très avant dans la nuit, on jouait assez gros jeu dans l'antichambre de l'Impératrice qui était une salle qui coupait la maison et les deux étages en deux. M^{me} Tchogloloff était joueuse. Elle m'engagea à jouer, tout comme les autres, au pharaon. Toutes les favorites de l'Impératrice y étaient ordinairement établies, lorsqu'elles ne se trouvaient pas dans l'appartement de Sa Majesté impériale ou plutôt dans sa tente, car elle en avait fait placer une très grande et magnifique à côté de ses chambres qui étaient au rez-de-chaussée, et très petites, comme Pierre I^{er} en construisait ordinairement. Il avait fait bâtir cette maison de campagne et planter le jardin.

Le prince et la princesse Reprine, qui étaient du voyage et qui savaient la conduite arrogante et dénuée de sens commun que M^{me} Tchogloloff avait tenue pendant la route, m'engageaient à en parler à la comtesse Chouvaloff (1) et à M^{me} Ismaïloff, les dames les plus affectionnées de l'Impératrice. Ces dames n'aimaient pas M^{me} Tchogloloff et elles étaient déjà instruites de ce qui s'était passé. La petite comtesse Chouvaloff, qui était l'indiscrétion même, n'attendit pas que je lui en parlasse, mais étant assise au jeu à côté de moi, elle commença elle-même à

(1) Maria Egorovna Chépieleff épousa Pierre Chouvaloff. Méchante comme un démon, intéressée à proportion, les contemporains l'appelaient la fée Concombre. L'Hôpital dit qu'étant nuit et jour près d'Elisabeth elle lui procurait des plaisirs passagers et secrets. (Waliszewski, *La dernière des Romanoff*, 130.) C'est elle qui en 1749 organisa à Znemenkoïé, chez Nicolas Galitzine, la rencontre d'Elisabeth et de son cousin Ivan Ivanovitch Chouvaloff, si bien qu'il revint de ce voyage page, favori et bientôt chambellan. Son influence à la Cour fut énorme jusqu'à sa mort (1759). En 1757, elle sauva son cousin Pierre dénoncé pour vol par les Worontsoff et une importante mine de fer, cédée par le coupable au chambellan Worontsoff, frère du chancelier, réconcilia les deux familles. (*Op. cit.*, 134-135.)

m'en parler, et comme elle avait le ton très goguenard, elle tourna toute la conduite de M^{me} Tchogloloff tellement en ridicule que bientôt celle-ci devint la risée de tout le monde. Elle fit plus : elle conta à l'Impératrice tout ce qui s'était passé. Apparemment que l'on fit fermer la bouche à M^{me} Tchogloloff, car elle adoucit de beaucoup son ton vis-à-vis de moi. A dire la vérité, j'avais grand besoin que cela se fit, car je commençais à sentir une grande disposition à la mélancolie. Je me sentais totalement isolée. Le grand-duc prit à Reval un goût passager pour une dame Cédéraparre. Il ne manqua pas selon sa coutume prise de m'en faire confidence tout de suite. Je sentais des maux de poitrine fréquents, et il me prit un crachement de sang à Catherinenthal, pour lequel on me saigna. L'après-dîner de ce jour, M^{me} Tchogloloff entra dans ma chambre et me trouva les larmes aux yeux. Alors, avec une contenance extrêmement adoucie, elle me demanda ce que j'avais, et me proposa de la part de l'Impératrice, « pour dissiper mon hypochondrie », disait-elle, de faire un tour au jardin. Ce jour-là, le grand-duc était allé à la chasse avec le grand veneur Razoumovsky. Elle me remit, outre cela, de la part de Sa Majesté impériale, trois milles roubles pour jouer au pharaon. Les dames avaient remarqué que je manquais d'argent et l'avaient dit à l'Impératrice. Je la priai de remercier Sa Majesté impériale de ses bontés et je m'en allai avec M^{me} Tchogloloff me promener au jardin pour prendre l'air.

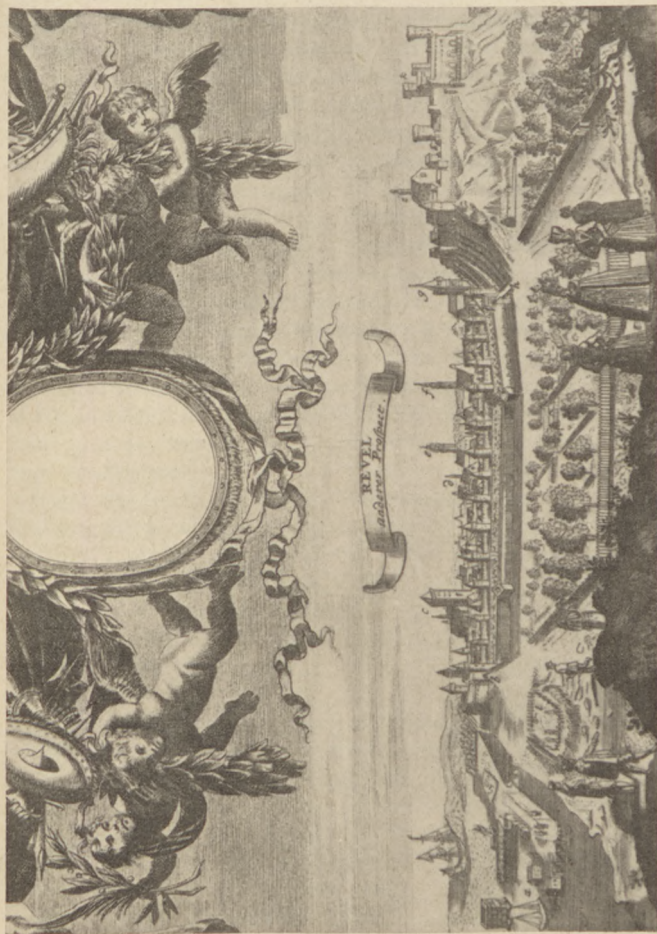
Quelques jours après notre arrivée à Catherinenthal, nous y vîmes venir le grand chancelier, comte Bestoujeff, accompagné de l'ambassadeur impérial, le baron Preyslain, et nous apprîmes par les compliments qu'il nous fit que les deux cours impériales venaient de s'unir par un traité d'alliance. Ensuite de quoi, l'Impératrice alla voir l'exercice de la flotte. Mais, excepté la fumée du canon, nous ne vîmes rien. La journée était excessivement chaude et le calme parfait. Au retour de cette manœuvre, il y eut un bal dans les tentes de l'Impératrice dressées sur la terrasse. Le souper était servi en plein air, à l'entour d'un bassin

où il devait y avoir un jet d'eau. Mais à peine l'Impératrice se fut-elle placée à table qu'il survint une ondée qui mouilla toute la compagnie, laquelle se retira comme elle put dans les maisons et dans les tentes. Ainsi finit cette fête.

Quelques jours après, l'Impératrice partit pour Roguervick. La flotte y manœuvra de nouveau : nous n'en vîmes encore que la fumée. Ce voyage nous meurtrit singulièrement les pieds à tous. Le sol de cet endroit est un roc couvert d'une épaisse couche de petits cailloux d'une telle nature que lorsqu'on se tient pendant quelque temps à la même place, les pieds enfoncent, et les cailloux nous couvrent les pieds. Nous y campions et étions obligés d'aller d'une tente à l'autre. J'en eus mal aux pieds pendant plus de quatre mois. Les galériens, qui travaillaient au môle, portaient des sabots et ceux-ci ne résistaient guère au delà de huit à dix jours.

L'ambassadeur impérial avait suivi Sa Majesté dans ce port. Il y dina et soupa avec elle à mi-chemin entre Roguervick et Reval. Pendant ce souper, on amena à l'Impératrice une vieille femme de cent trente ans qui avait l'air d'un squelette ambulante. Elle lui fit donner des plats de sa table et de l'argent, et nous continuâmes notre route.

Revenue à Catherinenthal, M^{me} Tchoglokoïff eut la satisfaction d'y trouver son mari revenu de sa mission de Vienne. Beaucoup d'équipages de la Cour avaient déjà pris le chemin de Riga, où l'Impératrice voulait se rendre, mais revenue de Roguervick, l'Impératrice changea d'avis subitement. Bien des gens se cassèrent la tête pour deviner la cause de ce changement. Plusieurs années après, la cause se découvrit. Au passage de M. Tchoglokoïff par Riga, un prêtre luthérien fou ou fanatique lui remit une lettre et un mémoire pour l'Impératrice dans lequel il l'exhortait à ne pas entreprendre ce voyage, lui disant qu'elle y courait le plus grand danger, qu'il y avait des gens apostés par les ennemis de l'Empire pour la tuer et d'autres balivernes de cette force-là. Ces écrits remis à Sa Majesté impériale lui firent passer l'envie d'aller plus loin. Pour le prêtre, il fut reconnu pour fou, mais le voyage n'eut pas lieu.



Reval, vue à vol d'oiseau.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Nous revînmes à petites journées de Reval à Pétersbourg. Je gagnai dans ce voyage un grand mal de gorge et je fus alitée pendant plusieurs jours. Ensuite de quoi nous allâmes à Péterhoff et de là nous faisons des excursions de huit en huit jours à Oranienbaum.

Au commencement d'août, l'Impératrice nous envoya dire au grand-duc et à moi que nous devons faire nos dévotions. Nous nous conformâmes tous les deux à sa volonté et tout de suite nous commençâmes à faire chanter matines et vêpres chez nous et aller à la messe tous les jours. Le vendredi, lorsqu'il s'agit d'aller à la confession, la cause de cet ordre de faire des dévotions s'éclaircit. Simon Théodorsky, évêque de Pleskoff, nous questionna beaucoup tous les deux, chacun séparément, sur ce qui s'était passé entre les Chernycheff et nous. Mais comme il ne s'était passé rien du tout, il fut un peu penaud quand il vit qu'avec l'ingénuité de l'innocence, on lui dit qu'il n'y avait pas même l'ombre de ce que l'on avait osé supposer. Il lui échappa de me dire : « Mais d'où vient donc que l'Impératrice est prévenue du contraire ? » A quoi je lui répondis que je l'ignorais. Je suppose que notre confesseur communiqua notre confession à celui de l'Impératrice, et que celui-ci redit à Sa Majesté ce qui en était, ce qui certainement ne pouvait nous nuire. Nous communîâmes le samedi et, le lundi, nous allâmes à Oranienbaum pour huit jours, tandis que l'Impératrice fit une excursion à Tsarskoïé-Sélo.

Arrivé à Oranienbaum, le grand-duc enrégimenta toute sa suite. Les chambellans, les gentilshommes de la chambre, les charges de la Cour, les adjudants du prince Repnine, son fils lui-même, les domestiques de la Cour, les chasseurs, les jardiniers, tous eurent le mousquet sur l'épaule. Son Altesse impériale les exerçait tous les jours, leur faisait monter la garde. Le corridor de la maison servait de corps de garde où ils passaient la journée. Pour les repas, les cavaliers montaient en haut et, le soir, ils venaient dans la salle danser en guêtres. De dames, il n'y avait que moi, M^{me} Tchoglokoïff, la princesse Repnine, mes

trois demoiselles d'honneur et mes femmes de chambre. Par conséquent, ce bal était très maigre et mal arrangé, les hommes harassés et de mauvaise humeur de cette continuité d'exercices militaires qui n'était pas du goût des courtisans. Après le bal, on les laissait aller se coucher chez eux. En général, moi et tout le monde, nous étions excédés de la vie ennuyeuse que nous menions à Oranienbaum où nous étions cinq ou six femmes isolées, vis-à-vis les unes des autres depuis le matin jusqu'au soir, tandis que les hommes s'exerçaient à contre-cœur de leur côté. J'eus recours aux livres que j'avais apportés. Depuis mon mariage, je ne faisais que lire. Le premier livre que j'aie lu, étant mariée, fut un roman intitulé *Tirant le Blanc* (1), et une année entière je ne lus que des romans, mais ceux-ci commençaient à m'ennuyer. Je tombai par hasard sur les *Lettres* de M^{me} de Sévigné : cette lecture m'amusa. Quand je les eus dévorées, les œuvres de Voltaire me tombèrent sous la main. Après cette lecture, je cherchai des livres avec plus de choix.

Nous retournâmes à Péterhof et après deux ou trois

(1) Joan Martorell, écrivain catalan du xv^e siècle, est l'auteur du célèbre roman *Tirant le Blanc*. On l'a voulu donner comme le simple adaptateur d'un texte anglais antérieur, mais nul n'a pu fournir le moindre renseignement sur ce prétendu original. Quoi qu'il en soit, *Tirant le Blanc* fut oublié en France et ignoré en Russie jusque vers le milieu du xviii^e siècle. On n'en savait que ce qu'avait dit Cervantès dans le passage de *Don Quichotte* où le curé et le barbier critiquent et expurgent la bibliothèque de l'*hidalgo*. « Comment ! s'écria le curé, vous avez là le chevalier *Tirant le Blanc*. Donnez-le-moi, maître Nicolas, je vous en prie. C'est un trésor que vous avez trouvé ; c'est le contrepoison du chagrin : c'est là que nous verrons le vaillant chevalier don Kyrié Eleyson de Montauban et Thomas de Montauban, son frère, le combat du valeureux Tirant avec le dogue, les saillies de la demoiselle Plaisir-de-ma-vie, les amours et les tromperies de la veuve Reposée et l'impératrice amoureuse de son écuyer. Je ne vous mens pas, mon compère. Voici le meilleur livre du monde pour le style, et le plus naturel. Ici, les chevaliers mangent et dorment. Ils meurent dans leurs lits et font testament avant de mourir et mille autres choses utiles et nécessaires dont les autres livres ne disent pas le moindre mot. Mais, avec cela, il n'y eût pas eu grand mal d'envoyer l'auteur passer le reste de ses jours aux galères pour avoir dit tant de niaiseries de propos délibéré. Emportez-le chez vous, compère, et le lisez et vous verrez si tout ce que je vous en dis n'est

allées et venues entre Péterhoff et Oranienbaum, avec les mêmes passe-temps, nous retournâmes à Pétersbourg, au Palais d'été.

A la fin de l'automne, l'Impératrice passa au Palais d'hiver où elle occupa les appartements où nous avions demeuré l'hiver précédent et on nous logea dans ceux que le grand-duc avait occupés avant notre mariage. Ces appartements nous plurent beaucoup et réellement ils étaient très commodes. C'étaient ceux de l'impératrice Anne. Tous les soirs, toute notre cour se rassemblait chez nous et on y jouait à toutes sortes de petits jeux ou bien il y avait concert. Deux fois la semaine, il y avait spectacle au grand théâtre qui était alors vis-à-vis de l'église de Kazan. En un mot, cet hiver fut un des plus gais et des mieux arrangés que j'aie passés de ma vie. Nous ne faisons, à la lettre, que rire et sauter pendant toute la journée.

Au milieu de l'hiver, à peu près, l'Impératrice nous fit dire de la suivre à Tichvine où elle allait. C'était un voyage de dévotion. Mais au moment que nous allions monter en traîneau, nous apprîmes que le voyage était remis. On vint nous dire à l'oreille que le grand veneur, comte Razoumovsky, avait la goutte, et Sa Majesté ne voulait pas partir sans lui. Quinze jours ou trois semaines après, nous partîmes, en effet, pour Tichvine. Ce voyage ne dura que cinq jours et nous revînmes. En passant par Ribatchia-Slobodk et devant la maison où je savais qu'étaient les Chernycheff, je tâchai de les voir à travers les fenêtres, mais je ne vis rien. Le prince Repnine ne fut point de ce voyage. On nous dit qu'il avait la gravelle (1). Le mari de M^{me} Tchoglo-

pas vrai. » Alléché par de si belles promesses, le comte de Caylus publia de *Tirant le Blanc*, en 1737, une adaptation qui eut un vif succès et fut plusieurs fois réimprimée. C'est évidemment cette version qu'a connue Catherine II.

(1) Le prince Basile Anikitch Repnine se distinguait « par le désintéressement si fabuleusement rare à la Cour et héréditaire dans la famille des princes Repnine ». (Dolgoroukoff, *Mémoires*, I, 426-427.) Bien en cour sous Elisabeth, il fut successivement grand-maitre de l'artillerie, grand-maitre de la cour du grand-duc et commandant en chef du corps auxiliaire envoyé en Franconie en 1748. Worontsoff lui offrit un million de ducats au nom du Cabinet de Versailles, pour

koff fit les fonctions du prince Repnine pendant ce voyage, ce qui ne fit pas grand plaisir à tout le monde. C'était un sot, arrogant et brutal. Tout le monde le craignait terriblement, de même que sa femme et, à dire la vérité, ils étaient véritablement malfaisants. Cependant, il y avait des moyens, comme il parut dans la suite, non seulement d'endormir ces argus, mais même de les gagner. Alors on en était encore à deviner ces moyens. Un des plus sûrs était de jouer au pharaon avec eux. Ils étaient joueurs tous les deux et joueurs très intéressés. Ce faible fut découvert le premier, les autres après.

Pendant cet hiver mourut la princesse Gagarine, demoiselle d'honneur, d'une fièvre chaude, au moment où elle allait se marier au chambellan prince Galitzine qui épousa ensuite sa sœur cadette. Je la regrettai beaucoup, et pendant sa maladie j'allai la voir plusieurs fois, malgré les représentations de M^{me} Tchoglokoïff. L'Impératrice fit venir de Moscou à sa place sa sœur aînée, mariée depuis au comte Matiuschkine (1).

Au printemps, nous allâmes habiter le Palais d'été, et de là à la campagne. Le prince Repnine, sous prétexte de mauvaise santé, obtint la permission de se retirer dans sa maison et M. Tchoglokoïff continua à être chargé des fonctions du prince Repnine près de nous *ad interim*. Il se signala d'abord par le renvoi de notre cour du chambellan comte Deviers, qui fut placé comme brigadier à l'armée et du gentilhomme de la chambre Villebois (2) qui

~~~~~  
 trainer en longueur les opérations. Il refusa. Il mourut d'apoplexie au camp, près de Culmbach, le 21 juillet 1748.

(1) Doria Alexievna Gagarine épousa Alexandre Mikhaïlovitch Galitzine. « Mon aïeul, rapporte le prince Dolgoroukoff, vint un jour faire une visite à la princesse Galitzine à la campagne, sur la route de Péterhoff. Elle s'écria : « Ah! mon cher prince, que je suis heureuse de vous voir. Il pleut. Impossible de se promener. Mon mari est absent. Je m'ennuyais à périr. Je ne savais plus que devenir. J'étais déjà au moment de faire donner la verge à mes Kalmouks. » (Dolgoroukoff, *Mémoires*, I, 278-279.)

(2) Il s'agit d'Alexandre Guillemotte de Villebois, fils du grand amiral et de sa seconde femme. « C'était, dit Dolgoroukoff, un des hommes les plus distingués de son temps et le favori du grand-duc Pierre à cause de sa fidélité au culte luthérien. » Il mourut en 1781.

y fut envoyé comme colonel, à la représentation de Tcho-glokoïff qui les regardait d'un mauvais œil, parce que le grand-duc et moi les regardions de bon œil. Pareil renvoi avait déjà eu lieu dans la personne du comte Zachar Chernycheïff, en 1745, à la prière de ma mère. Ces renvois étaient regardés comme des disgrâces à la Cour; et par là ils devenaient très sensibles aux individus. Le grand-duc et moi, nous fûmes très sensibles à celui-ci : le prince Auguste ayant obtenu tout ce qu'il avait voulu, on lui fit dire, de la part de l'Impératrice, de partir. Ceci était aussi une manigance des Tcho-glokoïff qui voulaient absolument nous isoler, le grand-duc et moi, en quoi ils suivaient les instructions du comte Bestouïeff, auquel tout le monde était suspect.

Pendant cet été, n'ayant rien de mieux à faire, et l'ennui devenant grand chez nous, ma passion dominante fut de monter à cheval. Le reste du temps, je lisais dans ma chambre tout ce qui me tombait sous la main. Pour le grand-duc, comme on lui avait ôté les gens qu'il aimait le mieux, il en choisit de nouveaux entre les domestiques de la Cour.

Pendant cet intervalle, mon valet de chambre, Yévreinoff, un matin qu'il m'accommodait les cheveux, me dit que par un hasard fort particulier, il avait découvert qu'André Chernycheïff et ses frères étaient à Ribatchia, aux arrêts, dans une maison de plaisance appartenant en propre à l'Impératrice qui l'avait héritée de sa mère. Voici comment cela s'était découvert. Durant le carnaval, mon homme s'était promené en traîneau, sa femme et sa belle-sœur dans le traîneau et les deux beaux-frères derrière. Le mari de la sœur était secrétaire du magistrat de Saint-Petersbourg. Cet homme avait une sœur mariée à un sous-secrétaire de la chancellerie secrète. Ils allèrent se promener un jour à Ribatchia et entrèrent chez l'homme qui avait l'administration de cette terre de l'Impératrice. Ils eurent une dispute sur la fête de Pâques pour savoir à quelle date elle tomberait. L'hôte de la maison dit qu'il allait bien vite finir cette contestation, qu'il n'y avait qu'à



faire demander aux prisonniers un livre qu'on nommait *Swiatzj* où l'on trouve toutes les fêtes et le calendrier pour plusieurs années. Quelques moments après, on l'apporta. Le beau-frère de Yévreinoïff s'empara du livre et la première chose en l'ouvrant qu'il y trouva fut qu'André Chernycheff y avait inscrit son nom et la date du jour où le grand-duc lui avait donné ce livre. Après quoi, il chercha la fête de Pâques. La dispute finie, le livre fut renvoyé et ils revinrent à Pétersbourg où, quelques jours après, le beau-frère de Yévreinoïff lui fit confidence de cette découverte. Celui-ci me pria instamment de n'en pas parler au grand-duc parce qu'on ne se fiait pas du tout à sa discrétion. Je le lui promis et je tins parole.

Vers la mi-carême, nous allâmes avec l'Impératrice à Gostilitza pour la fête du grand veneur, comte Razoumovsky. On y dansa et se divertit assez bien. Après quoi on revint en ville.

Peu de jours après, on m'annonça le décès de mon père, dont je fus très affligée. On me laissa pleurer huit jours tant que je voulus. Mais au bout de huit jours, M<sup>me</sup> Tchoglokoïff vint me dire que c'était assez pleurer, que l'Impératrice m'ordonnait de finir, que mon père n'était pas un roi. Je lui répondis qu'il était vrai qu'il n'était pas roi, et à cela elle repartit qu'il ne convenait point à une grande-duchesse de pleurer plus longtemps un père qui n'était pas roi. Enfin, on régla que je sortirais le dimanche suivant et porterais le deuil six semaines.

La première fois que je sortis de ma chambre, je trouvai le comte Santi, grand-maitre des cérémonies de l'Impératrice (1), dans l'antichambre de Sa Majesté impériale. Je

---

(1) Santi, gentilhomme piémontais, compromis dans la conspiration de Cellamare, s'était réfugié à la cour de Hesse-Hombourg, puis en Russie où, sous Catherine I, il fut fait maître des cérémonies, puis exilé à Iakoutsk, les fers aux pieds et aux mains. Autorisé à habiter Irkoutsk, il y épousa une fille de fonctionnaire, mais, au bout de quelques mois, un ordre de Biren l'envoya au petit hameau d'Oustvilleisk où il vécut, isolé de tous, sans plumes, sans encre ni papier. Il y passa plusieurs années dans une maison non chauffée, couvert de chaînes, manquant souvent de pain et se nourrissant de

lui adressai quelques paroles fort indifférentes et passai mon chemin. A quelques jours de là, Mme Tchoglokoïff vint me dire que Sa Majesté avait appris du comte Bestoujeff, auquel Santi l'avait donné par écrit, que je lui avais dit à lui, Santi, que je trouvais fort étrange que les ambassadeurs ne m'eussent pas fait de condoléances au sujet de la mort de mon père, que Sa Majesté trouvait très mal avisé le propos que j'avais tenu au comte Santi, que j'étais trop fière, que je devais me souvenir que mon père n'était pas roi et qu'à cause de cette raison je ne devais ni ne pouvais prétendre à des compliments de condoléances de la part des ministres étrangers.

Je tombai de mon haut en entendant parler ainsi M<sup>me</sup> Tchoglokoïff. Je lui dis que si le comte Santi avait dit ou écrit que je lui avais dit une seule parole, analogue même, à ce sujet, il était un insigne menteur; que rien de pareil n'était jamais entré dans ma tête et que, par conséquent aussi, je n'avais tenu ni à lui ni à personne aucun propos qui y eût rapport. C'était la vérité la plus stricte parce que je m'étais fait une règle immuable de ne rien prétendre en aucun cas, de me conformer en tout aux volontés de Sa Majesté impériale, et de faire ce qu'on me dirait de faire. Apparemment que l'ingénuité avec laquelle je répondis à M<sup>me</sup> Tchoglokoïff la convainquit. Elle me dit qu'elle ne manquerait pas de dire à l'Impératrice que je donnais un démenti au comte Santi. En effet, elle s'en alla chez Sa Majesté et revint me dire que l'Impératrice était très fâchée contre le

---

farine délayée dans l'eau froide. Rappelé sous Élisabeth, il était devenu un des coryphées du groupe Bestoujeff. Fort aimable, long, sec, portant grande perruque, il passait pour avare, mais il était généreux pour qui le renseignait sur ce qui se disait de lui et payait les domestiques de la Cour pour lui redire les propos qui se tenaient sur son compte chez l'Impératrice. Un jour, Élisabeth, à dîner, répéta cette phrase de banale plaisanterie : « *Santé* n'est pas sans *t*, mais maladie est sans *t*. » Le domestique, payé par Santi, ignorait la langue française. Il prit le mot de maladie, pour le russe *molodoy*, et alla faire son rapport au vieillard, lui racontant que Sa Majesté avait dit à table : « Santi n'est plus un Santi, mais voilà le jeune Santi. » « Ah ! s'écria le vieillard, je suis un homme fini, mais du moins mon fils aura une belle carrière. » (Dolgoroukoïff, *Mémoires*, I, 250.)



comte Santi d'avoir fait un pareil mensonge et qu'elle avait ordonné de le réprimander.

A quelques jours de là, le comte Santi me dépêcha plusieurs personnes, entre autres le chambellan comte Nikita Panine (1) et le vice-chancelier Worontsoff, pour me dire que le comte Bestoujeff l'avait forcé à faire ce mensonge et qu'il était fâché de ce que, par là, il se trouvait dans ma disgrâce. Je dis à ces messieurs qu'un menteur était un menteur, quelque raison qu'il eût pour mentir, et que de crainte que ce monsieur ne me mêlât dans ses mensonges je ne lui parlerais plus.

Voici ce que je crois de cette histoire: Santi était Italien. Il aimait négocier et était fort occupé de son métier de grand-maître des cérémonies. Je lui avais toujours parlé



*Nicolas Ivanovitch, comte Panine.*

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

comme je parlais à tout le monde. Il croyait peut-être que des compliments de condoléance du corps diplomatique, au sujet de la mort de mon père, pouvaient être admis et,

---

(1) Nikita Ivanovitch Panine, beau-frère de Kourakine. Sous Catherine II, on le jugeait un homme indispensable et, pourtant, à en croire un agent français, « le sommeil, la paresse, les filles étaient ses affaires d'Etat ». Sabatier de Cabre, moins sévère, remet les choses au point. « Il a de la capacité et de l'intelligence, dit-il, un abord prévenant que ne déparaient point la difficulté extrême qu'il a à parler de suite et ses vivacités assez fréquentes et souvent indiscrettes. Mais, avec ces avantages, il est loin d'être un grand ministre. Son indolence et sa paresse sont au delà de toute expression. Il passe sa vie avec des femmes et des courtisans de la deuxième catégorie. »

dans sa façon de penser, il y a apparence qu'il croyait m'obliger par là. Il alla donc chez le comte Bestoujeff, grand chancelier et son chef, et lui dis que j'étais sortie pour la première fois et que je lui avais paru très affectée. Des compliments de condoléance omis pouvaient avoir contribué à augmenter cette sensibilité. Le comte Bestoujeff, toujours hargneux et charmé de m'humilier, fit mettre tout de suite par écrit ce que Santi lui avait dit ou insinué et qu'il avait appuyé de mon nom et lui fit signer ce protocole. L'autre, craignant son chef comme le feu, et craignant surtout de perdre sa place, ne balança pas à signer ce mensonge plutôt que de sacrifier son existence. Le grand chancelier envoya la note à l'Impératrice. Celle-ci s'irrita de me voir des prétentions et m'envoya M<sup>me</sup> Tchoglokoïff, comme il a été dit ci-dessus. Mais ayant entendu ma réponse, fondée sur l'exacte vérité, il n'en résulta d'autre chose qu'un pied de nez pour monsieur le grand-maître des cérémonies.

A la campagne, le grand-duc se forma une meute et commença lui-même à dresser des chiens. Lorsqu'il était las de les tourmenter, il se mettait à racler du violon. Il ne connaissait pas une note, mais il avait beaucoup d'oreille et faisait consister la beauté de la musique dans la force et la violence avec laquelle il tirait des sons de son instrument. Ceux qui l'écoutaient, souvent cependant, se seraient bouché les oreilles s'ils avaient osé, car il les écorchait horriblement. Ce train de vie continua tant à la campagne qu'à la ville. Revenue au Palais d'été, M<sup>me</sup> Krouse, qui n'avait cessé d'être un argus, se radoucit au point que très souvent elle se prêtait à tromper les Tchoglokoïff qui étaient devenus les bêtes noires de tout le monde. Elle fit plus. Elle procura au grand-duc des jouets, des poupées et d'autres joujoux d'enfant qu'il aimait à la folie. Pendant le jour, on les cachait dedans et sous mon lit. Le grand-duc se couchait sitôt après le souper et, dès que nous étions au lit, M<sup>me</sup> Krouse fermait la porte à clef et alors le grand-duc jouait jusqu'à une ou deux heures du matin. Bon gré mal gré, j'étais obligée de prendre part à ce bel amu-



sement, de même que M<sup>me</sup> Krouse. Souvent j'en riaais, mais plus souvent j'en étais excédée et même incommodée : tout le lit était couvert et rempli de poupées et de jouets quelquefois assez lourds. Je ne sais si M<sup>me</sup> Tchogloloff eut vent de ces amusements nocturnes, mais un soir, vers minuit, elle vint frapper à la porte de la chambre à coucher. On ne lui ouvrit pas tout de suite, parce que le grand-duc, M<sup>me</sup> Krouse et moi, nous n'eûmes rien de plus pressé que de dégarnir le lit des jouets et de les cacher, à quoi la couverture nous servit assez bien parce que nous les fourrâmes dessous. Ceci fait, on ouvrit; mais elle trouva terriblement à redire de ce qu'on l'avait fait attendre, et nous dit que l'Impératrice se fâcherait beaucoup quand elle apprendrait que nous ne dormions pas encore à telle heure. Puis, elle s'en alla en grognant, n'ayant point fait d'autre découverte. Elle partie, le grand-duc continua son train jusqu'à ce qu'il eût envie de dormir.

A l'entrée de l'automne, nous repassâmes derechef dans les appartements que nous avions occupés aussitôt après nos noces, au Palais d'hiver. Ici il se fit une défense très sévère de la part de Sa Majesté par l'organe de M. Tchogloloff pour que personne n'entrât dans les appartements du grand-duc et les miens, sans l'expresse permission de M. et M<sup>me</sup> Tchogloloff, avec un ordre aux dames et cavaliers de notre Cour de se tenir dans l'antichambre et de ne pas passer le seuil de la porte, de ne pas nous parler autrement qu'à haute voix, même aux domestiques, sous peine d'être renvoyés. Le grand-duc et moi, ainsi réduits à être vis-à-vis l'un de l'autre, nous murmurions tous les deux et nous nous communiquions réciproquement nos pensées sur cette sorte de prison qu'aucun de nous n'avait méritée. Pour se procurer plus d'amusement pendant l'hiver, le grand-duc fit venir huit ou dix chiens de chasse de la campagne et les plaça derrière une cloison de bois qui séparait l'alcôve de ma chambre à coucher d'un immense vestibule qu'il y avait derrière nos appartements. Comme l'alcôve n'était séparée que par des planches, l'odeur du chenil perçait dans l'alcôve, et dans cette puanteur, nous dor-

mions tous les deux. Quand je m'en plaignais, il me disait qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Le chenil étant un grand secret, je supportai cette incommodité sans trahir le secret de Son Altesse impériale.

Comme il n'y eut aucune sorte de divertissement pendant ce carnaval à la Cour, le grand-duc imagina de faire des mascarades dans ma chambre. Il faisait habiller ses domestiques, les miens, et mes femmes en masques et les faisait danser dans ma chambre à coucher. Il jouait lui-même du violon et dansait avec. Cela durait assez longtemps dans la nuit. Pour moi, sous différents prétextes, de mal de tête ou de lassitude, je me couchais sur un canapé, mais toujours en habit de masque, et m'ennuyais à mourir de l'insipidité de ces bals masqués qui l'amusaient infiniment.

Le carême venu, on éloigna de lui encore quatre personnes, du nombre desquelles étaient trois pages qu'il aimait mieux que les autres. Ces renvois fréquents l'affectaient; mais il ne faisait pas un pas pour les arrêter ou bien il en faisait de si gauches que cela ne faisait qu'augmenter le mal.

Pendant cet hiver, nous apprîmes que le prince Repnine, tout malade qu'il était, devait commander le corps de troupe qu'on allait envoyer en Bohême au secours de l'impératrice-reine Marie-Thérèse. C'était une disgrâce formelle pour le prince Repnine. Il y alla et n'en revint jamais, puisqu'il mourut de chagrin en Bohême. Ce fut la princesse Gagarine, ma demoiselle d'honneur, qui m'en donna le premier avis, malgré toutes les défenses de laisser passer jusqu'à nous le moindre mot de ce qui se passait à la ville ou à la Cour. On peut voir par là ce que c'est que de pareilles défenses qui ne sont jamais exécutées à la rigueur, parce qu'il y a trop de gens intéressés à les enfreindre. Tous ceux qui nous entouraient, et jusqu'aux plus proches parents des Tchogloloff, tous s'intéressaient à diminuer la rigueur de l'espèce de prison politique dans laquelle on s'efforçait de nous retenir. Il n'y avait pas jusqu'au propre frère de M<sup>me</sup> Tchogloloff, le comte Hendri-



koff (1), qui souvent ne me glissait des avis utiles et nécessaires, et d'autres se servaient de lui encore pour me les faire parvenir, à quoi il se prêtait toujours avec la candeur d'un brave et honnête homme, se moquant des bêtises et des brutalités de sa sœur et de son beau-frère, de façon qu'avec lui tout le monde était à son aise et sans défiance quelconque, parce qu'il n'avait jamais compromis personne ni manqué à âme qui vive. C'était un homme d'un sens droit, mais borné, mal élevé, très ignorant, mais ferme et sans malice.

Pendant ce même carême, un jour vers midi, je sortis dans la chambre où se tenaient les cavaliers et les dames — les Tchoglokokoff n'y étaient pas encore — et en parlant aux uns et aux autres, je m'approchai de la porte où se tenait le chambellan Outzine. Celui-ci fit tomber à demi-voix le discours sur la vie ennuyeuse que nous menions et dit qu'avec cela encore on nous mettait mal dans l'esprit de l'Impératrice; que peu de jours avant Sa Majesté impériale avait dit à table que je me surchargeais de dettes, que tout ce que je faisais était marqué au coin de la bêtise, qu'avec cela je m'imaginais que j'avais beaucoup d'esprit, mais qu'il n'y avait que moi qui pensasse comme cela sur mon propre compte, et que je ne trompais personne, que ma parfaite bêtise était reconnue de tout le monde, et qu'à cause de cela il fallait moins prendre garde à ce que

---

(1) Le comte Hendrikoff était un personnage fort influent. Il avait épousé Anne Wolynski dont la sœur était la femme d'Ivan Hilarionovitch Worontsoff, frère cadet du chancelier. « Le comte Hendrikoff, raconte Dolgoroukoff, se trouvait à la chasse avec une nombreuse suite de piqueurs. En passant par un village, ses chiens mirent en pièces quelques moutons appartenant aux paysans; ceux-ci, justement irrités, tuèrent deux ou trois chiens. Le comte donna l'ordre de mettre le feu aux quatre coins du village, le brûla tout entier et, le lendemain, il envoya plusieurs centaines de ses serfs pour raser les ruines fumantes et labourer le sol même sur lequel le village avait été situé. Une plainte fut portée au voyévode qui n'osa point agir contre le comte et fit passer la plainte au gouverneur de la province. Celui-ci l'envoya à Pétersbourg au procureur général de l'Empire. Hendrikoff se rendit lui-même à Pétersbourg et se présenta devant l'Impératrice, laquelle se borna à lui dire de ne plus se livrer à des farces. » (Dolgoroukoff, *Mémoires*, I, 275.)

faisait le grand-duc qu'à ce que je faisais, moi; et il ajouta, la larme à l'œil, qu'il avait ordre de l'Impératrice de me dire cela; mais il me pria de ne pas faire semblant de savoir qu'il m'eût dit avoir ordre de me le dire. Je lui répondis que pour ce qui était de ma bêtise, la faute ne pouvait m'en être attribuée, chacun étant comme le bon Dieu l'avait créé; qu'à l'égard de mes dettes, il n'était pas bien étonnant que j'en eusse parce qu'avec trente mille roubles d'entretien, ma mère en partant m'avait laissé six milles roubles à payer pour elle; qu'outre cela, la comtesse Roumianzoff m'avait engagée à faire mille dépenses qu'elle regardait comme indispensables; que M<sup>me</sup> Tchogloloff me coûtait seule, cette année, dix-sept mille roubles et qu'il savait lui-même le jeu d'enfer qu'il fallait jouer avec eux tous les jours; qu'il pouvait rendre cette réponse à ceux qui l'en avaient chargé; qu'au reste j'étais très fâchée qu'on me mettait mal dans l'esprit de Sa Majesté impériale, à laquelle cependant je n'avais jamais manqué de respect, d'obéissance et de déférence, et que plus on m'observait, plus on serait convaincu. Je lui promis le secret qu'il m'avait demandé et le gardai. Je ne sais s'il redit ce dont je le chargeai. Mais je le crois, quoique je n'entendisse plus parler de cela et n'eus garde de renouveler une conversation aussi peu agréable.

La dernière semaine du carême, je pris la rougeole. Je ne pus paraître à Pâques. Je communiai dans ma chambre le samedi. M<sup>me</sup> Tchogloloff, quoique grosse à pleine ceinture, ne me quittait quasi pas et faisait ce qu'elle pouvait pour m'amuser. J'avais alors une petite fille kalmouke que j'aimais beaucoup. Cette enfant gagna de moi la rougeole.

Après Pâques, nous allâmes au Palais d'été et de là à la fin de mai pour l'Ascension, chez le comte Razoumovsky à Gostilitza. L'Impératrice y fit venir, le 23 du même mois, l'ambassadeur de la Cour impériale, le baron Breitlack, qui partait pour Vienne. Il passa la soirée et soupa avec l'Impératrice. Ce souper se fit fort avant dans la nuit et nous revînmes à la maisonnette, où nous étions logés, après le lever du soleil.



Cette maisonnette de bois était située sur une petite élévation et attachée aux glissoires. La situation de cette maisonnette nous avait plu, l'hiver, lorsque nous avions été à Gostilitza pour la fête du grand veneur, et pour nous faire plaisir, il nous y avait logés cette fois-ci. Elle avait deux étages. Celui d'en haut consistait en un escalier, une salle et trois cabinets. Nous couchions dans l'un, le grand-duc s'habillait dans un autre et M<sup>me</sup> Krouse occupait le troisième. En bas étaient logés les Tchogloloff, mes demoiselles et mes femmes de chambre.

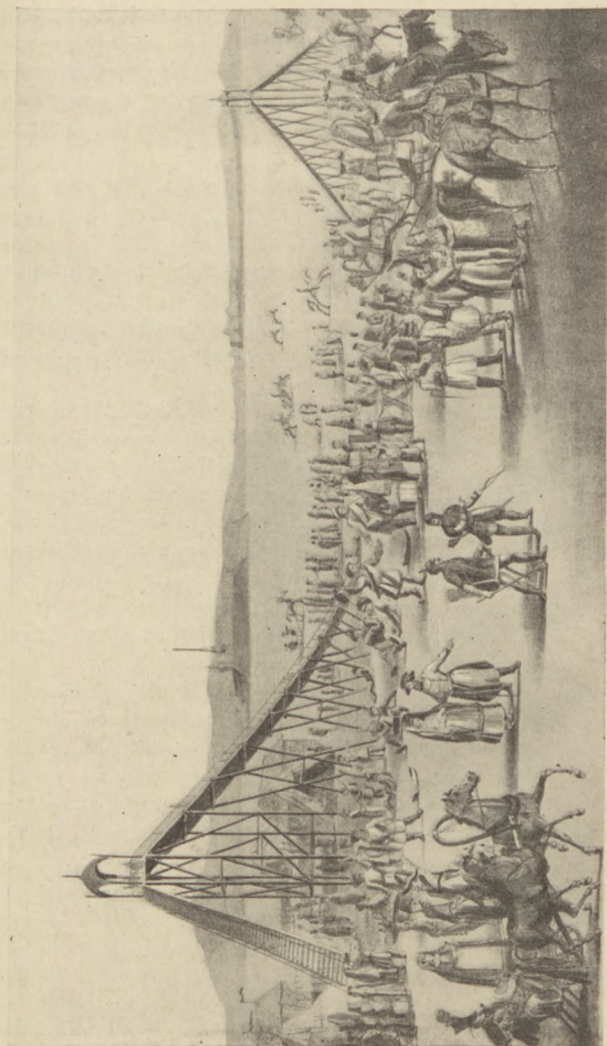
Revenus du souper, tout le monde se coucha. Vers les six heures du matin, un sergent aux gardes, Levacheff, arriva d'Oranienbaum pour parler à Tchogloloff au sujet des bâtisses qui s'y faisaient alors. Trouvant tout le monde endormi dans la maison, il s'assit près de la sentinelle et entendit des craquements qui lui donnèrent des soupçons. La sentinelle lui dit que ces craquements s'étaient renouvelés plusieurs fois depuis qu'il était en faction. Levacheff se leva et courut à l'extérieur de la maison. Il vit que de dessous la maison il se détachait de grands carreaux de pierre. Il courut éveiller Tchogloloff et lui dit que le fondement de la maison s'affaissait et qu'il fallait tâcher d'en faire sortir ceux qui y dormaient. Tchogloloff passa une robe de chambre et courut en haut, où, trouvant les portes qui étaient vitrées fermées à clef, il en fit sauter les serrures. Il parvint ainsi au cabinet où nous dormions, et tirant le rideau, il nous réveilla et nous dit de nous lever au plus vite et de sortir parce que le fondement de la maison manquait. Le grand-duc sauta du lit, prit sa robe de chambre et s'enfuit. Je dis à Tchogloloff que j'allais le suivre et il s'en alla. Je m'habillai à la hâte. En m'habillant, je me souvins que M<sup>me</sup> Krouse couchait dans l'autre cabinet. J'allai la réveiller. Comme elle dormait profondément, je parvins avec peine à lui faire comprendre qu'il fallait sortir de la maison. Je l'aidai à s'habiller. Quand elle fut en état, nous passâmes le seuil de la porte et entrâmes dans la salle. Mais au moment que nous y posâmes les pieds, il s'y fit un écroulement universel,

accompagné d'un bruit comme celui d'un vaisseau qu'on lance du chantier. M<sup>me</sup> Krouse et moi, nous tombâmes par terre. Au moment de notre chute, Levacheff entra par la porte de l'escalier qui était vis-à-vis de nous. Il me leva de terre et m'emporta hors de la chambre. Je jetai par hasard les yeux sur les glissoires. Elles avaient été au niveau du second étage. Elles ne l'étaient plus, mais au moins à une archine au-dessous. Levacheff, parvenu avec moi jusqu'à l'escalier de la maison par lequel il était monté, ne le trouva plus; il s'était écroulé. Mais plusieurs personnes étant montées sur les décombres, Levacheff me donna aux plus proches, celles-ci à d'autres, et ainsi de mains en mains, je parvins jusqu'au pied de l'escalier dans le vestibule, et de là on m'emporta dans un pré. J'y trouvai le grand-duc en robe de chambre.

Une fois sortie de la maison, je me mis à regarder ce qui se passait du côté de la maison et je vis plusieurs personnes qui en sortaient tout ensanglantées et d'autres qu'on portait dehors. Entre les plus grièvement blessées se trouva la princesse Gagarine, ma demoiselle d'honneur. Elle avait voulu se sauver de la maison comme les autres et, en passant par une chambre attenante à la sienne, un fourneau, qui s'écroulait, tomba sur un écran et la renversa sur un lit qui se trouvait dans la chambre. Plusieurs briques lui tombèrent sur la tête et la blessèrent grièvement, de même qu'une fille qui se sauvait avec elle. Dans ce même étage d'en bas, il y avait une petite cuisine où plusieurs domestiques dormaient; trois furent tués par l'écroulement du foyer. Ceci n'était rien en comparaison de ce qui se passa entre le fondement de la maison et le premier étage. Seize ouvriers attachés aux glissoires y dormaient. Tous furent écrasés par l'affaissement de ce bâtiment.

La cause de tout cela était que cette maison avait été bâtie en automne et à la hâte. Pour les fondements, on lui avait donné quatre rangs de pierres à chaux. L'architecte avait fait poser au premier étage douze poutres en guise de piliers dans le vestibule. Il devait partir pour l'Ukraine et, au moment qu'il partit, il dit au régisseur de la terre de





*Les véritables montagnes russes.*

Dessin de Sauerwied. Lithographie. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Gostilitza de ne pas permettre qu'on touchât jusqu'à son retour à ces douze poutres. Lorsque le régisseur apprit que nous devions demeurer dans cette maisonnette, malgré la prescription de l'architecte, comme ces douze poutres défiguraient le vestibule, il n'eut rien de plus pressé que de les faire abattre. Alors, le dégel venu, tout s'affaissa sur les quatre rangs de pierres à chaux qui glissaient de différents côtés et le bâtiment lui-même glissa vers un tertre qui l'arrêta.

J'en fus quitte pour quelques taches bleues et une grande frayeur pour laquelle on me saigna. Cette frayeur avait été si grande parmi tout le monde que pendant plus de quatre mois chaque porte qui se ferma avec un peu de force nous causa à tous des tressaillements.

Quand la première peur fut passée, ce jour-là, l'Impératrice, qui demeurait dans une autre maison, nous fit venir chez elle et, comme elle avait envie de diminuer le danger, tout le monde tâchait de n'y en voir que fort peu et quelques-uns même aucun. Ma frayeur à moi lui déplut beaucoup et elle m'en bouda. Le grand veneur pleurait et se désespérait. Il parla de se tuer d'un coup de pistolet. On l'en empêcha apparemment, car il n'en fit rien, et dès le lendemain nous retournâmes à Pétersbourg et quelques semaines après au Palais d'été.

Je ne me souviens pas au juste, mais il me semble que c'est à cette date à peu près qu'arriva en Russie le chevalier Sacromoso. Il y avait fort longtemps qu'il n'était venu de chevalier de Malte en Russie et en général on voyait alors très peu d'étrangers venir à Pétersbourg. Par conséquent, son arrivée fut une espèce d'événement. On le traita au mieux et on lui fit voir tout ce qu'il y avait de remarquable à Pétersbourg et à Cronstadt. Un officier de marque de la marine fut nommé, à cet effet, pour l'accompagner. Ce fut M. Poliansky, alors capitaine de haut bord, depuis amiral. Il nous fut présenté. En me baisant la main, Sacromoso me glissa dans la main un fort petit billet et me dit fort bas : « C'est de la part de Madame votre mère. » Je fus presque interdite de frayeur de ce qu'il



venait de faire. Je mourais de peur que quelqu'un ne l'eût remarqué et surtout les Tchoglokokoff qui étaient tout proches. Cependant, je pris le billet et le glissai dans mon gant droit : personne ne le remarqua. Revenue dans ma chambre, je trouvai dans ce billet roulé — où il me disait que par un musicien italien qui venait au concert du grand-duc il attendait la réponse — réellement un billet de ma mère qui, inquiète de mon silence involontaire, m'en demandait la raison et voulait savoir dans quelle situation je me trouvais. Je répondis à ma mère et l'instruisis de ce qu'elle voulait savoir. Je lui dis qu'on m'avait défendu de lui écrire et à qui que ce fût, sous prétexte qu'il ne convenait pas à une grande-duchesse de Russie d'écrire d'autres lettres que celles qui étaient composées au collège des Affaires étrangères où je devais seulement apposer ma signature et ne jamais dire ce qu'on devait écrire, parce que le collège savait mieux que moi ce qu'il convenait d'écrire ; qu'à M. Olsufieff (1) on avait presque fait un crime de ce que je lui avais envoyé quelques lignes que je l'avais prié d'insérer dans sa lettre pour ma mère. Je lui donnai encore plusieurs autres informations qu'elle demandait. Je roulai mon billet comme avait été celui que j'avais reçu et je guettai avec impatience et inquiétude le moment de m'en défaire. Au premier concert qu'il y eut chez le grand-duc, je fis le tour de l'orchestre et m'arrêtai derrière la chaise du violon-soliste d'Ologlio, qui était l'homme qu'on m'avait indiqué. Lorsqu'il me vit arriver derrière sa chaise, il fit semblant de prendre son mouchoir dans la poche de son habit et par là ouvrit cette poche au large. J'y glissai sans faire semblant de rien mon billet. Je m'en allai d'un autre côté, et personne ne se douta de rien. Sacromoso, pendant son séjour à Pétersbourg, me glissa encore deux ou trois billets ayant trait à la même matière, et mes

---

(1) En 1755, Olsufieff était sollicité d'entrer à la solde de l'Angleterre. Williams écrit à la cour de Londres le 4 juillet : « M. Olsufieff est l'âme de Worontsoff qui ne parle que comme il lui plaît. Pour 500 ducats d'argent comptant et une pension de 500, je puis m'assurer de lui et j'imagine que j'en tirerai bon parti. »

réponses lui furent rendues de même. Jamais personne n'en sut rien.

Du Palais d'été, nous allâmes à Péterhoff qu'on rebâtissait. On nous logea en haut dans le vieux bâtiment de Pierre I<sup>er</sup> qui existait alors. Ici, par ennui, le grand-duc se mit à jouer avec moi toutes les après-dîners l'hombre à deux. Quand je gagnais, il se fâchait, et quand je perdais il demandait à être payé tout de suite. Je n'avais pas le sou. Faute de quoi il se mettait à jouer aux jeux de hasard avec moi, en tête-à-tête. Je me souviens qu'un jour son bonnet de nuit servit entre nous de marque pour dix mille roubles, mais quand il perdait, il devenait à la fin du jeu furieux et était capable de boudier pendant plusieurs jours. Ce jeu, d'aucune façon, ne me convenait.

Pendant ce séjour à Péterhoff, nous vîmes de nos fenêtres qui donnaient sur le jardin, vers la mer, que M. et M<sup>me</sup> Tchogloloff étaient continuellement en allées et venues du palais d'en haut vers celui de Mon Plaisir (1) au bord de la mer, qu'habitait alors l'Impératrice. Cela nous intrigua de même que M<sup>me</sup> Krouse. Pour savoir la raison de ces fréquentes allées et venues, M<sup>me</sup> Krouse s'en alla chez sa sœur qui était première femme de l'Impératrice. Elle en revint toute rayonnante, ayant appris que toutes ces allées et venues venaient de ce qu'il était parvenu à l'Impératrice que M. Tchogloloff avait une intrigue amoureuse avec une de mes demoiselles d'honneur, M<sup>lle</sup> Koucheleff, et que celle-ci était grosse. L'Impératrice avait fait venir M<sup>me</sup> Tchogloloff et lui avait dit que son mari la trompait, tandis qu'elle aimait ce mari comme une folle; qu'elle avait été aveuglée jusqu'au point de faire quasi demeurer cette fille, la bonne amie de son mari, avec elle; que si elle voulait se séparer de son mari présentement, elle ferait une chose qui ne déplairait pas à Sa Majesté, qui n'avait pas vu avec plaisir le mariage même de

---

(1) « Cet endroit est beau, imposant et chevaleresque, noté la comtesse Golovine; de belles cascades, des arbres élevés, des allées couvertes et la mer offrent un aspect noble et grand. » (*Souvenirs*, 83-84.)



M<sup>me</sup> Tchogloloff avec son mari. Elle lui déclara tout net qu'elle ne voulait pas que son mari restât près de nous, qu'elle le renverrait et lui laisserait à elle la charge. La femme, au premier moment, nia à l'Impératrice la passion de son mari et surtout que c'était une calomnie, mais Sa Majesté impériale, dans le temps qu'elle parlait à la femme, avait envoyé questionner la demoiselle. Celle-ci avoua tout, tout rondement, ce qui rendit la femme furieuse contre son mari. Elle revint chez elle et chanta poulle au mari. Celui-ci tomba à ses genoux, lui demanda pardon et se servit de tout l'ascendant qu'il avait sur elle pour l'adoucir. La couvée d'enfants qu'ils avaient servit à



*Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst.*  
Portrait dessiné par Schrader, gravé par Sysang.  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

replâtrer leur intelligence, qui cependant ne fut guère plus sincère depuis. Désunis par amour, ils se lièrent pas intérêt. La femme pardonna au mari. Elle s'en alla chez l'Impératrice et lui dit qu'elle avait tout pardonné à son mari, qu'elle voulait rester avec lui pour l'amour de ses enfants. Elle pria Sa Majesté à genoux de ne pas renvoyer son mari ignomi-

nieusement de la Cour, disant que ce serait la déshonorer et mettre le comble à son amertume. Enfin elle se conduisit si bien dans cette occasion et avec tant de fermeté et de générosité, et sa douleur, outre cela, était si réelle, qu'elle désarma la colère de l'Impératrice. Elle fit plus. Elle amena son mari devant Sa Majesté impériale, lui dit bien ses vérités et puis se mit avec lui aux genoux de l'Impératrice et la pria de pardonner à son mari en faveur d'elle et de ses six enfants dont il était le père.

Toutes ces différentes scènes durèrent cinq à six jours et nous apprenions presque heure par heure ce qui s'était passé, parce que nous étions moins guettés pendant cet intervalle et que tout le monde espérait voir renvoyer ces gens-là. Mais l'issue ne répondit point à l'attente qu'on s'en était faite, car il n'y eut que la demoiselle de renvoyée chez son oncle, le grand maréchal de la cour, Chépeleff, et les Tchoglokoïff restèrent, moins glorieux cependant qu'ils n'avaient été jusqu'ici. On choisit le jour où nous devions aller à Oranienbaum, et tandis que nous partions d'un côté, on fit partir la demoiselle d'un autre.

A Oranienbaum, nous logeâmes cette année-là dans la ville, à droite et à gauche du petit corps de logis. L'aventure de Gostilitza avait si bien effrayé que, dans toutes les maisons de la cour, on fit examiner les plafonds et les planchers. Après quoi, on répara ceux qui en avaient besoin.

Voici la vie que je menais à Oranienbaum. Je me levais à trois heures du matin et m'habillais moi-même de pied en cap en habit d'homme. Un vieux chasseur, que j'avais, m'attendait avec les fusils. Il y avait un esquif de pêcheur tout prêt au bord de la mer. Nous traversions le jardin à pied, le fusil sur l'épaule. Nous nous mettions, lui, moi, un chien d'arrêt et le pêcheur qui nous menait, dans cet esquif, et j'allais tirer des canards dans les roseaux qui bordent la mer, des deux côtés du canal d'Oranienbaum qui s'étend deux verstes dans la mer. Nous doublions souvent ce canal et, par conséquent, nous étions quelquefois par un assez gros temps en pleine mer sur cet esquif. Le



grand-duc y venait, une heure ou deux après nous, parce qu'à lui il fallait toujours un déjeuner et Dieu sait quoi qu'il traînait après lui. S'il nous rencontrait, nous allions ensemble. Sinon, chacun tirait et chassait de son côté. A dix heures, et quelquefois plus tard, je rentrais et m'habillais pour le dîner. Après le dîner, on se reposait, et, le soir, le grand-duc avait musique ou bien nous courrions à cheval. Ayant mené cette vie-là pendant huit jours environ, je me sentis fort échauffée et la tête embarrassée. Je compris qu'il me fallait du repos et de la diète. Pendant vingt-quatre heures, je ne mangeai rien et ne bus que de l'eau froide et dormis deux nuits autant que je pus. Après quoi, je repris le même train de vie et me portai très bien. Je me souviens que je lisais alors les *Mémoires* de Brantôme qui m'amusaient beaucoup. Avant cela, j'avais lu la *Vie de Henri IV*, par Péréfixe.

Vers l'automne, nous rentrâmes en ville et l'on nous dit que nous irions pendant l'hiver à Moscou. M<sup>me</sup> Krouse vint me dire qu'il fallait augmenter mon linge pour ce voyage. J'entraî dans le détail de ce linge. M<sup>me</sup> Krouse prétendit m'amuser en faisant tailler le linge dans ma chambre, afin, disait-elle, de m'instruire combien de chemises pouvaient sortir d'une pièce de toile. Cette instruction ou cet amusement déplut apparemment à M<sup>me</sup> Tchoglokoïff qui était de plus mauvaise humeur depuis la découverte de l'infidélité de son mari. Je ne sais ce qu'elle dit à l'Impératrice, mais tant il y a qu'une après-midi elle vint me dire que l'Impératrice dispensait M<sup>me</sup> Krouse de son service près de moi, qu'elle allait se retirer chez le chambellan Sievers, son beau-fils; et le lendemain, elle m'amena M<sup>me</sup> Vladislava pour occuper sa place près de moi. C'était une grande femme, qui paraissait avoir bonne tournure, et dont la physionomie spirituelle me revint au premier abord. Je consultai mon oracle Timothée Yévreinoff sur ce choix. Il me dit que cette femme, que je n'avais jamais vue auparavant, était la belle-mère du premier comte du comte Bestoujeff, le conseiller Pougovitchnikoff; qu'elle ne manquait ni d'esprit, ni de gaieté, mais qu'elle

passait pour être très artificieuse ; qu'il fallait voir comment elle se conduirait et surtout ne pas trop lui laisser voir de confiance. Elle s'appelait Praskovia Nikitichna. Elle débuta fort bien. Elle était sociable, aimait à parler, parlait et contait avec esprit, savait à fond toutes les anecdotes du temps passé et présent, connaissait quatre ou cinq générations de toutes les familles, avait la généalogie des père, mère, grand-pères, grand'mères et aïeux paternels et maternels de tout le monde très présente à la mémoire, et personne ne m'a plus mise au fait qu'elle de tout ce qui s'était passé en Russie depuis cent ans. L'esprit et la tournure de cette femme me revinrent assez et, quand je m'en-nuyais, je la faisais jaser, à quoi elle se prêtait toujours volontiers. Je découvris sans peine qu'elle désapprouvait très souvent les dits et les faits des Tchoglokoïff ; mais comme elle allait très souvent aussi dans les appartements de Sa Majesté, et qu'on ne savait pas du tout pourquoi, on était sur ses gardes avec elle jusqu'à un certain point, ne sachant comment les actions ou les paroles les plus innocentes pouvaient être interprétées.

Du Palais d'été, nous passâmes au Palais d'hiver. Ici, on nous présenta M<sup>me</sup> La Tour Launay, qui avait été près de l'Impératrice dans sa première jeunesse et avait suivi la princesse Anna Petrovna, fille aînée de Pierre I<sup>er</sup>, lorsque celle-ci avait quitté la Russie, avec son époux le duc de Holstein, lors du règne de l'empereur Pierre II. Après la mort de cette princesse, M<sup>me</sup> Launay s'en était retournée en France et, présentement, elle était revenue en Russie pour s'y fixer, ou bien aussi pour s'en retourner, après avoir obtenu de Sa Majesté quelques grâces. M<sup>me</sup> Launay espérait qu'à titre d'ancienne connaissance, elle rentrerait dans la faveur et la familiarité de l'Impératrice, mais elle se trompa fort. Tout le monde se ligua ensemble pour l'en exclure. Dès les premiers jours de son arrivée, je prévis ce qui en arriverait et voici comment. Un soir qu'il y avait jeu dans l'appartement de l'Impératrice, Sa Majesté allait et venait d'une chambre à l'autre et ne se fixait nulle part comme elle en avait la coutume. M<sup>me</sup> Launay, espérant



apparemment lui faire la cour, la suivait partout où elle allait. M<sup>me</sup> Tchoglokoïff voyant cela me dit : « Voyez comme cette femme suit partout l'Impératrice. Mais cela ne durera pas longtemps. On la désaccoutumera bien vite de courir après elle. » Je me le tins pour dit, et réellement on comença par l'écarte-ter, et puis on la renvoya avec des présents en France.

Pendant cet hiver, se fit la noce du comte Lestocq et de M<sup>lle</sup> Mengden, fille d'honneur de l'Impératrice. Sa Majesté, avec toute la Cour, y assista et elle fit l'honneur aux nouveaux mariés d'aller chez eux. On aurait dit qu'ils jouissaient de la plus grande faveur. Mais un

ou deux mois après, la chance tourna. Un soir que nous étions au jeu dans l'appartement de l'Impératrice, j'y vis le comte Lestocq. Je m'approchai de lui pour lui parler. Il me dit à demi-voix : « Ne m'approchez pas, je suis un homme suspect. » Je crus qu'il badinait. Je lui demandai ce que cela voulait dire. Il me répondit : « Je vous répète très sérieusement de ne pas m'approcher, parce que je suis un homme suspect qu'il faut fuir. » Je vis qu'il avait l'air altéré et qu'il était extrêmement rouge. Je le crus ivre et je tournai d'un autre côté. Ceci se passait le vendredi. Le dimanche matin, en me coiffant, Timothée Yévreinoff me dit : « Sa-



*Le général comte Panine.*

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

vez-vous bien que cette nuit le comte Lestocq et sa femme ont été arrêtés et conduits à la forteresse comme criminels d'État? » Personne ne savait pourquoi. Mais on apprit que le général Étienne Apraxine (1) et Alexandre Chouvaloff avaient été nommés commissaires pour cette affaire.

Le départ de la Cour pour Moscou fut fixé au 16 décembre. Les Chernycheff avaient été transférés à la forteresse, dans une maison que l'Impératrice avait et qui s'appelait Smolnoy Dvor. L'aîné des trois frères enivrait quelquefois ses gardes et puis allait se promener en ville chez ses amis. Un jour, une fille de garde-robe finnoise, que j'avais et qui était promise à un domestique de la Cour, parent de Yévreinoff, vint m'apporter une lettre d'André Chernycheff, dans laquelle il me priait de diverses choses. Cette fille l'avait vu chez son futur où ils avaient passé la soirée ensemble. Je ne savais où fourrer cette lettre quand je la reçus. Je ne voulais pas la brûler pour me souvenir de ce dont il me priait. Il y avait fort longtemps que j'avais eu défense d'écrire, même à ma mère. Par cette fille, je fis l'emplette d'une plume d'argent et d'une écritoire. Pendant le jour, j'avais la lettre dans ma poche. Quand je me déshabillais, je la fourrais sous ma jarretière dans mon bas et, avant de me coucher, je la tirais de là et la mettais dans ma manche. Enfin, je lui répondis. Je lui envoyai ce qu'il avait désiré par le même canal auquel il avait confié sa lettre, et je choisis un moment propice pour brûler cette lettre qui me donnait de si grandes sollicitudes.

A la moitié de décembre, nous partîmes pour Moscou. Nous étions, le grand-duc et moi, dans un grand traîneau, les cavaliers de service sur le devant. Le grand-duc allait pendant le jour se mettre dans un traîneau de ville avec

---

(1) Quand, au moment de la guerre de Sept ans, Apraxine fut nommé maréchal, Boutourline et Nikita Troubetzkoy demandèrent le même grade. Razoumovski le reçut en même temps qu'eux, mais le favori disait à l'Impératrice : « Lise, tu peux me nommer maréchal si cela te plaît, mais tu ne parviendras jamais à faire de moi-même un simple colonel que l'on puisse prendre au sérieux. » (Dolgoroukoff, *Mémoires*, I, 138.)



Tchoglokoff, et moi je restais dans le grand traîneau que nous ne fermions jamais et je faisais conversation avec ceux qui étaient assis sur le devant. Je me souviens que le chambellan prince Alexandre Jouriévitch Troubetzkoy me conta pendant ce temps comme quoi le comte Lestocq, prisonnier à la forteresse, les onze premiers jours de sa détention, avait voulu se laisser mourir de faim, mais qu'on l'avait obligé à prendre de la nourriture. Il avait été accusé d'avoir pris mille roubles du roi de Prusse pour appuyer ses intérêts, et d'avoir empoisonné un nommé Oettinger qui aurait pu déposer contre lui. On lui donna la question. Après quoi, il fut exilé en Sibérie.

Dans ce voyage, l'Impératrice nous devança à Tver, et comme on prit pour sa suite les chevaux et les provisions qui étaient préparés pour nous, nous restâmes vingt-quatre heures à Tver sans chevaux et sans nourriture. Nous avions grand'faim. Vers le soir, Tchoglokoff nous fit avoir un sterlet rôti qui nous parut délicieux. Nous partîmes pendant la nuit et arrivâmes à Moscou deux ou trois jours avant Noël. La première nouvelle que nous y apprîmes fut que le chambellan de notre Cour, le prince Alexis Mikhaïlovitch Galitzine, avait reçu au moment de notre départ de Pétersbourg ordre de se rendre à Hambourg comme ministre de Russie, avec quatre mille roubles d'appointements. Ceci fut regardé derechef comme un exilé de plus. Sa belle-sœur, la princesse Gagarine, qui était près de moi, en pleura beaucoup, et nous le regrettions tous.

Nous occupions à Moscou les appartements que j'avais eus avec ma mère en 1744. Pour aller à la grande église de la Cour, il fallait faire en carrosse le tour de la maison. Le jour de Noël, à l'heure de la messe, nous allions nous mettre en carrosse et étions déjà sur le perron de l'escalier à cet effet par une gelée de vingt-neuf degrés lorsqu'on vint nous dire de la part de l'Impératrice qu'elle nous dispensait d'aller à la messe ce jour-là à cause du froid excessif qu'il faisait. Il est vrai qu'il pinçait le nez. Je fus obligée de rester dans ma chambre le premier temps de mon séjour à Moscou à cause de l'excessive quantité de

boutons qui m'étaient venus au visage. Je mourais de peur de rester couperosée. Je fis venir le médecin Boerhave qui me donna des calmants et tout plein de choses pour chasser les boutons du visage (1). A la fin, quand rien ne fit effet, il me dit un jour : « Je m'en vais vous donner ce qui les chasse. » Il tira de sa poche un petit flacon d'huile de Falk et me dit d'en mettre une goutte dans une tasse d'eau et de me laver le visage avec cela de temps en temps, comme par exemple tous les huit jours. Réellement l'huile de Falk me nettoya le visage et, au bout d'une dizaine de jours, je pus paraître. Peu de temps après notre arrivée à Moscou (1749), M<sup>me</sup> Vladislava vint me dire que l'Impératrice avait ordonné de faire au plus tôt les noces de ma fille de garde-robe finnoise. La seule raison, pour laquelle vraisemblablement on hâtait ses noces, était apparemment que j'avais marqué quelque prédilection pour cette fille qui était une grosse réjouie, qui, par-ci par-là, me faisait rire en contrefaisant tout le monde et notamment fort plaisamment M<sup>me</sup> Tchoglokokoff. On la maria donc, et il n'en fut plus question.

Au milieu du carnaval, durant lequel il n'y eut aucun amusement ni divertissement quelconque, l'Impératrice se trouva incommodée d'une forte colique qui parut devenir très sérieuse. M<sup>me</sup> Vladislava et Timothée Yévreinoff me vinrent chuchoter cela à l'oreille, me priant instamment de ne dire à personne qu'ils m'en avaient parlé. Sans les nommer, j'en avertis le grand-duc, ce qui le mit fort en l'air. Un matin, Yévreinoff vint me dire que le chancelier Bestoujeff et le général Apraxine avaient passé cette nuit dans l'appartement de M. et M<sup>me</sup> Tchoglokokoff, ce qui donnait lieu à croire que l'Impératrice était fort mal. Tchoglokokoff et sa femme étaient plus renfrognés que jamais, venaient chez nous, y dinaient, mais ne lâchaient pas un mot de cette maladie. Nous n'en parlions pas non plus ni

---

(1) C'était sans doute Hermann Boerhave (1705-1753), neveu du célèbre Boerhave et qui, bien que fils de sa sœur, reçut de lui le droit de porter son nom. Arrivé en Russie sous la Régence, il avait remplacé Lestocq auprès d'Elisabeth. (Dolgoroukoff, *Mémoires*, I, 206.)



n'osions par conséquent envoyer demander comment Sa Majesté se portait, parce que l'on aurait d'abord demandé : « Comment, par où, par qui savez-vous qu'elle est malade ? » Et ceux qui auraient été nommés ou même soupçonnés auraient, pour sûr, été renvoyés ou exilés, ou même envoyés à la chancellerie secrète, inquisition d'État, qu'on craignait plus que le feu. Enfin, quand Sa Majesté, au bout de dix jours, se porta mieux, il y eut à la Cour une noce d'une de ses demoiselles d'honneur. A table, je me trouvai assise à côté de la comtesse Chouvaloff, favorite de l'Impératrice. Elle me conta que Sa Majesté était encore si faible de la terrible mala-

die qu'elle venait d'avoir, qu'elle avait coiffé la promise de ses diamants (honneur qu'elle faisait à toutes ses demoiselles d'honneur) assise sur son lit, les pieds seulement hors du lit, et que, pour cela, elle n'avait pas paru au festin de la noce. Comme la comtesse Chouvaloff me parlait la première de cette maladie, je lui témoignais la peine que m'avait fait son état et la part que j'y prenais. Elle me dit que Sa Majesté apprendrait avec satisfaction ma manière de penser à cet égard.



*François I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne.*

Portrait peint par Martiu de Meytens,  
gravé par P. Tauzé.

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Le surlendemain de ce jour, M<sup>me</sup> Tchogloloff vint le matin dans ma chambre et me dit, en présence de M<sup>me</sup> Vladislava, que l'Impératrice était fort irritée contre le grand-duc et moi, à cause du peu d'intérêt que nous avions marqué prendre à sa maladie, qui était allé jusque-là que nous n'avions pas même envoyé demander une seule fois comment elle se portait. Je dis à M<sup>me</sup> Tchogloloff que je m'en rapportais à elle-même; que ni elle ni son mari ne nous avaient dit un seul mot de la maladie de Sa Majesté; que n'en sachant rien, nous n'avions pu témoigner la part que nous y prenions. Elle me répondit: « Comment pouvez-vous dire que vous n'en saviez rien? La comtesse Chouvaloff a dit à Sa Majesté que vous aviez parlé avec elle à table de cette maladie. » Je lui répondis: « Il est vrai que je lui en ai parlé, parce qu'elle m'a dit que Sa Majesté était encore faible et ne pouvait sortir, et alors je lui ai demandé des détails sur la maladie. » M<sup>me</sup> Tchogloloff s'en alla en grognant et M<sup>me</sup> Vladislava me dit qu'il était bien étrange de chercher querelle aux gens pour une chose qu'ils ignorent, que puisque les Tchogloloff seuls étaient en droit de parler, s'ils n'avaient pas parlé, c'était leur faute et pas la nôtre, si nous avions manqué par cause d'ignorance.

Quelque temps après, à un jour de cour, l'Impératrice s'approcha de moi, et je trouvai un moment favorable pour lui dire que ni Tchogloloff ni sa femme ne nous avaient point averti de sa maladie et que par là nous avions été hors d'état de lui marquer la part que nous y avions prise. Elle reçut ceci fort bien et il me parut que le crédit de ces gens-là diminuait.

La première semaine du carême, M. Tchogloloff voulut faire ses dévotions. Il se confessa, mais le confesseur de l'Impératrice lui défendit de communier. Toute la Cour disait que c'était par ordre de Sa Majesté impériale à cause de son aventure avec M<sup>lle</sup> Koucheleff. Pendant une partie de notre séjour à Moscou, M. Tchogloloff parut être intimement lié avec le chancelier comte Bestoujeff, et avec l'âme damnée de celui-ci, le général Étienne Apraxine. Il



était continuellement avec eux et, à l'entendre parler, on aurait dit qu'il était le conseiller intime du comte Bestoujeff, ce qui, cependant, ne pouvait être parce que Bestoujeff avait infiniment trop d'esprit pour se laisser conseiller par un sot aussi arrogant que l'était Tchogloloff. Mais, vers la moitié à peu près de notre séjour à Moscou, cette extrême intimité cessa tout d'un coup, je ne sais pas trop pourquoi et il devint l'ennemi juré de ceux dans l'intimité desquels il avait vécu peu auparavant.

Peu après mon arrivée à Moscou, je me mis par ennui à lire l'*Histoire d'Allemagne*, par le père Barre, chanoine de Sainte-Geneviève, neuftomes in-quarto (1). Tous les huit jours, j'en finissais un. Après quoi, je lus les *Œuvres* de Platon (2). Mes chambres donnaient sur la rue. Le double en était occupé par le grand-duc. Ses fenêtres donnaient sur une petite cour. J'étais à lire dans ma chambre. Une fille de chambre ordinairement y entraît et s'y tenait debout tant qu'elle voulait, puis sortait, et une autre prenait sa place quand elle le jugeait à propos. Je fis sentir à M<sup>me</sup> Vladislava que cela n'était bon à rien qu'à incommoder et que, d'ailleurs, j'avais beaucoup à souffrir de la proximité des appartements du grand-duc et de ce qui s'y passait, dont elle-même souffrait autant que moi, parce qu'elle occupait un petit cabinet qui faisait précisément le bout de mon appartement, et elle consentit à dispenser les filles de chambre de cette espèce d'étiquette. Voici ce qui nous faisait souffrir, le matin, le jour et très avant dans la nuit. Le grand-duc, avec une persévérance rare, dressait une meute de chiens à grands coups de fouet et, en criant comme les chasseurs, il les faisait aller d'un bout de ses deux chambres (car il n'en avait pas plus) à l'autre. Ceux de ses chiens qui se fatiguaient ou se détachaient étaient châtiés rigoureusement, ce qui les faisait crier encore

---

(1) Joseph Barre, genovéfain, publia en 1748 une *Histoire générale d'Allemagne* en onze volumes in-4°, ouvrage plein de recherches mais souvent inexact.

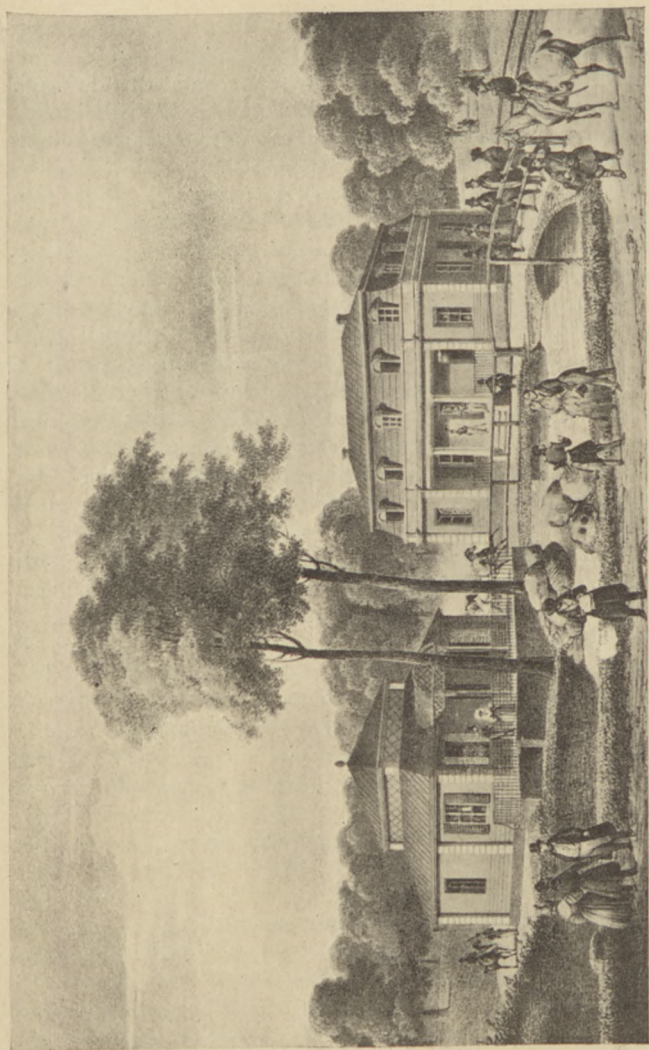
(2) Probablement dans la traduction de Dacier, 1699 et 1701.

plus fort. Quand enfin il se lassait de cet exercice détestable pour les oreilles et le repos de ses voisins, il prenait un violon dont il raclait fort mal et avec une violence extraordinaire, en se promenant par les chambres. Après quoi il recommençait l'éducation de la meute et les châtimens qui, en vérité, me paraissaient cruels. Entendant un jour un pauvre chien crier terriblement et fort longtemps, j'ouvris la porte de ma chambre à coucher où j'étais assise et qui était attenante à celle où se passait la scène, et je vis qu'il tenait un de ses chiens en l'air par le collier et qu'un garçon, Kalmouk de naissance, qu'il avait, tenait le même chien par la queue (c'était un pauvre petit charlot de la race anglaise) et, avec le gros manche d'un fouet, le grand-duc battait ce chien de toute sa force. Je me mis à intercéder pour cette pauvre bête, mais cela fit redoubler les coups. Ne pouvant supporter ce spectacle qui me parut cruel, je me retirai, les larmes aux yeux, dans ma chambre. En général, les larmes et les cris, au lieu de faire pitié au grand-duc, le mettaient en colère. La pitié était un sentiment pénible et même insupportable à son âme.

Vers ce temps-là, mon valet de chambre, Timothée Yévreinoff, me remit une lettre de son ancien camarade André Chernycheff, qu'on avait remis en liberté et qui passait près de Moscou, pour s'en aller au régiment dans lequel il avait été placé comme lieutenant. J'en usai avec cette lettre comme avec la précédente. Je lui envoyai tout ce qu'il demandait et n'en dis mot ni au grand-duc ni à âme qui vive.

Au printemps, l'Impératrice nous fit venir à Pérova où nous passâmes quelques jours avec elle, chez le comte Razoumovsky. Le grand-duc et M. Tchoglokoïff couraient tous les jours les bois avec le maître de la maison. Moi, je lisais dans ma chambre, ou bien aussi M<sup>me</sup> Tchoglokoïff, quand elle ne jouait pas, venait me tenir compagnie par ennui. Elle se plaignait beaucoup de celui qui régnait dans cet endroit et des chasses continuelles de son mari, qui était devenu chasseur passionné depuis qu'à Moscou on lui avait donné un fort beau lévrier anglais. J'appris par





*Le palais de Catherineinthal, près Reval : Entrée des jardins.*  
Dessin d'Arcout et V. Adam. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

d'autres que son mari servait de risée à tous les autres chasseurs et qu'il s'imaginait et qu'on lui faisait accroire que sa Circé (c'est ainsi que s'appelait sa chienne) attrapait tous les lièvres qu'on prenait. En général, M. Tchoglokoïff était très porté à croire que tout ce qui lui appartenait était d'une beauté ou bonté rare. Sa femme, ses enfants, ses domestiques, sa maison, sa table, ses chevaux, ses chiens, tout ce qui lui appartenait, quoique tout fût médiocre, participait à son amour-propre et, comme lui appartenant, devenait chose incomparable à ses yeux.

Il me prit un jour à Pérova un si grand mal de tête que je ne me souviens pas d'en avoir eu de pareil dans ma vie. L'excessive douleur me donna un violent mal de cœur. Je vomis à différentes reprises, et chaque pas qu'on faisait dans ma chambre augmentait mon mal. Je restai presque vingt-quatre heures dans cet état et, enfin, je m'endormis. Le lendemain, je ne sentais que de la faiblesse. M<sup>me</sup> Tchoglokoïff eut tout le soin possible de moi pendant ce violent accès. En général, tous les gens, que la malveillance assurément la plus marquée plaçait autour de moi, dans fort peu de temps, prenaient pour moi une bienveillance involontaire, et quand ils n'étaient ni soufflés, ni de nouveau excités, ils agissaient contre les principes de ceux qui les avaient employés et se laissaient aller souvent à l'inclination qui les entraînait vers moi, ou plutôt à l'intérêt que je leur inspirais. Ils ne me trouvaient jamais boudeuse ni hargneuse, mais toujours portée à me prêter à la plus petite avance de leur part. En tout ceci, mon humeur gaie me servait beaucoup, car tous ces argus souvent étaient amusés des propos que je leur tenais, et se déridaient peu à peu malgré eux.

Il prit un nouvel accès de colique à Sa Majesté à Pérova. Elle se fit transporter à Moscou et nous allâmes pas à pas au palais qui n'est qu'à quatre verstes de là. Cet accès n'eut aucune suite et, peu de temps après, Sa Majesté alla en pèlerinage au couvent de Troïtza. Elle voulait faire ses soixante verstes à pied et, à cet effet, elle alla à la maison de Pokrovskoié. On nous fit prendre le chemin de Troïtza



et nous allâmes nous établir à onze verstes de Moscou sur ce chemin à une fort petite maison de campagne qui appartenait à M<sup>me</sup> Tchogloloff et se nommait Rajova. Pour tout logement, il y avait une petite salle au milieu de la maison et, de chaque côté, deux fort petites chambres. On mit des tentes autour de la maison où toute notre suite fut placée. Le grand-duc en avait une. J'occupais une des petites chambres, M<sup>me</sup> Vladislava une autre. Les Tchogloloff étaient dans les autres. Nous dinions dans la salle. L'Impératrice faisait trois à quatre verstes à pied, puis se reposait quelques jours. Ce voyage dura presque tout l'été. Nous allions à la chasse toutes les après-dîners.

Quand Sa Majesté parvint jusqu'à Tainiska qui est à peu près vis-à-vis de Rajova, de l'autre côté du grand chemin du couvent de Troïtza, l'Hetman, comte Razoumovsky, frère puîné du favori et qui demeurait dans sa campagne à Pokrovskoïé, sur le chemin de Pétersbourg, de l'autre côté de Moscou, s'avisa de venir tous les jours chez nous à Rajova. Il était fort gai et à peu près de mon âge. Nous l'aimions beaucoup. Comme frère du favori, M. et M<sup>me</sup> Tchogloloff le recevaient volontiers dans leur maison. Son assiduité continua tout l'été et nous le voyions toujours venir avec beaucoup de plaisir. Il dînait et soupaît avec nous et, après souper, il s'en allait derechef à sa terre. Par conséquent, il faisait quarante ou cinquante verstes tous les jours. Une vingtaine d'années plus tard, il me prit fantaisie de lui demander ce qui, dans ce temps-là, avait pu le porter ainsi à venir partager l'ennui et l'insipidité de notre séjour à Rajova, tandis que sa propre maison fourmillait tous les jours de la meilleure compagnie qui se trouvât à Moscou. Il me répondit sans hésiter : « L'amour ! — Mais, mon Dieu, lui dis-je, de qui pouviez-vous être amoureux chez nous ? — De qui ? me dit-il. De vous ! » Je partis d'un grand éclat de rire, car de ma vie je ne m'en serais doutée. D'ailleurs, il était marié depuis plusieurs années à une riche héritière de la maison Narychkine, que l'Impératrice lui avait fait épouser un peu malgré lui, à la vérité, mais avec laquelle il paraissait bien

vivre. D'ailleurs, il était connu que toutes les plus jolies femmes de la Cour et de la ville se l'arrachaient. Et, réellement, il était bel homme, d'une humeur originale, très agréable, et il avait sans comparaison plus d'esprit que son frère, qui, d'un autre côté, l'égalait en beauté, mais le surpassait en générosité et bienfaisance. Ces deux frères-là étaient la famille de favoris la plus aimée que j'aie jamais vue.

Vers la Saint-Pierre, l'Impératrice nous envoya dire de la venir joindre à Bratovchina. Nous nous y rendîmes tout de suite. Comme tout le printemps et partie de l'été j'avais été à la chasse ou continuellement à l'air, la maison de Rajova étant si petite que nous passions la plus grande partie du jour dans le bois qui l'entoure, j'arrivai à Bratovchina excessivement rouge et hâlée. L'Impératrice, en me voyant, se récria sur ma rougeur et me dit qu'elle m'enverrait un lavage pour faire passer mon hâle. Effectivement, elle m'envoya tout de suite une fiole dans laquelle il y avait une liqueur composée de citron, de blanc d'œuf et d'eau-de-vie de France. Elle ordonna que mes femmes de chambre apprissent la composition et la proportion qu'il fallait y mettre. Au bout de quelques jours, mon hâle passa. Depuis, je m'en suis servie et l'ai donnée à plusieurs personnes pour s'en servir en pareil cas. Quand la peau est échauffée, je ne connais pas de meilleur remède. Cela est bon encore contre ce qu'on appelle les dartres.

Nous passâmes la Saint-Pierre au couvent de Troïtza, et comme il n'y avait rien, l'après-dîner du même jour, à quoi le grand-duc pût s'occuper, il s'avisa de faire un bal dans sa chambre où, cependant, il n'y avait que lui, deux de ses valets de chambre et deux femmes que j'avais avec moi, dont l'une avait passé cinquante ans. Du couvent, Sa Majesté passa à Taïninskié, et nous derechef à Rajova où nous menâmes la même vie. Nous y restâmes jusqu'à la mi-août que l'Impératrice fit un voyage à Sophino, endroit situé à soixante ou soixante-dix verstes de Moscou. Nous y campions. Le lendemain de notre arrivée dans cet endroit, nous allâmes dans sa tente. Nous la trouvâmes qu'il



grondait l'homme qui avait la régie de cette terre. Elle y était allée pour chasser et n'y avait pas trouvé de lièvres. Cet homme était pâle et tremblant, et il n'y avait pas d'injures qu'elle ne lui dît. Réellement, elle était furieuse. Nous voyant arriver pour lui baiser la main, elle nous embrassa comme à l'ordinaire, puis continua à gronder son homme. Dans sa colère, elle lançait des traits sur qui elle voulait. Elle amenait cela par degrés et la volubilité des paroles était grande. Elle se mit à dire, entre autres choses, qu'elle s'entendait parfaitement bien en régie de terre; que le règne de l'impératrice Anne lui avait appris cela; qu'ayant eu peu, elle se gardait de dépenser; que si elle avait fait des dettes, elle aurait craint de se damner; que si elle était morte alors avec des dettes, personne ne les aurait payées; que son âme serait allée en enfer, ce qu'elle ne voulait pas; que pour cela, à la maison, et quand elle n'y était pas obligée, elle portait des habits fort simples, le dessus en taffetas blanc et le dessous de grisette noire, avec quoi elle faisait économie, et qu'elle avait garde de mettre des robes riches à la campagne ou en voyage. Or, ceci me regardait. J'avais une robe lilas et argent. Je me le tins pour dit. Cette dissertation, car c'en était une, car personne ne disait mot, la voyant rouge et étincelante de colère, dura bien trois quarts d'heure. Enfin, un fou, qu'elle avait nommé Aksakoff, la fit finir. Il entra et lui apporta un petit porc-épic qu'il lui présenta dans son chapeau. Elle s'approcha de lui pour le regarder et, dès qu'elle l'eut vu, elle jeta un cri perçant, dit qu'il ressemblait à une souris et s'enfuit à toutes jambes dans l'intérieur de sa tente, car elle craignait mortellement les souris. Nous ne la revîmes plus. Elle dîna chez elle. L'après-dîner elle alla à la chasse, prit le grand-duc avec elle, et moi j'eus ordre de m'en retourner avec M<sup>me</sup> Tchoglokoïff à Moscou, où le grand-duc revint quelques heures après moi, la chasse ayant été courte, le vent étant très fort ce jour-là.

Un jour de dimanche, l'Impératrice nous fit venir à Taïninskoïé, de Rajova où nous étions retournés, et nous

eûmes l'honneur d'y dîner avec Sa Majesté à table. Elle était seule au bout de la table, le grand-duc à sa droite, moi à sa gauche vis-à-vis de lui; près du grand-duc le maréchal Boutourline; près de moi, la comtesse Chouvaloff. La table était fort longue et étroite. Le grand-duc, ainsi assis entre l'Impératrice et le maréchal Boutourline, se grisa si fort, à l'aide de ce maréchal qui ne haïssait pas la boisson, qu'il passa toute mesure, ne savait plus ce qu'il disait ni faisait, balbutiait et faisait si peu de plaisir que les larmes m'en vinrent à l'œil, à moi qui cachais et palliais alors, autant que je pouvais, ce qu'il y avait de reprehensible en lui. L'Impératrice me sut gré de ma sensibilité et se leva de table plus tôt qu'à l'ordinaire. Son Altesse impériale devait aller l'après-dîner à la chasse avec le comte Razoumovski, mais il resta à Taïninskoïé et moi je retournai à Rajova. Chemin faisant, il me prit un horrible mal de dents. Le temps commençait à devenir froid et humide et il n'y avait qu'à peine le couvert à Rajova. Le frère de M<sup>me</sup> Tchoglokoïff, le comte Hendrikoff, qui était chambellan de service auprès de moi, proposa à sa sœur de me guérir sur-le-champ. Elle m'en parla. Je consentis à éprouver son remède qui ne paraissait rien du tout ou plutôt un charlatanisme parfait. Il alla tout de suite dans l'autre chambre et en rapporta un fort petit rouleau de papier qu'il me dit de mâcher avec la dent malade. A peine eus-je fait ce qu'il m'avait dit que les douleurs de ma dent malade devinrent si vives que je fus obligée de me mettre au lit. Il me prit une forte fièvre avec une telle chaleur que je commençais à battre la campagne. M<sup>me</sup> Tchoglokoïff, effrayée de mon état et l'attribuant au remède de son frère, lui chanta pouille. Elle ne quitta pas mon lit pendant la nuit. Elle envoya dire à l'Impératrice que sa maison de Rajova n'était aucunement propre pour quelqu'un qui était aussi gravement malade que je lui paraissais et se donna tant de mouvement que, le lendemain, on me ramena à Moscou très malade. Je fus dix ou douze jours au lit et la douleur de dents me reprenait chaque après-midi à la même heure.



Au commencement de septembre, l'Impératrice s'en alla au couvent de Voskrésensky où nous eûmes ordre de nous rendre le jour de son nom. Ce jour-là, elle déclara pour gentilhomme de la chambre M. Ivan Ivanovitch Chouvaloff. Ceci fit un événement à la Cour. Tout le monde se disait à l'oreille que c'était un nouveau favori. Je me réjouissais de son élévation parce qu'étant page je l'avais distingué comme un personnage qui promettait par son application : on le trouvait toujours un livre à la main (1).

Revenue de cette excursion, je tombai malade d'un mal de gorge avec une forte fièvre. L'Impératrice vint me voir pendant cette maladie. A peine commençais-je à me rétablir et étant très faible encore, Sa Majesté me fit ordonner par M<sup>me</sup> Tchoglokokoff d'assister à la noce et de coiffer la nièce de la comtesse Roumianzoff qui se mariait à M. Alexandre Narychkine qui ensuite fut grand échanson. M<sup>me</sup> Tchoglokokoff, qui voyait qu'à peine j'étais convalescente, fut un peu peinée en me faisant ce compliment qui ne me fit pas beaucoup de plaisir, parce que je voyais clairement qu'on se souciait fort peu de ma santé, et peut-être de ma vie. J'en parlai sur ce ton-là à M<sup>me</sup> Vladislava qui me parut, de même que moi, très peu édiifiée de cet ordre signifié sans égard ni ménagement. Je ramassai mes forces et, le jour fixé, on amena la promise dans ma chambre. Je la coiffai de mes diamants et quand cela fut fait, on la mena à l'église de la Cour pour la marier. Pour moi, on me fit aller, en compagnie de M<sup>me</sup> Tchoglokokoff et de ma cour à moi, dans la maison de Narychkine. Or, nous logions à Moscou dans le palais

---

(1) Ivan Chouvaloff fut favorablement apprécié par beaucoup de ses contemporains. « C'était, dit la comtesse Golovine, un des hommes les plus remarquables par sa bonté. Il joua un très grand rôle sous le règne de l'impératrice Elisabeth et fut dès lors protecteur des arts... Il avait apporté avec lui (de l'étranger où il avait passé quinze ans) une infinité d'objets de la plus belle antiquité. Je n'avais pas assez d'yeux pour tout voir. J'avais envie de tout copier. Il jouissait de mon extase et encourageait mes dispositions. » (*Souvenirs*, 4.)

au bout de la Sloboda allemande. Pour aller à la maison des Narychkine, il fallait passer tout Moscou, faire au moins sept verstes. C'était au mois d'octobre, vers les neuf heures du soir. Il gelait à pierre fendre et le verglas était tel qu'on ne pouvait aller autrement qu'à très petits pas. Je fus au moins deux heures et demie en chemin en allant et autant en revenant et il n'y eut ni un seul homme ni un seul cheval de ma suite qui ne fit une ou plusieurs chutes. Enfin parvenus à l'église de Kazansky qui était proche de la porte dite Troitzkaïa, nous trouvâmes un autre embarras. Dans cette église, on mariait à cette heure même la sœur de Ivan Ivanovitch Chouvaloff, qui avait été coiffée par l'Impératrice, tandis que je coiffais M<sup>lle</sup> Roumianzoff, et tout l'embarras des voitures se trouvait à cette porte. Nous nous arrêtions à chaque pas. Puis les chutes recommençaient, aucun cheval n'étant ferré à glace. Enfin, nous arrivâmes, mais pas de la meilleure humeur du monde. Nous attendîmes très longtemps les nouveaux mariés auxquels il arriva à peu près les mêmes accidents qu'à nous. Le grand-duc accompagnait le jeune marié. Puis, on attendit encore l'Impératrice. Enfin, on se mit à table. Après le souper, on fit quelques tours de danse de cérémonie dans l'antichambre, puis on nous dit de mener les nouveaux mariés dans leurs appartements. A cet effet, il fallait passer par plusieurs corridors assez froids, monter quelques escaliers qui ne l'étaient pas moins, puis passer par de longues galeries construites de planches humides à la hâte et d'où l'eau décollait de toutes parts. Enfin, parvenus aux appartements, on s'assit à une table couverte d'un dessert. On n'y resta que pour porter la santé des nouveaux mariés. Puis on conduisit la nouvelle mariée à la chambre à coucher et nous nous en allâmes pour revenir à la maison. Le lendemain soir, il fallait y retourner. Qui l'eût cru ? Cette bagarre, au lieu de nuire à ma santé, n'empêcha nullement ma convalescence. Le lendemain, je me portais mieux que la veille.

Au commencement de l'hiver, je vis le grand-duc dans une grande inquiétude. Je savais ce que c'était. Il ne dres-





*Adolphe-Frédéric, roi de Suède.*

Portrait gravé par I.-I. Haid. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

sait plus sa meute. Il venait vingt fois par jour dans ma chambre, avait l'air très peiné, était rêveur et distrait. Il s'acheta des livres allemands ! Mais quels livres ! Une partie consistait dans des livres de prières luthériens et l'autre dans l'histoire et le procès juridique de quelques voleurs de grands chemins qui avaient été pendus ou roués. Il lisait cela tour à tour, quand il ne jouait pas du violon.

Comme il ne gardait pas longtemps sur le cœur communément ce qui lui cuisait et qu'il n'avait que moi à qui il le pouvait conter, j'attendis patiemment ce qu'il m'en dirait. Enfin, un jour, il me découvrit ce qui le tourmentait. Je trouvai que la chose était infiniment plus grave que je ne l'avais supposé. Pendant l'été presque entier, du moins pendant le séjour de Rajova, sur le chemin du couvent de Troïtza je n'avais quasi vu le grand-duc qu'à table et au lit. Il y venait après que j'étais endormie et s'en allait avant que je fusse réveillée. Le reste du temps s'était passé quasi à la chasse ou à des préparatifs de chasse. Tchoglokoïff avait obtenu, sous prétexte d'amuser le grand-duc, deux meutes du grand veneur, l'une de chiens et chasseurs russes, l'autre de chiens français ou allemands. A celle-ci étaient attachés un vieux piqueur français, un garçon courlandais et un Allemand. Comme M. Tchoglokoïff s'était emparé de la direction de la meute russe, le grand-duc prit sur lui la direction de la meute étrangère, dont l'autre ne se souciait pas du tout. Chacun d'eux entraînait dans les plus menus détails de tout ce qui regardait sa partie. Par conséquent, le grand-duc allait lui-même continuellement au chenil de la meute, ou bien aussi les chasseurs venaient chez lui l'entretenir de l'état de la meute, de ses faits et besoins. Enfin, s'il faut parler net, il se faufila avec ces gens, collationnait et buvait avec eux à la chasse et était toujours au milieu d'eux.

Le régiment de Boutirsky se trouvait alors à Moscou. Dans ce régiment il y avait alors un lieutenant nommé Yakoff Batourine, perdu de dettes, joueur et reconnu pour un très mauvais sujet, d'ailleurs homme fort déterminé. J'ignore par quel hasard ou comment cet homme fit connaissance avec les chasseurs de la meute française du grand-duc. Mais je crois que les uns et les autres avaient leur quartier dans ou près le village de Moutistcha ou Alexéïlwsky. Enfin tant il y a, que les chasseurs du grand-duc lui dirent qu'il y avait un lieutenant du régiment de Boutirsky qui marquait un grand attachement à Son Altesse impériale et qui disait que le régiment pensait de



même. Le grand-duc écouta ce récit avec complaisance, voulut savoir des détails sur le régiment par ces chasseurs. On lui rapporta beaucoup de mal des chefs et beaucoup de bien des subalternes. Batourine, enfin, toujours par les chasseurs, demanda d'être présenté au grand-duc, à la chasse. A ceci, au commencement, le grand-duc ne se prêta pas tout à fait, mais à la suite il y consentit. De fil en aiguille, le grand-duc étant un jour à la chasse, Batourine se trouva dans un lieu écarté. Batourine lui dit, en le voyant et se jetant à ses genoux, qu'il jurait qu'il ne reconnaissait d'autre maître que lui et ferait tout ce qu'il lui ordonnerait. Le grand-duc me dit qu'en entendant proférer ce serment, il s'effraya, donna des deux à son cheval et laissa l'autre à genoux dans le bois et que les chasseurs qui l'avaient précédé n'avaient pas entendu ce que l'autre avait dit. Le grand-duc prétendait qu'il n'avait pas eu avec cet homme d'autre connexion et qu'il avait même averti les chasseurs de bien prendre garde que cet homme ne leur portât malheur.

Ses inquiétudes présentes provenaient de ce que les chasseurs lui étaient venus dire que Batourine avait été arrêté et transféré à Préobrajenskoïé où était la chancellerie secrète qui connaissait les crimes d'État. Son Altesse impériale tremblait pour les chasseurs et craignait fort d'être compromis. Pour ce qui regarde les chasseurs, ses craintes se tournèrent bientôt en réalités, car il apprit peu de jours après qu'ils avaient été arrêtés et menés à Préobrajenskoïé. Je tâchai de diminuer ses angoisses en lui représentant que si, réellement, il n'était entré dans aucun pourparler autre que ce qu'il avait dit, ce me paraissait tout au plus une imprudence de s'être faulilé en aussi mauvaise compagnie. Je ne sais s'il me disait la vérité. J'ai lieu de croire qu'il diminuait peut-être ce qu'il pourrait y avoir eu de pourparlers, car à moi-même, sur cette affaire, il ne parlait que par paroles coupées et comme malgré lui. Cependant, l'excessive peur qu'il avait pouvait aussi produire le même effet sur lui. Peu de temps après, il vint me dire que quelques chasseurs avaient été remis en liberté,

mais avec ordre d'être renvoyés au delà de la frontière et qu'ils lui avaient fait dire qu'ils n'avaient pas prononcé son nom. De quoi il sautait de joie. Le calme se remit dans son esprit et il ne fut plus question de cette affaire. Pour Y. Batourine, il fut trouvé très coupable. Je n'ai ni lu, ni vu, depuis, son affaire, mais j'ai su qu'il ne méditait pas moins que de tuer l'Impératrice, de mettre le feu au palais et de porter, par cette horreur et dans cette bagarre, le grand-duc au trône. Il fut condamné, après avoir reçu la question, à passer le reste de ses jours à Schlussembourg, enfermé dans cette forteresse. De mon règne, ayant voulu forcer sa prison, il a été envoyé à Kamtchatka d'où il s'est enfui avec Benjowsky (1) et a été tué en pillant, chemin faisant, l'île Formose, dans la mer Pacifique (2).

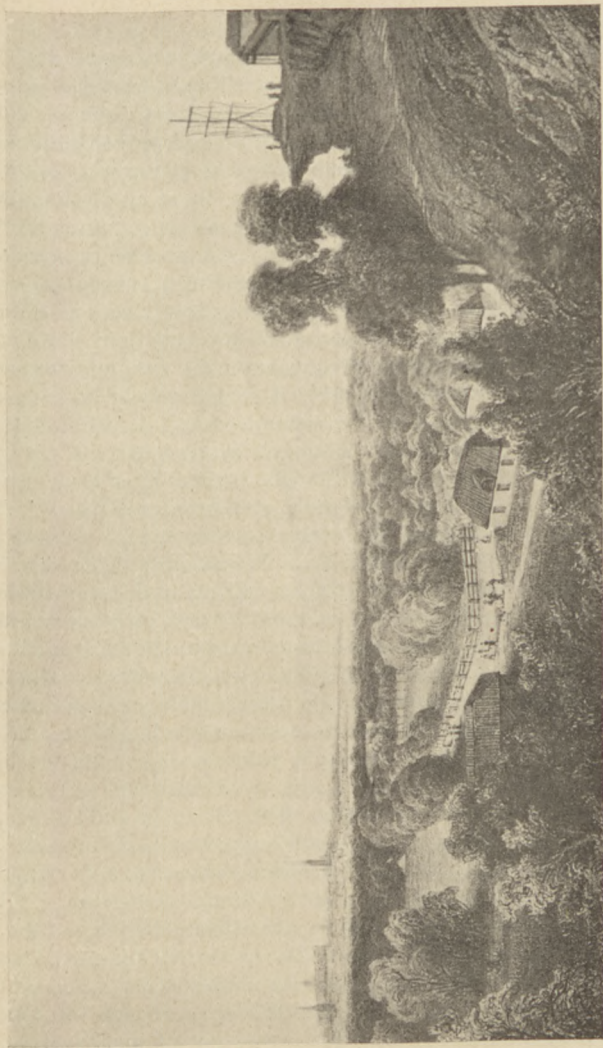
Le 15 décembre, nous partîmes de Moscou pour Pétersbourg. Nous allions jour et nuit en traîneau découvert. A la moitié du chemin, il me prit de nouveau un violent mal de dents. Malgré cela, le grand-duc ne consentit pas à fermer le traîneau. Avec peine consentit-il que je tirasse

(1) Le comte de Benjowsky, célèbre aventurier slovaque, officier autrichien, réfugié en Angleterre à la suite d'actes de violence, entra au service de la confédération de Bar. Fait prisonnier par les Russes, il fut envoyé au Kamtchatka. C'est de là qu'il s'enfuit à la tête d'une centaine de déportés, atteignit, sur un bateau qu'il avait enlevé, la Chine et Macao. Il se rendit alors en France (1772) et organisa une expédition à Madagascar. Il réussit à se faire proclamer roi par quelques tribus, mais, abandonné par la France, il rentra dans les rangs de l'armée autrichienne. Plus tard, il essaya de céder à l'Angleterre ses prétendus droits sur Madagascar, puis se tourna de nouveau vers la France. Repoussé de tous côtés, il tenta d'agir avec le concours d'une maison de commerce de Baltimore (1785). Cette fois, le gouverneur de l'île de France s'opposa de vive force à l'exécution de ses projets et Benjowsky fut tué dans une rencontre (23 mai 1786).

Batourine était arrivé au Kamtchatka en 1770 en même temps que Benjowsky, avec qui il fit aussitôt société et conclut un pacte d'alliance. (Benjowsky, *Voyages*, I, 53.)

(2) Les *Voyages et Mémoires de Maurice-Auguste, comte de Benjowsky*, ne font pas mention de la mort de Batourine à Formose. Ceux de ses compagnons qui y furent tués étaient Vasili Passow, Jean Loginow et Jean Popow, le 29 août 1771. Batourine semble, au contraire, être arrivé à bon port à Macao, mais peut-être fut-il un des quatre associés qui y moururent (II, 199). L'édition anglaise du capitaine Pasfield Oliver (1893) le dit formellement (387).





*Vue de Catharinenthal, prise du Laasberg, près Reval.*  
Dessin de Hostein et Adam. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

un peu le rideau du traîneau, afin de me garantir d'un vent froid et humide qui me donnait dans le visage. Enfin, nous arrivâmes à Tsarskoié-Sélo où l'Impératrice était déjà, nous ayant dépassé le long du chemin, comme elle en avait la coutume. Dès que j'eus mis pied à terre, j'entrai dans l'appartement qui nous était destiné et j'envoyai chercher le médecin de Sa Majesté, Boerhave, le neveu du fameux, et je le priai de me faire arracher cette dent qui me tourmentait depuis quatre ou cinq mois. Il n'y consentit qu'avec peine, mais je le voulais absolument. Enfin il fit venir Gyon mon chirurgien. Je m'assis par terre, Boerhave d'un côté, Tchoglokoïff de l'autre et Gyon me tira cette dent. Mais au moment qu'il me la tira, mes yeux, mon nez, ma bouche devinrent des fontaines; d'où il sortait par la bouche le sang, par le nez et par les yeux découlait de l'eau. Alors Boerhave, qui avait beaucoup de justesse dans l'esprit, s'écria : « Le maladroit ! » Et s'étant fait donner la dent, il dit : « C'est ce que je craignais, et pourquoi je ne voulais pas qu'elle fût arrachée. » Gyon, en arrachant la dent, avait emporté un morceau de la mâchoire d'en bas à laquelle la dent avait été attachée. L'Impératrice vint à la porte de ma chambre au moment où ceci s'y passait. On me dit qu'elle y fut sensible jusqu'aux larmes. On me coucha. Je souffris beaucoup pendant plus de quatre semaines, même en ville où malgré cela nous allâmes le lendemain toujours en traîneaux ouverts. Je ne sortis de ma chambre qu'à la moitié de janvier 1750 parce que sur le bas de la joue j'avais les cinq doigts de M. Gyon imprimés en taches bleues et jaunes. Le premier jour de l'an de cette année, voulant me coiffer, je vis le garçon perruquier, Kalmouck de nation, et que j'avais fait élever, excessivement rouge et les yeux fort perçants. Je lui demandai ce qu'il avait. Il me dit qu'il avait beaucoup de mal à la tête et de la chaleur. Je le renvoyai en lui disant d'aller se coucher parce que réellement il n'en pouvait plus. Il s'en alla, et le soir, on vint me dire que la petite vérole venait de paraître chez lui. J'en fus quitte pour la peur que j'eus de prendre la petite vérole, mais je ne la gagnai pas quoiqu'il m'eût peigné la tête.



L'Impératrice resta une grande partie du carnaval à Tsarskoié-Sélo. Pétersbourg restait quasi vide. La plupart des personnes qui y demeuraient y étaient fixées par devoir, aucune par goût. Quand la Cour avait été à Moscou et qu'elle était sur son retour à Pétersbourg, tous les courtisans s'empressaient de demander des congés pour un an, six mois ou au moins quelques semaines afin de rester à Moscou. Les gens en place, comme sénateurs et autres, faisaient de même, et quand ils craignaient de ne pas l'obtenir, alors venaient les maladies feintes ou véritables, des maris, des femmes, des pères, frères, mères, sœurs, ou enfants, ou bien des procès ou autres affaires à régler et indispensables. En un mot, il fallait six mois et plus quelquefois avant que la Cour et la ville redevinssent ce qu'elles étaient avant le départ de la Cour; et tandis qu'elle n'y était pas, l'herbe croissait dans les rues de Pétersbourg parce qu'il n'y avait presque pas de carrosses dans la ville. Dans cet état de choses, il n'y avait pas pour le moment grande compagnie à espérer, surtout pour nous, qu'on tenait fort enfermés. M. Tchoglokokoff s'avisa, pendant ce temps, de nous amuser, ou plutôt ne sachant lui-même et sa femme quoi faire d'ennui, il nous invita, le grand-duc et moi, de venir toutes les après-midi jouer chez lui, dans les appartements qu'il occupait à la Cour et qui consistaient en quatre ou cinq chambres assez petites. Il y faisait venir les cavaliers et les dames de service et la princesse de Courlande, fille du duc Ernest-Jean Biren, ancien favori de l'impératrice Anne.

L'impératrice Elisabeth avait fait revenir ce duc de Sibérie où, sous la régence de la princesse Anne, il avait été exilé. C'est là qu'il demeurait avec sa femme, ses fils et sa fille. Cette fille n'était ni belle, ni jolie, ni bien faite, car elle était bossue et assez petite. Mais elle avait de beaux yeux, de l'esprit et une capacité singulière pour l'intrigue. Son père et sa mère ne l'aimaient pas beaucoup. Elle prétendait qu'ils la maltrahaient continuellement. Un beau jour, elle se sauva de la maison paternelle et s'enfuit chez la femme du voyévode de Yaroslav, M<sup>me</sup> Pouchkine. Cette

femme, enchantée de se donner de l'importance à la Cour, l'amena à Moscou, s'adressa à M<sup>me</sup> Chouvaloff, et l'on fit passer la fuite de la princesse de Courlande de la maison paternelle comme une suite de la persécution dont ses parents en avaient usé envers elle, parce qu'elle avait témoigné le désir d'embrasser la religion grecque. En effet, la première chose qu'elle fit à la Cour fut réellement sa confession de foi. L'Impératrice fut marraine. Après quoi, on lui donna un appartement parmi les demoiselles d'honneur. M. Tchogloloff se piquait de lui marquer de l'attention, parce que le frère aîné de la princesse avait fait le fondement de sa fortune en le prenant, du corps des cadets où il était élevé, dans la garde à cheval et le tenant près de lui comme galopin. La princesse de Courlande, ainsi faufilée avec nous et jouant tous les jours au trisсет pendant plusieurs heures avec le grand-duc, Tchogloloff et moi, se conduisit au commencement avec une très grande retenue. Elle était insinuante et son esprit faisait oublier ce qu'il y avait de désagréable dans sa figure, surtout quand elle était assise. Elle tenait à chacun les propos qui pouvaient lui plaire. Tout le monde la regardait comme une orpheline intéressante et la considérait comme une personne quasi sans conséquence. Elle avait, aux yeux du grand-duc, un autre mérite qui n'était pas de peu d'importance. C'était une espèce de princesse étrangère et, qui plus est, allemande. Par conséquent, il ne parlait qu'allemand avec elle. Ceci lui donnait des charmes à ses yeux. Il commença à lui témoigner autant d'attention qu'il était capable d'en avoir. Quand elle dinait chez elle, il lui envoyait du vin et quelques plats favoris de sa table, et quand il attrapait quelque nouveau bonnet de grenadier ou quelque bandoulière, il les lui envoyait encore pour les lui faire voir.

Ce n'était pas la seule acquisition que la Cour avait faite à Moscou que cette princesse de Courlande, qui alors pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. L'Impératrice y avait pris les deux comtesses Worontsoff, nièces du vice-chancelier et filles du comte Roman Worontsoff, son frère





*Danse russe.*

Dessin de J.-B. Le Prince, gravé par Saint-Aubin et De Launay.

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

puiné. L'aînée, Marie, pouvait avoir quatorze ans. Elle avait été placée entre les filles d'honneur de l'Impératrice. La cadette, Élisabeth, n'en avait que onze. On me la donna. C'était un enfant très laid, dont le teint était olive et qui était malpropre au suprême degré (1).

(1) D'après une dépêche de Breteuil en 1762, « elle était assez semblable à une servante d'auberge ». Leur père, s'il en faut croire le prince Dolgoroukoff, avait une pauvre réputation : « Il volait à un

Vers la fin du carnaval, Sa Majesté rentra en ville. La première semaine du carême, nous avions commencé à faire nos dévotions. Le mercredi soir, je devais aller au bain dans la maison de M<sup>me</sup> Tchogloloff. Mais, la veille au soir, elle entra dans ma chambre où le grand-duc se trouvait aussi et lui signifia, de la part de Sa Majesté, l'ordre d'aller aussi au bain. Or, les bains et toutes les autres coutumes russes ou habitudes du pays, non seulement il les avait pris en grippe, mais même il les détestait mortellement. Il dit tout net qu'il n'en ferait rien. Elle, qui était aussi opiniâtre et ne connaissait dans son parler aucune sorte de ménagement, lui dit que cela s'appelait désobéir à Sa Majesté impériale. Lui, il soutint qu'il ne fallait pas lui ordonner ce qui répugnait à sa nature; qu'il savait que le bain, où il n'avait jamais été, lui était contraire; qu'il ne voulait pas mourir; que la vie était ce qu'il avait de plus cher et que l'Impératrice ne l'obligerait jamais d'y aller. M<sup>me</sup> Tchogloloff riposta en disant que Sa Majesté saurait punir sa désobéissance. Ici il se courrouça et lui dit avec emportement : « Je verrai un peu ce qu'elle fera. Je ne suis pas un enfant. » Alors M<sup>me</sup> Tchogloloff le menaça que l'Impératrice le ferait mettre à la forteresse. A cela, il se mit à pleurer amèrement et ils se dirent tout ce que la rage put leur inspirer de plus outrageant et, à la lettre, ils n'avaient tous les deux pas le sens commun. A la fin, elle s'en alla, disant qu'elle rapporterait mot à mot cette conversation à Sa Majesté impériale. Je ne sais ce qu'elle en fit, mais elle revint et la thèse changea d'objet, car elle vint dire que l'Impératrice disait et était très fâchée que nous n'avions pas d'enfants, et qu'elle voulait savoir à qui de nous deux était la faute; qu'à moi elle m'enverrait une sage-femme, et à lui, un médecin. Elle ajouta à cela beaucoup d'autres propos outrageants et qui n'avaient ni queue ni tête et finit par dire que l'Impératrice nous dis-

---

tel point, dit-il, dans les administrations à lui confiées, qu'il avait reçu le sobriquet de *Roman à la large poche*. » (Dolgoroukoff, *Mémoires*, I, 501-502)



pensait de faire nos dévotions cette semaine, parce que le grand-duc disait que le bain nuisait à sa santé. Pendant ces deux conversations, il faut savoir que je n'ouvris pas la bouche : primo parce qu'ils parlaient tous les deux avec une telle véhémence que je ne trouvais où placer une parole ; secundo parce que je voyais que c'était, de part et d'autre, le déraisonnement le plus complet. Je ne sais comment l'Impératrice en jugea, mais tant il y a qu'il ne fut plus question ni de l'une ni de l'autre matière, après ce que je viens d'en rapporter.

A la mi-carême, Sa Majesté s'en alla à Gostilitza chez le comte Razoumovsky pour y fêter sa fête et elle nous envoya avec ses filles d'honneur et notre suite ordinaire à Tsarskoïé-Sélo. Le temps était extraordinairement doux et même chaud, de façon que, le 17 mars, il n'y avait plus de neige, mais de la poussière sur le chemin. Arrivés à Tsarskoïé-Sélo, le grand-duc et Tchogloloff se mirent à chasser, et moi et les dames nous nous promenions, tant à pied qu'en carrosse, tant que nous pouvions. Le soir on jouait à différents jeux. Ici le grand-duc prit un goût décidé, surtout quand il avait bu le soir, ce qui lui arrivait chaque jour, pour la princesse de Courlande. Il ne la quittait plus d'un pas, ne parlait qu'à elle. Enfin, cette affaire allait tambour battant en ma présence et en celle de tout le monde, ce qui commençait à choquer ma vanité et mon amour-propre que le petit monstre de figure me fût préféré. Un soir, en me levant de table, M<sup>me</sup> Vladislava me dit que tout le monde était surpris des succès de cette bossue. Je lui répondis : « Que faire ? » Les larmes me vinrent aux yeux et j'allai me coucher. A peine étais-je endormie que le grand-duc vint se coucher aussi. Comme il était gris et qu'il ne savait ce qu'il faisait, il m'adressa la parole pour m'entretenir des éminentes qualités de sa belle. Je fis semblant de dormir fortement pour le faire taire au plus tôt, mais après avoir parlé encore plus haut pour m'éveiller, voyant que je ne donnais aucun signe de l'être, il me donna deux ou trois coups de poing assez forts de côté, en grondant contre la force de mon sommeil, se tourna et s'endormit.

Je pleurai beaucoup cette nuit, de la chose même et des coups de poing qu'il m'avait donnés, et de ma situation à tous égards aussi désagréable qu'ennuyante. Le lendemain, il parut avoir honte de ce qu'il avait fait. Il ne m'en parla pas et je fis semblant de ne pas l'avoir senti.

Nous revînmes deux jours après en ville. La dernière semaine du carême, nous recommençâmes à faire nos dévotions. On ne parla plus au grand-duc d'aller au bain. Il lui arriva un autre accident, cette semaine, qui l'intrigua un peu. Dans sa chambre où il était pendant la journée presque toujours en mouvement de façon ou d'autre, une après-dîner, il s'était exercé à claquer d'un immense fouet de cocher qu'il s'était fait faire. Il en flanquait dans la chambre à droite et à gauche et faisait beaucoup courir ses valets de chambre d'un coin à l'autre, crainte d'en attraper quelque estafilade. Je ne sais comment il s'y prit, mais tant il y a qu'il s'en donna à lui-même un très grand coup sur la joue. La cicatrice lui longeait toute la partie gauche du visage et elle était jusqu'au sang. Il en fut très alarmé, craignant qu'à Pâques même il ne pourrait sortir et que comme il avait la joue ensanglantée, l'Impératrice, de nouveau, ne lui défendit de faire ses dévotions et que, en apprenant la raison, l'exercice du fouet ne lui attirât quelque réprimande désagréable. Il n'eut rien de plus pressé dans sa détresse que de venir courir chez moi pour me consulter, ce qu'il ne manquait jamais de faire en pareil cas. Je le vis donc arriver avec sa joue ensanglantée. Je m'écriai en le voyant : « Mon Dieu ! qu'est-ce donc qui vous est arrivé ? » Alors il me conta le fait. Ayant un peu considéré la chose, je lui dis : « Eh bien ! Peut-être vous tirerez-vous d'affaire. En premier lieu allez-vous-en dans votre chambre et faites en sorte que l'on voie votre joue le moins qu'il vous sera possible. Je viendrai chez vous dès que j'aurai ce qu'il me faut et j'espère que personne ne s'en apercevra. » Il s'en alla, et moi m'étant souvenue qu'ayant fait une chute, il y avait quelques années, dans le jardin à Péterhoff, et m'étant écorchée jusqu'au sang, mon chirurgien me donna du blanc de plomb en pommade, avec quoi ayant



couvert mon écorchure, je ne discontinuai point de sortir et personne même ne s'aperçut que j'avais la joue écorchée, j'envoyai tout de suite chercher cette pommade, et quand on me l'apporta, je m'en allai aussitôt chez le grand-duc et lui accommodai si bien la joue qu'au miroir lui-même n'y vit rien.

Le jeudi, nous communiquâmes avec l'Impératrice à la grande église de la Cour et, quand nous eûmes communiqué, nous revînmes à nos places. Le jour donnait sur la joue du grand-duc. Tchoglokokoff s'approcha pour nous dire je ne sais quoi et, regardant le grand-duc, il lui dit : « Essayez votre joue, car il y a de la pommade dessus. » Là-dessus je dis au grand-duc comme en badinant : « Et moi qui suis votre femme, je vous défends de l'essuyer. » Alors le grand-duc dit à Tchoglokokoff : « Vous voyez comme ces femmes nous traitent. Nous n'osons pas même nous essuyer quand elles ne le veulent pas. » Tchoglokokoff se prit à rire et dit : « Voilà un vrai caprice de femme. » La chose en resta là et le grand-duc me sut gré, et de la pommade, qui lui rendait service en lui épargnant des désagréments, et de ma présence d'esprit, qui ne laissa pas le moindre soupçon, même dans l'esprit de M. Tchoglokokoff.

Comme j'avais à veiller la nuit de Pâques, je me couchai, le samedi saint, vers les cinq heures de l'après-dîner, pour dormir jusqu'à l'heure où je commencerais à m'habiller. A peine fus-je au lit que le grand-duc arriva, en courant de toutes ses forces, et me dit de me lever pour venir, sans tarder, manger des huîtres toutes fraîches qu'on venait de lui apporter du Holstein. C'était pour lui une grande et double fête quand elles arrivaient : il les aimait et elles venaient du Holstein, son pays natal, pour lequel il avait une grande prédilection, — mais qu'il ne gouvernait pas mieux pour cela, et dans lequel il faisait et on lui faisait faire des choses terribles. C'était le désobliger que de ne pas me lever et m'exposer à une fort grande querelle. Ainsi je me levai et m'en allai chez lui, quoique je fusse harassée des exercices de dévotion de la semaine sainte. Venue chez

lui, je trouvai les huîtres servies. J'en mangeai une douzaine. Après quoi, il me permit de retourner dans ma chambre pour me remettre au lit et il resta, lui, pour achever son repas d'huîtres. C'était encore lui faire la cour que de n'en pas trop manger, parce qu'il en restait plus pour lui, qui était infiniment goulé en fait d'huîtres. A minuit, je me levai et m'habillai pour aller aux matines et à la messe de Pâques, mais je ne pus rester jusqu'à la fin du service à cause d'une violente colique qui me prit. Je ne me souviens pas d'avoir eu de ma vie des douleurs pareilles. Je revins dans ma chambre, avec la princesse Gagarine seule, tous mes gens étant à l'église. Elle m'aida à me déshabiller, à me coucher, envoya chercher des médecins. On me donna de la médecine et je passai les deux premiers jours de fête au lit.

Ce fut environ ce temps, un peu avant, que vinrent en Russie le comte Bernès, ambassadeur de la cour de Vienne (1), le comte Lynar, envoyé de Danemark (2) et le général Arnheim, envoyé de Saxe. Celui-ci amena avec lui sa femme, née Hoim. Le comte Bernès était Piémontais (il avait alors cinquante et quelques années), spirituel, aimable, gai et instruit, et d'un tel caractère que les jeunes gens le préféreraient et se plaisaient avec lui plus qu'avec ceux qui étaient de leur âge. Il était généralement aimé et estimé, et mille fois j'ai dit et répété que si cet homme-là ou un pareil avait été placé près du grand-duc, il en serait résulté un grand bien pour ce prince, qui avait pris, de même que moi, le comte Bernès dans une affection et estime particulière. Le grand-duc disait lui-même qu'avec

---

(1) Le comte de Bernès était spécialement chargé de détourner la Russie d'une guerre avec la Suède. Intimement lié avec Bestoujeff, indulgent pour ses débauches et s'employant à le réconcilier avec son fils et sa femme, il passait pour connaître mieux que personne le prix de sa conscience. (Waliszewski, *La dernière des Romanoff*, 119.)

(2) Le comte Lynar appartenait à une famille italienne, les Linari, vrais condottieri, qui avaient servi dans tous les pays. L'ancêtre était devenu Brandebourgeois. Charles-Maurice (1702-1768) fut envoyé de Saxe de 1734 à 1740 et amant d'Anne à Brunswick. Son frère cadet, Roch Frédéric, fut ministre du Danemark à Stockholm, gouverneur du Holstein, ministre de Danemark à Pétersbourg.



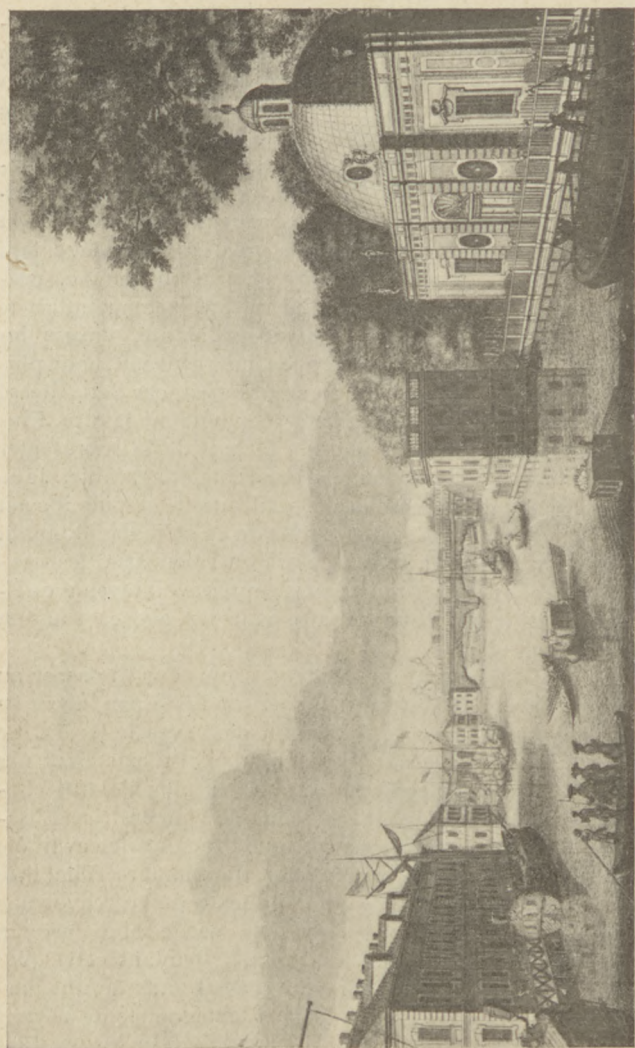
un tel homme près de soi on aurait honte de faire des sottises, mot excellent que je n'ai jamais oublié. Le comte Bernès avait avec lui, comme cavalier d'ambassade, le comte Hamilton, chevalier de Malte. Un jour que je demandais à celui-ci des nouvelles de la santé de l'ambassadeur comte Bernès, qui était incommodé, je m'avisai de dire au chevalier Hamilton que j'avais la plus haute opinion du comte Bathyani, que l'Impératrice-reine avait alors nommé gouverneur de ses deux fils aînés, les archiducs Joseph et Charles, parce que dans cette fonction on l'avait préféré au comte Bernès. L'année 1780, quand j'eus ma première entrevue avec l'empereur Joseph II à Mohileff, Sa Majesté impériale me dit qu'il savait que j'avais tenu ce propos. Je lui répondis qu'il le tenait apparemment du comte Hamilton qui avait été placé près de ce prince lorsqu'il était revenu de Russie. Il me dit alors que j'avais deviné juste, et que le comte Bernès, qu'il n'avait pas connu, avait laissé la réputation d'être plus propre à cet emploi que son ancien gouverneur.

Le comte Lynar, envoyé du roi de Danemark, avait été envoyé en Russie pour y traiter de l'échange du Holstein, qui appartenait au grand-duc, contre le comté d'Oldenbourg. C'était un homme qui joignait, à ce qu'on disait, à beaucoup de connaissances autant de capacités. Son extérieur était celui du fat le plus complet. Il était grand et bien fait, blond tirant sur le roux, le teint blanc comme une femme. On disait qu'il avait un si grand soin de sa peau qu'il ne dormait jamais autrement qu'après avoir couvert son visage et ses mains avec de la pommade, qu'il mettait des gants et un masque de nuit. Il se vantait d'avoir dix-huit enfants et prétendait que les nourrices de ses enfants, il les avait toujours mises en état de le devenir. Le comte Lynar, si blanc, portait l'ordre blanc de Danemark et n'avait d'autres habits que des couleurs extrêmement claires comme, par exemple, bleu céleste, abricot, lilas, couleur de chair, etc., quoique, alors, on vit encore rarement des nuances aussi claires aux hommes. Le grand-chancelier comte Bestoujeff et sa femme regardaient chez

eux le comte Lynar comme l'enfant de la maison et il y était beaucoup fêté. Mais cela ne mit pas sa faveur à l'abri du ridicule. Il avait encore un autre point contre lui, qui était que l'on se souvenait que son frère avait été plus que bien reçu par la princesse Anne, dont la régence avait été réprouvée.

Or, dès que cet homme-là arriva, il n'eut rien de plus pressé à faire que l'étalage de sa négociation de l'échange du Holstein contre le comté d'Oldenbourg. Le grand-chancelier comte Bestoujeff fit venir chez lui M. Pechlin, ministre du grand-duc pour son duché de Holstein et lui dit pourquoi le comte Lynar était venu. M. Pechlin en fit son rapport au grand-duc. Celui-ci aimait passionnément son pays de Holstein. Dès Moscou, on l'avait représenté à Sa Majesté impériale comme insolvable. Il avait demandé de l'argent à l'Impératrice. Elle lui en avait donné un peu. Cet argent n'était jamais parvenu en Holstein. Mais les dettes criardes de Son Altesse impériale en Russie en avaient été payées. M. Pechlin représentait les affaires du Holstein pour le pécuniaire comme désespérées. Ceci était facile à M. Pechlin parce que le grand-duc s'en remettait à lui de l'administration et n'y donnait que fort peu ou point d'attention. De façon qu'une fois M. Pechlin, impatienté, lui dit d'une voix lente : « Monseigneur, il dépend d'un souverain de se mêler du gouvernement de son pays ou de ne pas s'en mêler. S'il ne s'en mêle pas, alors le pays se gouverne de lui-même, mais il se gouverne mal. » Ce Pechlin était un homme fort petit et fort gros qui portait une immense perruque, mais ne manquait ni de connaissances ni de capacités. Cette épaisse et courte figure était habitée par un esprit fin et délié. On l'accusait seulement de n'être guère délicat dans le choix des moyens. Le grand-chancelier comte Bestoujeff avait beaucoup de confiance en lui et c'était un de ses plus intimes confidents. M. Pechlin représenta au duc qu'écouter n'était pas négocier ; que négocier était encore fort loin d'accepter, et qu'il serait toujours le maître de rompre les pourparlers quand il le jugerait à propos. Enfin de fil en aiguille, on





*Saint-Petersbourg, vue prise sur la rivière Fontanka.*  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

le fit consentir à autoriser M. Pechlin à écouter les propositions du ministre de Danemark, et par là la négociation fut ouverte. Au fond elle peinait le grand-duc. Il m'en parla. Moi qui avais été élevée dans l'ancienne rancune de la maison de Holstein contre le Danemark et à qui on avait prêché que le comte Bestoujeff n'avait que des projets nuisibles au grand-duc et à moi, je n'entendis parler de cette négociation qu'avec beaucoup d'impatience et d'inquiétude. Je la contrecarrais près du grand-duc tant que je pouvais. A moi d'ailleurs, hormis lui-même, personne n'en disait mot, et à lui on lui recommandait le plus grand secret, surtout, avait-on ajouté, envers les dames. Je pense que ce propos me regardait, moi plus qu'une autre. Mais en cela on se trompait, car Son Altesse impériale n'eut rien de plus pressé que de me le dire. Plus la négociation avançait, plus on tâchait de la représenter au grand-duc sous un aspect favorable et agréable. Je le voyais souvent enchanté de ce qu'il aurait, et puis il avait des retours cuisants et des regrets de ce qu'il abandonnait. Quand on le voyait flottant, alors on ralentissait les conférences et on ne les reprenait qu'après avoir inventé quelque nouvel appât pour lui faire voir les choses sous un aspect favorable.

Au commencement du printemps, on nous fit passer au jardin d'été et habiter la petite maison bâtie par Pierre I<sup>er</sup> où les appartements sont de plain-pied avec le jardin. Le quai de pierre et le pont de la Fontanka n'existaient pas encore. J'eus dans cette maison un des plus violents chagrins que j'aie eus de tout le règne de l'impératrice Élisabeth. Un matin, on vint me dire que l'Impératrice avait ôté d'auprès de moi mon ancien valet de chambre, Timothée Yévreinoff. On avait pris pour prétexte de ce renvoi une querelle qu'il avait eue dans une garde-robe avec un homme qui nous présentait le café. Pendant cette querelle, le grand-duc était survenu et avait entendu une partie des injures qui s'étaient dites. L'antagoniste de Yévreinoff avait été se plaindre à M. Tchoglokoïff et lui avait dit que, sans égard à la personne du grand-duc, l'autre lui avait



dit tout plein d'injures. M. Tchogloloff en fit tout de suite son rapport à l'Impératrice qui ordonna de les renvoyer tous les deux de la Cour et Yévreinoff fut relégué à Kasan où on le fit ensuite maître de la police. Le vrai de la chose était que Yévreinoff et l'autre nous étai<sup>ent</sup> fort attachés, surtout le premier, et ce n'était qu'un prétexte cherché de me l'ôter. Il avait en main tout ce qui m'appartenait. L'Impératrice ordonna qu'un homme qu'il avait pris pour aide, nommé Skourine, prît sa place. Dans celui-ci, alors, je n'avais aucune confiance.

Après quelque séjour dans la maison de Pierre I<sup>er</sup>, on nous fit passer au Palais d'été, de bois, où on nous avait préparé de nouveaux appartements dont un côté donnait sur la Fontanka, qui n'était alors qu'un marais bourbeux, et l'autre sur une vilaine cour étroite. Le jour de la Pentecôte, l'Impératrice me fit dire de faire inviter l'épouse de l'envoyé de Saxe, M<sup>me</sup> d'Arnheim, à venir avec moi. C'était une grande femme très bien faite, de vingt-cinq à vingt-six ans, un peu maigre et rien moins que jolie de visage, qu'elle avait fort et assez marqué de la petite vérole. Mais comme elle se mettait bien, de loin elle avait une sorte d'éclat et paraissait assez blanche. M<sup>me</sup> d'Arnheim arriva chez moi vers les cinq heures de l'après-dîner, habillée en homme de pied en cap, avec un habit de drap rouge bordé d'un galon d'or et une veste de gros de Tours vert, bordée de même. Elle ne savait où mettre son chapeau et ses mains et nous parut assez gauche. Comme je savais que l'Impératrice n'aimait pas que je montasse à cheval en homme, je m'étais fait préparer une selle de femme anglaise, et j'avais mis un habit de cheval à l'anglaise, d'une fort riche étoffe bleu céleste et argent, avec des boutons de cristaux qui imitaient à s'y tromper les diamants, et mon casquet noir était entouré d'un cordon de diamants. Je descendis pour me mettre à cheval. Dans ce moment, Sa Majesté vint dans nos appartements pour nous voir partir. Comme j'étais très leste alors et accoutumée à cet exercice, dès que je m'approchai de mon cheval, je sautai dessus. Ma jupe, qui était ouverte, je la laissai tomber des

deux côtés du cheval. L'Impératrice, me voyant monter avec autant d'agilité que d'adresse, se récria d'étonnement et dit qu'il était impossible d'être mieux à cheval. Elle demanda sur quelle selle j'étais et sachant que j'étais sur une selle de femme, elle dit : « On jurerait qu'elle est sur une selle d'homme. » Quand le tour vint de M<sup>me</sup> d'Arnheim, son adresse ne brilla pas aux yeux de Sa Majesté impériale. Cette dame avait fait amener son cheval de la maison. C'était une vilaine rosse noire, fort grande et fort lourde, que nos courtisans prétendaient être un des timoniers de son carrosse. Il lui fallut un escalier pour monter dessus. Tout ceci se fit avec tout plein de façons et enfin à l'aide de plusieurs personnes. Placée sur sa rosse, celle-ci se mit à trotter d'un trot assez rude pour secouer beaucoup la dame qui n'était ni ferme dans la selle, ni dans les étriers, et de qui la main se tenait à la selle. La voyant assise, je m'en allai en avant, et me suivit qui put. Je joignais le grand-duc qui m'avait devancé, et M<sup>me</sup> d'Arnheim, sur sa rosse, resta en arrière. L'on m'a dit que l'Impératrice rit beaucoup et fut peu édifiée de la façon d'aller à cheval de M<sup>me</sup> d'Arnheim. A quelque distance de la Cour, je pense que M<sup>me</sup> Tchoglokokoff, qui allait en carrosse, recueillit la dame qui perdait tantôt son chapeau, tantôt ses étriers. Enfin, on nous l'amena à Catherinhoff, mais l'aventure n'en resta pas là encore. Il avait plu, ce jour-là, jusqu'à trois heures de l'après-midi, et le perron de l'escalier de la maison de Catherinhoff était couvert de mares d'eau. Descendue de cheval et ayant été pendant quelque temps dans la salle de cette maison où il y avait beaucoup de monde, je m'avisai de passer par-dessus le perron découvert pour aller dans une chambre où se tenaient mes femmes. M<sup>me</sup> d'Arnheim voulut me suivre et comme je marchais vite, elle ne put me suivre qu'en courant et donna dans les mares d'eau où elle glissa et tomba de tout son long, ce qui fit rire la nombreuse foule de spectateurs qui étaient sur le perron. Elle se releva un peu confuse, rejetant la faute de sa chute sur les bottes neuves qu'elle avait mises ce jour-là. Nous revînmes de la promenade en carrosse, et, chemin faisant,



elle nous entretenait de la bonté de sa rosse, tandis que nous nous mordions les lèvres pour ne pas éclater. Enfin, pendant plusieurs jours, elle fournit à rire à la Cour et à la ville. Mes femmes prétendaient qu'elle était tombée parce qu'elle avait cherché à m'imiter sans être aussi leste que moi. M<sup>me</sup> Tchoglokoïff, qui n'était pas rieuse, riait aux larmes quand on l'en faisait souvenir, et même longtemps après.

Du Palais d'été nous allâmes à Péterhoff où, cette année, nous logeâmes à Mon Plaisir. Nous passions régulièrement une partie de l'après-dîner chez M<sup>me</sup> Tchoglokoïff et comme il y venait du monde, cela nous amusait assez. De là, nous allâmes à Oranienbaum où nous étions, tous les jours que Dieu donnait, à la chasse, et quelquefois treize heures dans la journée à cheval. L'été, cependant, était assez pluvieux. Je me souviens qu'un jour que je revins toute mouillée à la maison, je rencontrai, en descendant de cheval, mon tailleur qui me dit : « A vous voir comme vous êtes faite, je ne m'étonne plus qu'à peine je puisse suffire à vous faire des habits de cheval et qu'on m'en demande continuellement de nouveaux. » Je n'en portais pas d'autres que de camelot de soie. La pluie les faisait gercer. Le soleil en gâtait les couleurs. Par conséquent, il m'en fallait sans cesse de nouveaux. Ce fut pendant ce temps-là que je m'inventai des selles sur lesquelles je pouvais m'asseoir comme je voulais. Elles avaient le crochet anglais et on pouvait passer la jambe pour être assise en homme. Outre cela, le crochet se divisait et un autre étrier se baissait et se relevait à volonté, selon que je le jugeais à propos. Si l'on demandait aux écuyers comment je montais, ils disaient : « Sur une selle de femme, selon la volonté de l'Impératrice. » Je ne passais ma jambe jamais autrement que quand j'étais sûre de n'être pas trahie et, comme je ne me vantais pas de mon invention et qu'on était bien aise de me faire plaisir, je n'en eus aussi point de désagrément. Le grand-duc se souciait fort peu comment j'allais. Pour les écuyers, ils trouvaient moins de risques pour moi d'aller à califourchon, surtout courant continuel-

lement à la chasse, que sur des anglaises qu'ils détestaient, appréhendant toujours quelque accident, dont peut-être on leur eût donné la faute ensuite. A dire la vérité, je ne me souciais pas du tout de la chasse, mais j'aimais passionnément à monter à cheval. Plus cet exercice était violent et plus il m'était cher, de façon que si un cheval venait à s'enfuir, je courais après lui et le ramenais. J'avais, dans ce temps-là, aussi, toujours un livre dans ma poche et si j'avais un moment à moi, je l'employais à lire.

Je m'aperçus, dans ces chasses, que M. Tchogloloff se radoucissait beaucoup, et surtout pour moi. Cela me fit appréhender qu'il ne s'avisât de me faire la cour, ce qui ne me convenait d'aucune manière. D'abord le personnage ne me plaisait aucunement. Il était blond et fat, fort gros et aussi épais d'esprit que de corps. Il était haï de tout le monde comme un crapaud et n'était pas du tout aimable non plus. La jalousie de sa femme et la méchanceté et malveillance de celle-ci étaient aussi des choses à éviter, surtout pour moi qui n'avais d'autre appui au monde que moi-même et mon mérite, si j'en avais. J'évitais donc et esquivais très habilement, à ce qu'il me semble, toutes les poursuites de M. Tchogloloff, sans cependant qu'il pût jamais se plaindre de ma politesse. Ceci fut parfaitement remarqué par sa femme, qui m'en sut gré et me prit ensuite très fortement en amitié, en partie à cause de cela.

Il y avait, à notre cour, deux chambellans Soltikoff, fils du général adjudant Vasili Téodorovitch Soltikoff, dont la femme, Marie Alexeievna, née princesse Galitzine, mère de ces deux jeunes gens, était fort considérée de l'Impératrice, à cause des services signalés qu'elle lui avait rendus lors de son avènement au trône, lui ayant marqué une fidélité et un attachement rares (1). Le cadet

---

(1) La princesse de Zerst a ainsi résumé le rôle de Maria Alexeievna : « M<sup>me</sup> de Soltikoff, dit-elle, achevait de captiver des familles entières. Elle était belle. Elle manœuvra singulièrement et d'une façon qui ne dut pas passer à la postérité. Elle allait avec une de ses femmes dans les casernes des gardes. Elle se livrait; elle s'enivrait. Elle jouait, perdait, les laissait gagner. Elle avait pour



de ses fils, Serge, s'était marié depuis peu de temps avec une fille d'honneur de l'Impératrice nommée Matrena Pavlovna Balk. Le frère aîné de celui-ci se nommait Pierre. C'était un sot dans toute la valeur du terme et il avait la physionomie la plus hébétée que j'aie vue de ma vie : de grands yeux fixes, le nez camard, et la bouche toujours entr'ouverte. Avec cela, il était rapporteur au suprême degré, et, comme tel, assez bien venu des Tchoglokokoff, chez qui ce fut M<sup>me</sup> Vladislava qui, à titre d'ancienne connaissance de la mère de cette espèce d'imbécile, suggéra aux Tchoglokokoff l'idée de le marier avec la princesse de Courlande. Tant il y a qu'il se mit sur les rangs pour la courtoiser, se proposa de l'épouser et obtint son consentement. Ses parents demandèrent celui de l'Impératrice. Le grand-duc n'apprit ceci que quand les choses étaient déjà tout arrangées, à notre retour en ville. Il en fut très fâché et bouda la princesse de Courlande. Je ne sais quelle raison elle lui donna, mais tant il y a que, quoiqu'il désapprouvât son mariage, elle ne laissa pas que de garder une part de son affection et de se maintenir dans une sorte de crédit près de lui pendant fort longtemps. Pour moi, j'étais enchantée de ce mariage et je fis broder un habit superbe pour le futur. Alors ces noces à la Cour, après consentement de l'Impératrice, ne se faisaient pas autrement qu'après quelques années d'attente, parce que Sa Majesté fixait elle-même le jour, l'oubliait souvent pendant longtemps, et quand on l'en faisait souvenir, elle remettait d'un temps à l'autre. Celle-ci fut dans ce cas.

En automne donc, nous rentrâmes en ville, et j'eus la satisfaction de voir la princesse de Courlande et M. Soltikoff remercier Sa Majesté impériale du consentement qu'elle avait bien voulu donner à leur union. Au reste, la famille de Soltikoff était une des plus anciennes et des plus nobles de cet empire. Elle était même alliée à la maison impériale par la mère de l'impératrice Anne, qui était une

---

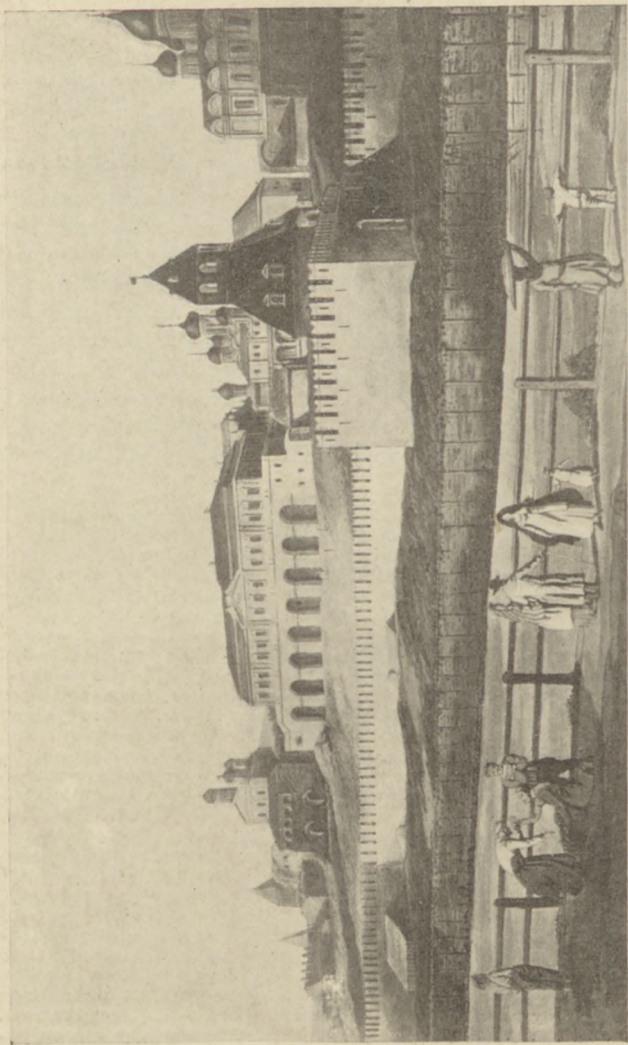
amants les trois cents grenadiers qui accompagnèrent Sa Majesté. »  
(Cité par Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, 80.)

Soltikoff, mais d'une autre branche que celle-ci, tandis que M. Biren, fait duc de Courlande par la faveur de l'impératrice Anne, n'avait été que le fils d'un pauvre petit fermier d'un gentilhomme courlandais. Ce fermier s'appelait Biren, mais la faveur dont jouissait le fils en Russie fit que la famille des Biron, en France, l'agrégea par la persuasion du cardinal Fleury, lequel, voulant gagner la cour de Russie, favorisa les vues et la vanité de Biren, duc de Courlande.

Dès que nous rentrâmes en ville, on nous dit que, outre les deux jours déjà marqués par semaine, où il y avait comédie française, il y aurait encore, deux jours de la semaine, bal masqué. Le grand-duc en ajouta un pour des concerts chez lui, et le dimanche ordinairement il y avait cour. Un de ces jours de bal masqué n'était que pour la Cour seule et ceux que l'Impératrice voulait bien y admettre, l'autre pour tout ce qu'il y avait en ville de gens titrés jusqu'au rang de colonel, et ceux qui servaient comme officiers dans les gardes. Quelquefois, on permettait aussi à toute la noblesse et aux gens les plus huppés d'y venir. Les bals de la Cour ne dépassaient pas le nombre de cent soixante à deux cents personnes, ceux qu'on nommait publics de huit cents personnes.

L'Impératrice s'était plu, l'année 1744, à Moscou, à faire paraître aux bals masqués de la Cour tous les hommes en habits de femme et toutes les femmes en habits d'homme, sans masque sur le visage. C'était précisément un jour de cour métamorphosé. Les hommes étaient en grandes jupes de baleine, avec des habits de femme, et coiffés comme les dames l'étaient les jours de cour, et les femmes paraissaient en habits d'homme, comme ceux-ci paraissaient à de pareils jours. Les hommes n'aimaient pas beaucoup ces jours de métamorphose. La plupart étaient de la plus mauvaise humeur du monde, parce qu'ils sentaient qu'ils étaient hideux dans leur parure. Les femmes paraissaient de petits garçons mesquins, et les plus âgées avaient les jambes grosses et courtes, ce qui ne les embellissait guère. Il n'y avait de réellement bien et parfaitement en





*Moscou : le Kremlin.*  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

homme que l'Impératrice elle-même. Comme elle était très grande et un peu puissante, l'habit d'homme lui seyait à merveille. Elle avait la plus belle jambe que j'aie jamais vue à aucun homme et le pied d'une proportion admirable. Elle dansait en perfection et avait une grâce particulière en tout ce qu'elle faisait. Habillée en homme tout comme en femme, on aurait toujours voulu avoir les yeux attachés sur elle et on ne les en détournait qu'à regret parce qu'on ne trouvait nul objet qui la remplaçât (1). Un jour, à un de ces bals, je la regardais danser un menuet. Quand elle eut fini, elle vint à moi. Je pris la liberté de lui dire qu'il était fort heureux pour les femmes qu'elle ne fût pas un homme et que son portrait seul ainsi peint pourrait tourner la tête à plus d'une. Elle prit très bien ce que je lui dis et me répondit sur le même ton, le plus gracieusement du monde, que si elle était homme ce serait à moi qu'elle donnerait

---

(1) On a d'Élisabeth un joli portrait tracé par la princesse de Zerbst à ce M. de Pouilly, qui était son amant heureux lors de son séjour en France. « L'Impératrice Elisabeth, dit-elle, est fort grande. Elle a été extrêmement bien faite. Elle engraisait de mon temps et il me semblait toujours que ce que dit Saint-Evremond dans le portrait de la fameuse duchesse de Mazarin, Hortense de Mancini, était fait pour l'Impératrice. Il dit de ce qu'elle a la taille déliée, une autre l'aurait belle. Cela était vrai alors au pied de la lettre. Jamais tête ne fut plus parfaite. Il est vrai que le nez l'est moins que les autres traits, mais il est là à sa place. Sa bouche est unique, il n'y en eut jamais de telle : ce sont les grâces, ce sont les ris, ce sont les jeux. Elle ne saurait grimacer. Elle n'a jamais fait de plis que de gracieux. On en adorerait une injure, si elle en pouvait proférer. Deux rangées de perles se montrent au travers du vermeil de deux lèvres qu'il faut avoir vues pour s'en former une idée. Les yeux sont attendrissants. Oui, voilà l'effet qu'ils ont fait sur moi. On les prendrait pour noirs, ils sont pourtant bleus. Ils inspirent toute la douceur dont ils sont animés. Ils inspirent un respect né des sentiments du cœur qu'ils vous enlèvent. On ne saurait les contempler, sans sentir un charme secret qui vous rend à elle pour la vie. Jamais front ne fut plus agréable. Ses cheveux sont plantés si exactement que, d'un coup de peigne, ils sont et paraissent rangés avec art. L'Impératrice a les sourcils noirs et la chevelure naturellement cendrée. Toute sa figure est noble. Sa démarche est belle. Elle se présente avec grâce. Elle parle bien, d'une voix agréable. Son geste est juste. Enfin jamais figure ne ressembla à la sienne. Jamais si belles couleurs, ni gorge, ni mains n'ont été vues. Comptez là-dessus, je suis un peu connaisseuse et je parle ici sans prévention. » (Lettre de 1758, citée par Bilbasoff, *Histoire de Catherine II*, II, 527-528.)



la pomme. Je me baissai pour lui baiser la main à l'occasion d'un compliment aussi inattendu. Elle m'embrassa, et toute la compagnie chercha à pénétrer ce qu'il y avait eu entre nous. Je n'en fis pas secret à M. Tchoglokoïff qui le redit à l'oreille de deux ou trois personnes et, de bouche en bouche, au bout d'un quart d'heure à peu près, tout le monde le sut.

Pendant le séjour de la Cour en dernier lieu à Moscou, le prince Youssoupoïff, sénateur et chef du corps des cadets, avait eu le commandement en chef de la ville de Saint-Pétersbourg où il était resté en l'absence de la Cour. Pour son amusement et celui des principales personnes qui s'y trouvaient avec lui, il avait fait jouer par les cadets alternativement les meilleures tragédies, tant russes, que composait alors Soumorokoff, que françaises, de Voltaire; celles-ci étaient défigurées. A son retour de Moscou, l'Impératrice ordonna que les pièces de Soumorokoff fussent jouées à la Cour par cette troupe de jeunes gens. L'Impératrice prit plaisir à voir ces représentations, et bientôt on crut remarquer qu'elle les voyait jouer avec un plus grand intérêt qu'on ne s'y était attendu. Le théâtre, qui était dressé dans une salle du palais, fut transporté dans son appartement. Elle prit plaisir à parer les acteurs. Elle leur fit faire des habits superbes et ils étaient tous couverts de pierreries de Sa Majesté impériale. On remarqua surtout que le premier amoureux, qui était un assez beau garçon de dix-huit à dix-neuf ans, comme de raison, était le plus paré. On lui vit hors du théâtre des boucles de diamants, des bagues, des montres, des dentelles et du linge fort recherché. Enfin, il sortit du corps des cadets, et le grand veneur, comte Razoumovsky, ancien favori de l'Impératrice, tout de suite le prit pour son adjudant, ce qui donna à l'autre le grade de capitaine. Alors les courtisans firent des conclusions à leur manière et se figurèrent que, puisque le comte Razoumovsky avait pris le cadet Békétoïff pour son adjudant, ceci ne pouvait avoir d'autre cause que celle de balancer la faveur de M. Chouvaloff, le gentilhomme de la chambre qu'on savait n'être ni bien, ni bien.

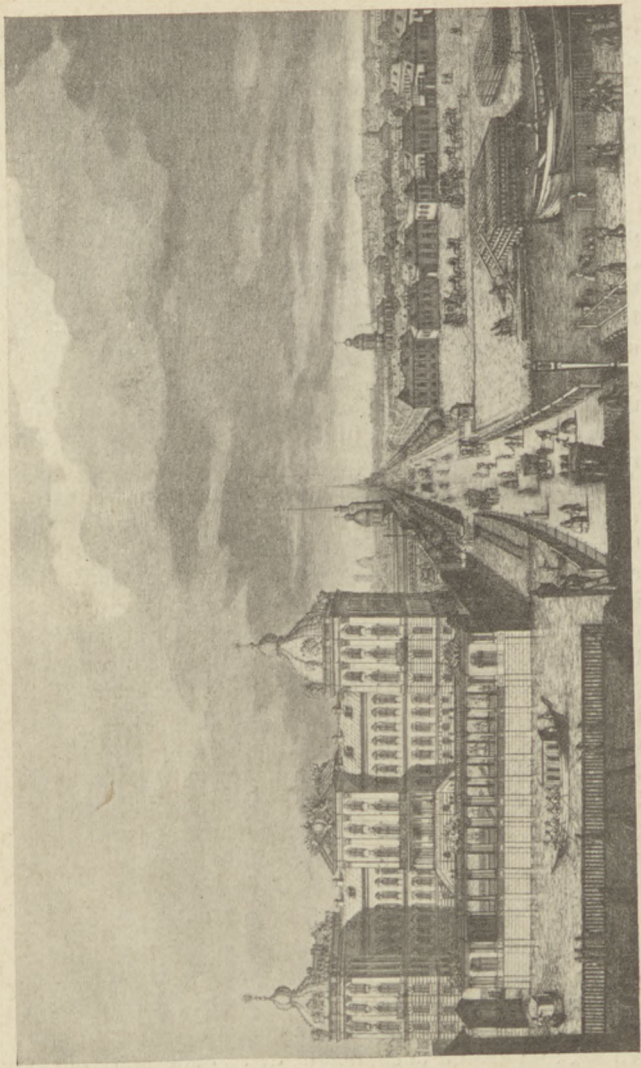
lié avec la famille Razoumovsky; et de là enfin fut tirée la conjecture comme quoi ce jeune homme commençait à jouir d'une très grande faveur chez l'Impératrice (1). On sut, outre cela, que le comte Razoumovsky avait mis près de son nouvel adjudant un autre galopin qu'il avait, nommé Jean Perfiliévitch Yélaghine. Celui-ci était marié avec une ancienne femme de chambre de l'Impératrice. C'était celle-ci qui avait eu soin de fournir au jeune homme le linge et les dentelles dont il est parlé ci-dessus, et comme elle n'était rien moins que riche, on se figura aisément que l'argent de cette dépense ne sortait pas de la bourse de cette femme.

Personne ne fut plus intrigué de la faveur naissante de ce jeune homme que la princesse Gagarine, ma demoiselle d'honneur, qui n'était plus jeune et cherchait à se trouver un parti à son goût. Elle avait du bien par elle-même, n'était pas jolie, mais avait beaucoup d'esprit et de manège. C'était la seconde fois qu'il lui arrivait d'avoir jeté son dévolu sur le même personnage qui, ensuite, avait eu accès à la faveur de l'Impératrice. Le premier était M. Chouvaloff, le second ce même Békétoff dont il vient d'être question. Quantité de jeunes et jolies femmes étaient liées avec la princesse Gagarine. Outre cela, elle avait une très nombreuse parenté. Ceux-ci accusaient M. Chouvaloff d'être la cause secrète de ce que Sa Majesté faisait réprimander sans cesse la princesse Gagarine sur sa parure et qu'elle lui faisait défendre, et à beaucoup d'autres jeunes dames, de porter tantôt tel chiffon, tantôt tel autre. En haine de tout ceci, la princesse Gagarine et toutes les plus jolies femmes de la Cour disaient pis que pendre de M. Chouvaloff, qu'elles se mirent toutes à détester, quoi-

---

(1) La faveur de Békétoff semble postérieure au 29 septembre 1750. C'est alors que Cyrille Razoumovsky organisait les représentations de la pièce de Lomonosov, que l'Impératrice s'occupa des costumes du cadet Békétoff et de ses camarades et leur fit porter sur la scène ses parures. Békétoff avait alors dix-huit à dix-neuf ans. M<sup>me</sup> Yélaghine, ancienne femme de chambre d'Elisabeth, lui fournit linge et dentelles. Békétoff fut bientôt logé au palais que le favori sortant Chouvaloff quitta en mai 1751. (Vassiltchikoff, *Les Razoumovsky*, I, 98-99.)





*Vue du Nouveau Palais de Saint-Petersbourg, près de la porte triomphale d'Onitchki.*

(Bibliothèque Nationale, Estampes.)

qu'elles l'eussent toutes beaucoup aimé ci-devant. Lui, croyait les adoucir en leur faisant la cour et leur faisant conter fleurette de sa part par ses plus affidés, ce qu'elles regardaient comme une nouvelle offense. Il fut partout rebuté et mal reçu. Toutes ces femmes le regardaient comme la peste qu'il fallait fuir.

Sur ces entrefaites, le grand-duc me donna un petit chien barbet d'Angleterre que je désirais avoir. Il y avait dans ma chambre un chauffeur de fourneau nommé Ivan Ouchakoff. Les autres s'avisèrent d'appeler, d'après cet homme, mon barbet Ivan Ivanovitch. Ce barbet, par lui-même, était une plaisante bête. Il se promenait sur ses pattes de derrière, comme un homme, la plupart du temps, il était d'une folie inouïe, de façon que moi et mes femmes nous le coiffions et l'habillions tous les jours d'une autre manière, et plus on le fagotait, plus il était fou. Il venait s'asseoir à table avec nous. On lui mettait une serviette et il mangeait fort proprement dans son assiette. Ensuite il tournait la tête et demandait à boire en jappant à celui qui se tenait derrière lui. Quelquefois il montait sur la table pour prendre ce qui lui convenait, comme un petit pâté, un biscuit ou quelque chose de pareil, ce qui faisait rire la compagnie. Comme il était petit et n'incommodait personne, on le laissait faire parce qu'il n'abusait point de la liberté dont il jouissait et qu'il était d'une propreté exemplaire. Ce barbet nous amusa pendant tout cet hiver. L'été d'après, l'ayant mené à Oranienbaum et le chambellan Soltikoff, le cadet, y étant venu avec sa femme, celle-ci et toutes les dames de notre cour, toute la journée, ne faisaient autre chose que de coudre et de travailler des coiffures et des habillements pour mon barbet et elles se l'arrachaient. Enfin M<sup>me</sup> Soltikoff le prit tellement en affection qu'il s'attacha particulièrement à elle et quand elle s'en alla, le barbet ne voulut plus la quitter, ni elle le barbet, et elle me pria tant de le laisser avec elle que je le lui donnai. Elle le prit sous son bras et s'en alla, en compagnie de son barbet, tout droit à la campagne de sa belle-mère qui était alors malade. Celle-ci, la voyant arriver avec le chien et lui



voyant faire avec lui mille folies, voulut savoir le nom du chien et ayant entendu qu'il s'appelait Ivan Ivanovitch, elle ne put s'empêcher d'en marquer son étonnement en présence de différentes personnes de la Cour qui étaient venues la voir de Péterhoff. Celles-ci s'en retournèrent à la Cour et, au bout de trois ou quatre jours, la ville et la Cour furent remplies du récit comme quoi toutes les jeunes femmes, ennemies de M. Chouvaloff, avaient chacune un barbet blanc qu'elles avaient nommé Ivan Ivanovitch, en dérision du favori de l'Impératrice, et qu'à ces barbets elles faisaient porter les couleurs claires dont l'autre aimait à se parer. La chose alla si loin que l'Impératrice fit dire aux parents des jeunes demoiselles qu'elle trouvait impertinent qu'ils permissent de pareilles choses. Le barbet blanc, tout de suite, changea son nom, mais il fut fêté comme devant et resta dans la maison des Soltikoff, chéri jusqu'à sa mort par ses maîtres, malgré la réprimande impériale à son sujet. De fait, c'était une calomnie. Il n'y avait que ce seul chien ainsi nommé et on n'avait pas pensé à M. Chouvaloff en lui donnant ce nom. Pour M<sup>me</sup> Tchoglokovff, qui n'aimait pas les Chouvaloff, elle avait fait semblant de ne pas prendre garde au nom du chien qu'elle entendait cependant continuellement, et auquel elle avait bien donné, elle-même, maint petit pâté, en riant de ses folies.

Pendant les derniers mois de cet hiver et les fréquentes mascarades et bals de la Cour, nous vîmes derechef paraître mes deux anciens gentilshommes de chambre qui avaient été placés comme colonels à l'armée, Alexandre Villebois et Zachar Chernycheff. Comme ils m'étaient sincèrement attachés, je fut fort aise de les revoir et les reçus en conséquence. Eux, de leur côté, ne négligeaient rien et aucune occasion où ils pouvaient me donner des marques de leurs dispositions affectueuses. J'aimais alors beaucoup la danse. Au bal public, ordinairement, je changeais trois fois d'habit. Ma parure était très recherchée et si l'habit de masque, que je mettais, attirait à lui l'approbation générale, pour sûr je ne le remettais plus jamais,

parce que j'avais pour règle que si une fois il avait fait un grand effet, il n'en pouvait faire qu'un moindre à une seconde mise. Aux bals de la Cour, où le public n'assistait pas, je me mettais le plus simplement que je pouvais, et en cela je ne faisais pas mal ma cour à l'Impératrice qui n'aimait pas beaucoup qu'on y parût fort parée. Cependant, quand les dames avaient ordre d'y venir en habits d'homme, j'y venais avec des habits superbes, brodés sur toutes les coutures ou d'un goût fort recherché, et cela passait alors sans critique. Au contraire, cela plaisait à l'Impératrice, je ne sais pas trop pourquoi. Il faut avouer que le manège de la coquetterie était alors fort grand à la Cour et que c'était à qui raffinerait le plus sur la parure. Je me souviens qu'un jour, à une de ces mascarades publiques, ayant appris que tout le monde se faisait faire des habits neufs et les plus beaux du monde, désespérant de pouvoir surpasser les autres femmes, je m'avisai de mettre un corps couvert de gros de Tours blanc (j'avais alors la taille très fine), une jupe de même sur un très petit panier. Je fis accommoder mes cheveux de derrière la tête, qui étaient fort longs, très épais et fort beaux. Je les fis nouer avec un ruban blanc en queue de renard. Je mis sur mes cheveux une seule rose avec son bouton et ses feuilles qui imitait le naturel à pouvoir s'y tromper. Une autre, je l'attachai à mon corset. Je mis au cou une fraise de gaze fort blanche, des manchettes et un tablier de la même gaze, et je m'en allai au bal. Au moment où j'entrai, je vis aisément que je fixais tous les yeux. Je passai, sans m'arrêter, au travers de la galerie et m'en allai dans les appartements qui en faisaient le double. J'y rencontrai l'Impératrice qui me dit : « Bon Dieu, quelle simplicité ! Quoi, pas une mouche ! » Je me mis à rire et lui dis que c'était pour être plus légèrement habillée. Elle tira de sa poche sa boîte à mouches, et en choisit une de médiocre grandeur qu'elle m'appliqua sur le visage. En la quittant, je m'en allai très vite dans la galerie où je fis remarquer à mes plus intimes ma mouche. J'en fis autant aux favorites de l'Impératrice et, comme j'étais fort gaie, je dansai plus qu'à l'ordinaire. Je ne me souviens pas de





*La ville de Moscou, capitale de la Moscovie.*  
 Dessin de N. Witsen. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

ma vie d'avoir entendu autant de louanges de tout le monde que ce jour-là. On me disait belle comme le jour et d'un éclat singulier. A dire la vérité, je ne me suis jamais cru extrêmement belle, mais je plaisais et je pense que cela était mon fort. Je revins à la maison très contente de mon invention de simplicité, tandis que tous les autres habits étaient d'une richesse rare. C'est avec des divertissements comme cela que finit 1750. M<sup>me</sup> d'Arnheim dansait mieux qu'elle ne montait à cheval. Je me souviens d'un jour où il s'agissait entre elle et moi de savoir laquelle des deux se laisserait le plus tôt. Il se trouva que ce fut elle, et que, assise sur une chaise, elle avoua qu'elle n'en pouvait plus, tandis que je dansais encore.

Au commencement de 1751, le grand-duc qui avait pris, autant que moi, le comte de Bernès, ambassadeur de la cour de Vienne, en affection, s'avisa de lui parler de ses affaires du Holstein, des dettes dont ce pays était chargé alors et de la négociation entamée par le Danemark qu'il avait été autorisé à écouter. Il me dit, un jour, d'en parler aussi au comte de Bernès. Je lui répondis que, s'il me l'ordonnait, je n'y manquerais pas. Effectivement, au premier bal masqué, je m'approchai du comte de Bernès qui s'était approché de la balustrade, dans l'intérieur de laquelle on dansait, et lui dis que le grand-duc m'avait ordonné de lui parler sur les affaires du Holstein. Le comte de Bernès m'écouta avec beaucoup d'intérêt et d'attention. Je lui dis donc franchement qu'étant jeune et dénuée de conseils, m'entendant d'ailleurs mal en affaires peut-être et n'ayant aucune expérience à alléguer en ma faveur, mes idées étaient les miennes; qu'il pouvait y manquer bien des connaissances, mais qu'il me paraissait d'abord que les affaires du Holstein n'étaient pas aussi désespérées qu'on voulait les faire paraître; qu'ensuite, pour ce qui regardait l'échange en lui-même, je comprenais assez bien que celui-ci pouvait avoir plus d'utilité pour la Russie que pour la personne du grand-duc; qu'assurément, comme héritier du trône, l'intérêt de l'Empire lui devait être cher et précieux, que si pour cet intérêt il était indispensable-



ment nécessaire que le grand-duc se défit du Holstein, pour terminer d'interminables discussions avec le Danemark, alors il ne s'agirait même, en gardant le Holstein, que de choisir le moment le plus propice pour que le grand-duc y consentît; qu'à moi, il me paraissait que le présent ne l'était ni pour l'intérêt ni pour la gloire personnelle du grand-duc; qu'il pourrait venir cependant un temps où des circonstances rendraient cet acte plus important et plus glorieux pour lui, et peut-être plus avantageux pour l'Empire de Russie lui-même; mais qu'à présent tout cela avait un air d'intrigue manifeste qui, en réussissant, jetterait sur le grand-duc un air de faiblesse dont il ne reviendrait pas peut-être dans l'opinion publique, de sa vie; qu'il n'y avait que peu de jours, pour ainsi dire, qu'il maniait les affaires de ce pays; qu'il aimait ce pays passionnément et que, malgré cela, on était parvenu à lui persuader de l'échanger, sans qu'il sût trop pourquoi, contre l'Oldenbourg qu'il ne connaissait pas du tout et qui était le plus éloigné de la Russie, et qu'outre cela le port de Kiel pourrait être important entre les mains du grand-duc pour la navigation russe. Le comte de Bernès entra dans toutes mes raisons et me dit à la fin : « Comme ambassadeur, je n'ai pas d'instructions sur tout cela, mais comme comte Bernès, je pense que vous avez raison. » Le grand-duc me dit, après cela, que l'ambassadeur lui avait dit : « Tout ce que je puis vous dire sur cette matière, c'est que je crois que votre femme a raison et que vous feriez très bien de l'écouter. » A la suite de quoi, le grand-duc se refroidit beaucoup pour cette négociation, ce dont apparemment on s'aperçut et ce qui fut la cause qu'on commença à lui en parler plus rarement.

Après Pâques, nous allâmes, comme de coutume, habiter quelque temps au palais d'été de Péterhoff, où les séjours commençaient, d'année en année, à se raccourcir. Cette année, il y arriva un événement qui donna matière à jaser aux courtisans. Il fut occasionné par les intrigues des messieurs Chouvaloff. Le colonel Békétoff, dont il a déjà été parlé ci-dessus, par ennui et ne sachant que faire

durant la faveur dont il jouissait, quoiqu'elle fût montée au point que de jour en jour on s'attendait à voir lequel des deux céderait sa place à l'autre, c'est-à-dire Békétoff à Jean Chouvaloff ou celui-ci au premier, s'avisa de faire chanter chez lui les petits chanteurs de l'Impératrice. Il prit plusieurs d'eux en affection particulière à cause de la beauté de leurs voix, et comme il était lui-même, et son ami Yélaghine, versificateurs, ils faisaient pour eux des chansons que ces enfants chantaient. A ceci, on donna une interprétation odieuse. On savait que rien n'était plus détesté par l'Impératrice que le vice de pareille nature. Békétoff, dans l'innocence de son cœur, se promenait avec ces enfants dans le jardin. Ceci fut imputé à crime. L'Impératrice s'en alla à Tsarskoié, cela pour une couple de jours, et puis revint à Péterhoff, et M. Békétoff, sous prétexte de maladie, eut ordre d'y rester. Il resta, en effet, avec Yélaghine, y prit une fièvre chaude dont il pensa mourir, et dans les transports du cerveau il ne rêva que de l'Impératrice, dont il était profondément occupé. Il en revint, mais il resta disgracié et se retira. Après quoi, il fut placé à l'armée où il n'eut aucun succès. Il était trop efféminé pour le métier des armes.

Pendant ce temps, nous allâmes à Oranienbaum où nous étions tous les jours à la chasse.

Vers l'automne, nous rentrâmes en ville. Au mois de septembre, l'Impératrice plaça à notre cour M. Léon Narychkine, comme gentilhomme de la chambre. Il ne faisait que de revenir, avec sa mère, son frère, la femme de celui-ci et ses trois sœurs, de Moscou. C'était un des plus singuliers personnages que j'aie connus, et jamais personne ne m'a tant fait rire que lui. C'était un Arlequin né et, s'il n'eût été par sa naissance ce qu'il était, il aurait pu gagner sa vie, et gagner beaucoup, par ses talents vraiment comiques. Il ne manquait aucunement d'esprit. Il avait entendu parler de tout et tout se plaçait dans sa tête d'une façon unique. Il était capable de faire des dissertations sur tel art ou telle science qu'il voulait. Il y employait les termes techniques de la chose et vous parlait un quart d'heure et



plus de suite, et à la fin ni lui ni personne ne comprenait rien à tout ce qui coulait de sa bouche de paroles cousues ensemble, et tout le monde finissait par éclater de rire. Il disait de l'histoire, entre autres, qu'il n'aimait pas l'histoire dans laquelle il y avait des histoires et que pour que l'histoire fût bonne, il fallait qu'elle fût dépourvue d'histoire, que d'ailleurs l'histoire devenait du phœbus. C'était encore la politique sur laquelle il était inimitable. Quand il se mettait à en parler, il n'était pas possible qu'aucun sérieux y résistât. Il disait encore que, des comédies bien écrites, la plupart étaient ennuyantes (1).

A peine fut-il placé à la Cour que l'Impératrice envoya ordre à sa sœur aînée de se marier avec un M. Seniavine qui, à cet effet, fut placé à notre cour, comme gentilhomme de la chambre. Ce fut un coup de foudre pour la demoiselle qui ne se maria avec cet homme-là qu'avec la plus grande répugnance. Ce mariage fut très mal vu dans le public qui en rejeta toute la faute sur M. Chouvaloff, favori de l'Impératrice, qui avait eu beaucoup d'inclination pour cette demoiselle avant sa faveur : on la mariait si mal afin qu'il la perdît de vue. C'était une espèce de persécution vraiment tyrannique. Enfin elle l'épousa, devint étique et mourut.

A la fin de septembre, nous repassâmes au Palais d'hiver. La Cour était alors si mal en meubles que les mêmes miroirs, lits, chaises, tables et commodes qui nous servaient au Palais d'hiver passaient avec nous au Palais d'été, et de là à Péterhoff, et nous suivaient à Moscou même. Il s'en brisait et cassait dans les transports un bon nombre et dans cet état de déchet on nous les donnait, de façon qu'on avait de la peine à s'en servir. Et, comme il

---

(1) « Loy (Léon-Alexandrovitch Narychkine), écrivait Bruhl en 1762, premier écuyer qui, par un esprit tourné du côté de la plaisanterie et par le talent d'imiter le ridicule des gens, s'est rendu agréable au prince au point qu'il ne peut plus s'en passer. Il a été de tout temps attaché à sa jeune cour, ainsi que son frère aîné qui, après avoir été maréchal de camp, est aujourd'hui grand maréchal de la Cour impériale. » (Cité par Bilbasoff, *Histoire de Catherine II*, II, 605-606.)

fallait un ordre exprès de l'Impératrice pour en avoir d'autres, qu'elle était la plupart du temps d'un accès difficile, ou même inaccessible, je pris la résolution de m'acheter petit à petit des commodes et les plus nécessaires des meubles, de mon argent, tant pour le Palais d'hiver que pour celui d'été. Et quand je passais d'une maison à l'autre, je trouvais tout ce qu'il me fallait sans difficulté et sans les échecs du transport.

Cet arrangement plut au grand-duc et il en fit autant pour son appartement. Pour Oranienbaum, qui appartenait au grand-duc, nous avions, à nos frais et dépens, tout ce qu'il nous fallait dans mes appartements à moi, dans cette maison. J'y faisais tout à mes propres dépens, afin d'éviter toute contestation et difficulté, car Son Altesse impériale, quoique très dépensier pour ses fantaisies, ne l'était point du tout pour tout ce qui me regardait. En général, il n'était rien moins que donnant, mais comme ce que je faisais dans mes appartements, de ma bourse, servait à l'embellissement de sa maison, il en était très content.

Pendant cet été, M<sup>me</sup> Tchoglokoïff me prit dans une affection très particulière et si réelle que, rentrée en ville, elle ne pouvait plus se passer de moi et s'ennuyait quand je n'étais plus avec elle. Le fond de cette affection provenait de ce que je ne répondais point du tout à celle qu'il avait plu à monsieur son mari de témoigner pour moi, ce qui m'avait donné un mérite singulier aux yeux de la femme. Revenus au Palais d'hiver, M<sup>me</sup> Tchoglokoïff m'envoyait inviter presque tous les après-dîners à venir chez elle. Il y avait peu de monde, mais toujours plus que dans ma chambre, où j'étais toute seule à lire quand le grand-duc n'y entrait pas pour se promener à grands pas et me parler de choses qui l'intéressaient, lui, mais qui n'avaient aucun prix pour moi. Ses promenades duraient une ou deux heures et se répétaient plusieurs fois dans la journée. Il fallait marcher avec lui jusqu'à l'extinction des forces. Il fallait l'écouter avec attention. Il fallait lui répondre et ses propos, la plupart du temps, n'avaient ni queue ni tête : il y jouait souvent d'imagination. Il me souvient que, pen-



dant un hiver tout entier, il fut occupé à projeter de bâtir, près d'Oranienbaum, une maison de plaisance en forme de couvent de capucins, où lui et moi, avec toute la Cour qui le suivait, devions être vêtus en capucins. Il trouvait cet habillement charmant et commode. Chacun devait avoir une bourrique et, à tour de rôle, mener cette bourrique chercher de l'eau et porter des provisions au soi-disant couvent. Il se pâmaît de rire et d'aise de tous les effets admirables et gais que produirait son invention. Il me fit faire un croquis de plan au crayon de cette belle œuvre, et tous les jours il fallait y ajouter ou diminuer quelque chose (1). Quelque résolue que je fusse d'user de complaisance et de patience envers lui, j'avoue franchement que j'étais très souvent excédée d'ennui de ses visites, promenades et conversations qui étaient d'une insipidité dont je n'ai rien vu de pareil. Quand il sortait, le livre le plus ennuyeux paraissait un délicieux amusement.

A la fin de l'automne, les bals pour la Cour et le public recommencèrent à la Cour, de même que les parures et les recherches en habits de masques. Le comte Zachar Chernycheff revint à Saint-Petersbourg. Comme, à titre d'ancienne connaissance, je le traitais toujours fort bien, il ne tint qu'à moi d'interpréter, cette fois-ci, ses assiduités comme il me plaisait. Il débuta par me dire qu'il me trouvait fort embellie. C'était la première fois de ma vie que quelqu'un m'eût dit pareille chose. Je ne le trouvais pas mauvais. Je fis plus : j'eus la bonhomie de croire qu'il disait vrai. A chaque bal, nouveau propos de cette nature. Un jour, la princesse Gagarine m'apporta de sa part une devise qu'en cassant je m'aperçus avoir été ouverte et recollée. Le billet en était comme toujours imprimé, mais c'étaient deux vers fort tendres et remplis de sentiment. Je ne fis apporter après dîner des devises et je cherchai quelque billet qui pût répondre, sans me compromettre, à

---

(1) Voilà qui rappelle les distractions de l'Hermitage de Bayreuth. (*Une Résidence allemande au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 35-36, paru dans cette même collection.)

ce billet. J'en trouvai un. Je l'insérai dans une devise représentant une orange et la donnai à la princesse Gagarine qui la remit au comte Chernycheff. Le lendemain, elle m'en remit de sa part une encore, mais cette fois-ci j'y trouvai un billet de quelques lignes de sa main. Pour le coup, j'y répondis et nous voilà dans une correspondance régulière toute sentimentale. A la première mascarade, en dansant avec moi, il me dit qu'il avait mille choses à me dire qu'il ne pouvait confier au papier, ni mettre dans une devise que la princesse Gagarine pouvait casser dans sa poche ou perdre en chemin, qu'il me priaît de lui accorder un moment d'audience dans ma chambre ou bien où je jugerais à propos. Je lui dis que cela était de toute impossibilité, que mes chambres étaient inaccessibles et que je ne pouvais en sortir non plus. Il me dit qu'il se déguiserait, s'il le fallait, en domestique. Je refusai tout net et la chose en resta à cette correspondance fourrée dans des devises. A la fin, la princesse Gagarine s'aperçut de ce qui en pouvait être, me gronda de l'en charger et ne voulut plus les recevoir.

C'est sur ces entrefaites que finit 1751 et que commença 1752. A la fin du carnaval, le comte Chernycheff partit pour son régiment. Quelques jours avant son départ, j'eus besoin de me faire saigner. C'était un samedi. Le mercredi suivant, M. Tchoglokoïff nous invita à son île, à l'embouchure de la Néva. Il y avait une maison composée d'une salle au milieu et de quelques chambres à côté. Près de cette maison, il avait fait dresser des glissoires. En y arrivant, j'y trouvai le comte Roman Worontsoïff qui, me voyant, me dit : « J'ai votre fait. J'ai fait faire un excellent petit traîneau pour les glissoires. » Comme il m'avait souvent menée auparavant, j'acceptai son offre et tout de suite il fit apporter son petit traîneau où il y avait une espèce de petit fauteuil dans lequel je m'assis. Lui se mit derrière moi et nous descendîmes, mais à la moitié de la pente le comte Worontsoïff ne fut plus le maître du petit traîneau qui versa. Je tombai et le comte Worontsoïff, qui était un corps fort lourd et maladroit, tomba sur moi, ou





*Le Palais de Tsarskoïé-Selo : vue du Pont Chinois.*

Dessin de J. Meyer. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

plutôt sur mon bras gauche dont je m'étais fait saigner, il y avait quatre ou cinq jours. Je me relevai, lui aussi, et nous allâmes à pied joindre un traîneau de la Cour qui attendait ceux qui descendaient et ramenait, au point d'où ils étaient partis, pour recommencer, qui voulait de nouveau descendre. Assise dans ce traîneau avec la princesse Gagarine, qui m'avait suivie avec le prince Ivan Chernycheff, celui-ci et Worontsoff se tenant debout derrière le traîneau, je sentis que mon bras gauche se couvrirait d'une chaleur dont j'ignorais la cause. Je passai ma main droite dans la manche de ma pelisse pour savoir ce que c'était, et, en ayant retiré la main, je la trouvai couverte de sang. Je dis aux deux comtes et à la princesse que je pensais que ma veine était ouverte et que le sang en coulait. Ils firent aller le traîneau plus vite et nous allâmes, au lieu de retourner aux glissoires, à la maison. Là, nous ne trouvâmes qu'un couvreur de table (1). J'ôtai ma pelisse. Le couvreur de table nous donna du vinaigre et le comte Chernycheff fit l'office de chirurgien. Nous convinmes tous de ne pas ouvrir la bouche sur cette aventure. Dès que mon bras fut accommodé, je retournai à la montagne à glisser. Je dansai le reste de la soirée, je soupai et nous revînmes très tard à la maison sans que personne se doutât de ce qui m'était arrivé. Cependant, j'en eus la peau démise pendant près d'un mois, mais cela se passa peu à peu.

Pendant le carême, j'eus une forte altercation avec M<sup>me</sup> Tchogloloff. En voici le sujet. Ma mère était allée depuis quelque temps à Paris (2). Le fils aîné du général Ivan Fédorovitch Gléboff, revenu de cette capitale, me remit de la part de ma mère deux pièces d'étoffes fort riches et très belles. Les regardant, en présence de Skourine qui me les déplaît dans ma chambre à toilette, il

---

(1) Le couvreur de table, en allemand *Tafeldecker*, était un domestique spécialement chargé de dresser la table.

(2) La princesse de Zerbst, régente pendant la minorité de son fils, s'était empressée, sitôt débarrassée des soins de sa tutelle, de se rendre à Paris où elle séjourna plusieurs années sous le nom de comtesse d'Oldenbourg.



m'échappa de dire que ces étoffes étaient telles que j'étais tentée de les présenter à l'Impératrice et, réellement, je guettais le moment d'en parler à Sa Majesté impériale, que je ne voyais que fort rarement, et cela la plupart du temps en public. Je n'en parlai point à M<sup>me</sup> Tchogloloff. C'était un cadeau que je me réservais à moi-même. Je défendis à Skourine de dire à âme qui vive ce qu'il m'était échappé de dire devant lui seul, mais celui-ci n'eut rien de plus pressé que d'aller tout de suite redire à M<sup>me</sup> Tchogloloff ce qui venait de m'échapper. A quelques jours de là, un beau matin, M<sup>me</sup> Tchogloloff entra dans ma chambre et me dit que l'Impératrice me faisait remercier de mes étoffes, qu'elle en avait gardé une et que l'autre elle me la renvoyait. Je fus frappée d'étonnement en entendant cela. Je lui dis : « Comment cela ? » Alors, M<sup>me</sup> Tchogloloff ajouta qu'elle avait porté mes étoffes à l'Impératrice, ayant entendu que je les destinais à Sa Majesté impériale. Pour le coup, je me fâchai d'une manière telle que je ne me souviens pas de l'avoir jamais été. Je balbutiais. Je ne parlais quasi pas. Cependant, je dis à M<sup>me</sup> Tchogloloff que je m'étais fait une fête de présenter ces étoffes à l'Impératrice et qu'elle me privait de ce plaisir, en m'emportant mes étoffes à mon insu et les présentant de cette façon à Sa Majesté impériale; qu'elle, M<sup>me</sup> Tchogloloff, ne pouvait pas savoir mes intentions, parce que je ne lui en avais pas parlé, et que si elle les savait, ce n'était que par la bouche d'un domestique traître qui trahissait sa maîtresse, laquelle le comblait journellement de biens. M<sup>me</sup> Tchogloloff, qui avait toujours des raisons à elle, me dit et me soutint que je ne devais jamais parler moi-même de rien à l'Impératrice; qu'elle m'en avait signifié l'ordre de la part de Sa Majesté impériale et que mes domestiques devaient lui rapporter tout ce que je disais; que, par conséquent, l'autre n'avait fait que son devoir et elle le sien en portant, à mon insu, les étoffes, que je destinais à l'Impératrice, à Sa Majesté impériale, et que tout cela était dans les règles. Je la laissai dire, parce que la colère me coupait la parole. Enfin elle s'en alla.

Alors je sortis dans une petite antichambre où Skourine se trouvait ordinairement, le matin, et où étaient mes hardes, et le trouvant là je lui donnai, de toutes mes forces, un grand soufflet bien appliqué et lui dis qu'il était un traître et le plus ingrat des hommes d'avoir osé rapporter à M<sup>me</sup> Tchoglokoïff ce que je lui avais défendu de dire; que je le comblais de biens et qu'il me trahissait jusque dans des paroles aussi innocentes; que de ce jour je ne lui donnerais plus rien et que je le ferais chasser et étriller (1). Je lui demandai ce qu'il se promettait de sa conduite, lui dis que je restais, moi, toujours ce que j'étais et que les Tchoglokoïff, haïs et détestés de tout le monde, finiraient par se faire chasser de la part de l'Impératrice elle-même qui, pour sûr, reconnaîtrait tôt ou tard leur profonde bêtise et leur incapacité pour la place où un méchant homme, par intrigue, les avait placés; que s'il voulait, il n'avait qu'à aller rendre ce que je venais de lui dire, que pour moi il ne m'en arriverait assurément rien, mais que lui-même il verrait ce qu'il deviendrait. Mon homme tomba à mes pieds, pleurant à chaudes larmes, et me demanda pardon avec un repentir qui me parut sincère. J'en fus touchée et je lui répondis que sa conduite future me montrerait le chemin que j'avais à tenir à son égard et que ce serait d'après elle que je réglerais la mienne. C'était un garçon intelligent, qui ne manquait pas d'esprit et qui ne m'a jamais manqué de parole. Au contraire, j'ai eu avec lui des preuves de zèle et de fidélité les plus avérées dans les temps les plus difficiles.

Je me plaignis à tous ceux que je pus, pour que cela parvint aux oreilles de l'Impératrice, du tour que M<sup>me</sup> Tchoglokoïff m'avait joué. L'Impératrice me remercia de mes étoffes quand elle me vit. Je sus par tierce main qu'elle

---

(1) C'est ce trait de Catherine à l'égard de Skourine ou Chkourine que l'historien Bilbasoff juge marquer de façon très nette la russification de cette princesse. A ses yeux, c'était là agir en vraie Russe; une princesse allemande n'eût jamais employé tel procédé. (Bilbasoff, *Histoire de Catherine II*, cité par Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, 64.)



désapprouvait la manière dont M<sup>me</sup> Tchogloloff en avait agi, et les choses en restèrent là.

Après Pâques, nous passâmes au Palais d'été. Je voyais déjà depuis quelque temps que le chambellan Serge Soltikoff était plus assidu que de coutume à la Cour. Il y venait toujours en compagnie de Léon Narychkine, qui amusait tout le monde par son originalité dont j'ai rapporté plusieurs traits. Serge Soltikoff était la bête noire de la princesse Gagarine que j'aimais beaucoup et en laquelle même j'avais confiance. Léon Narychkine était regardé comme un personnage parfaitement sans conséquence et très original. Serge Soltikoff s'insinuait le plus qu'il pouvait dans l'esprit des Tchogloloff. Comme ceux-ci n'étaient ni aimables, ni spirituels, ni amusants, il ne pouvait y avoir à ses assiduités que quelques vues cachées. M<sup>me</sup> Tchogloloff était alors grosse et souvent incommodée. Comme elle prétendait que je l'amusais pendant l'été tout comme pendant l'hiver, souvent elle désirait que je vinsse chez elle. Serge Soltikoff, Léon Narychkine, la princesse Gagarine et quelques autres étaient ordinairement chez elle, quand il n'y avait pas concert chez le grand-duc ou bien comédie à la Cour. Les concerts ennuyaient M. Tchogloloff qui n'y manquait jamais. Serge Soltikoff trouva un moyen singulier de l'occuper. Je ne sais comment il débrouilla, dans l'homme le plus lourd et le plus dénué d'imagination et d'esprit, un penchant passionné pour la versification de chansons qui n'avaient pas le sens commun. Ceci découvert, chaque fois qu'on voulait se défaire de M. Tchogloloff, on le priaît de faire une chanson nouvelle. Alors, avec beaucoup d'empressement il allait s'asseoir dans le coin de la chambre, la plupart du temps près du fourneau, et se mettait à faire sa chanson, ce qui remplissait la soirée. On trouvait sa chanson charmante et par là il s'encourageait à en faire continuellement de nouvelles. Léon Narychkine mettait ses chansons en musique et les chantait avec lui. En attendant, la conversation se faisait sans gêne dans la chambre et l'on disait ce que l'on voulait. J'ai eu un gros livre de ces chansons : je ne sais ce qu'il est devenu.

Pendant un de ces concerts, Serge Soltikoff me fit entendre quelle était la cause de ses assiduités. Je ne lui répondis pas d'abord. Je lui demandai lorsqu'il revint me parler sur la même matière ce qu'il s'en promettait. Alors il se mit à faire un tableau aussi riant que passionné du bonheur qu'il s'en promettait. Je lui dis : « Et votre femme que vous avez épousée par passion, il y a deux ans, et dont vous passiez pour être amoureux, et elle de vous aussi, à la folie, qu'est-ce qu'elle dira de cela? » Alors il se mit à me dire que tout n'était pas or qui luisait et qu'il payait cher un moment d'aveuglement. Je fis tout au monde pour le faire changer d'idée — je croyais bonnement y réussir — il me faisait pitié. Par malheur je l'écoutais. Il était beau comme le jour, et assurément personne ne l'égalait ni à la grande Cour ni encore moins à la nôtre. Il ne manquait ni d'esprit, ni de cette tournure de connaissance, de manières, de manèges que donne le grand monde, mais surtout la Cour (1). Il avait vingt-six ans. A tout prendre, c'était, et par sa naissance et par plusieurs autres qualités, un cavalier distingué (2). Ses défauts, il les savait cacher : les plus grands de tous étaient l'esprit d'intrigue et le manque de principes : ceux-ci n'étaient pas développés à mes yeux. Je tins bon pendant le printemps et une partie de l'été. Je le voyais quasi tous les jours. Je ne changeai point de conduite avec lui. J'étais avec lui comme j'étais avec tous les

---

(1) Voici le portrait que fait de lui M. de Champeaux (septembre 1758) : « Il était fait pour s'attirer tous les regards dans une cour où les dehors séduisants et aimables ont un si grand empire. Il est né avec une figure des plus agréables : il parle avec beaucoup de délicatesse, affecte de la noblesse dans toutes ses actions et fait souvent même le comédien pour prendre des airs de grandeur. Ses sentiments sont assez honnêtes, glorieux à l'excès : il a de la légèreté dans l'âme. Il eût risqué la Sibérie pour des intrigues et s'enfuirait à la vue d'une épée. Sensible et plein de candeur pour tout ce qui ne peut lui nuire et jaloux de tout ce qui peut marcher à côté de lui, il manque de souplesse et de cette finesse si nécessaire dans une cour où l'on ne voit que ruses et intrigues. » (*Archives des Affaires étrangères* : Russie, LVII, cité par Bilbasoff, I, 493.)

(2) « Les Soltikoff, dit le prince Dolgoroukoff, jouèrent à toutes les époques un grand rôle dans l'histoire de Russie. » (*Mémoires* I, 116.)



autres. Je ne le voyais qu'en présence de la Cour et d'une partie de celle-ci. Un jour, je m'avisai de lui dire, pour m'en défaire, qu'il s'adressait mal. J'ajoutai : « Que savez-vous ? Peut-être mon cœur est-il pris ailleurs. » Ceci dit, au lieu de le décourager, je vis que sa poursuite n'en devint que plus ardente (1). Il n'était pas question dans tout ceci du cher mari, parce que c'était une chose connue et reçue qu'il n'était guère aimable, même pour les objets dont il était amoureux, et il l'était continuellement, et faisait, pour ainsi dire, la cour à toutes les femmes. Il n'y avait que celle qui portait le nom de la sienne qui fût exclue de son attention.

Sur ces entrefaites, Tchoglokoïff nous invita à une chasse sur son île, où nous allâmes en chaloupe. Nos chevaux nous avaient devancés. Dès que j'arrivai, je me mis à cheval et nous allâmes trouver les chiens. Serge Soltikoff guetta le moment où les autres étaient à la poursuite des lièvres et s'approcha de moi pour me parler de sa matière favorite. Je l'écoutai plus attentivement qu'à l'ordinaire. Il me fit un tableau du plan qu'il avait arrangé pour envelopper d'un profond mystère, disait-il, le bonheur dont quelqu'un pouvait jouir en pareil cas. Je ne disais mot. Il pro-

---

(1) Le récit de Champeaux sur le début de ces amours est quelque peu différent. « De l'âge du grand-duc, Soltikoff, dit-il, eut bientôt toute sa faveur. Il lui devint entièrement nécessaire, fut le directeur des plaisirs de sa cour, où rien ne paraissait digne d'attention si Soltikoff n'en était, si Soltikoff ne l'avait ordonné. Le grand-duc ne pouvait s'en séparer. Souvent il couchait avec lui. La grande-duchesse voyait avec plaisir cet attachement de son mari pour un homme qui leur montrait le plus grand dévouement et négligeait même de faire sa cour autant qu'il l'aurait dû à l'Impératrice. La grande-duchesse lui témoignait de la confiance et croyait devoir cette marque de reconnaissance à sa conduite. Ces bontés d'une princesse jeune et belle firent des impressions très vives sur le cœur de M. Soltikoff... Son père mourut, et des affaires indispensables l'appelèrent à Moscou. Ce fut alors que, par les difficultés qu'il trouva à s'arracher de Pétersbourg, il vit dans tout leur jour les motifs qui l'y tenaient attaché. Il prit congé de la grande-duchesse. En lui baisant la main, il laissa échapper quelques larmes qui, aussitôt qu'elle les sentit, lui firent faire un léger mouvement. M. Soltikoff n'osa la regarder et partit sur-le-champ. » (*Archives des Affaires étrangères Russie*, LVII.)

fita de mon silence pour me persuader qu'il m'aimait passionnément et il me pria de lui permettre de croire qu'il pouvait espérer qu'il ne m'était pas du moins indifférent. Je lui dis qu'il pouvait jouir d'imagination, sans que je pusse l'en empêcher. Enfin, il fit des comparaisons des autres gens de la Cour et me fit convenir qu'il leur était préférable. De là il conclut qu'il était préféré. Je riaais de ce qu'il disait, mais au fond je convins qu'il me plaisait assez. Au bout d'une heure et demie de conversation, je lui dis de s'en aller, parce qu'une aussi longue conversation pouvait devenir suspecte. Il me dit qu'il ne s'en irait pas, si je ne lui disais, moi, qu'il était souffert. Je lui répondis : « Oui, oui, mais allez-vous-en. » Il dit : « Je me le tiens pour dit » et donna des deux à son cheval et moi je lui criais : « Non, non » et lui répétait : « Oui, oui ». Et ainsi nous nous séparâmes. Revenus à la maison qui était sur l'île, nous y soupâmes, et pendant le souper, il s'éleva un grand vent de la mer qui fit enfler les eaux si considérablement qu'elles montèrent jusqu'aux degrés de l'escalier de la maison, de sorte que toute l'île était couverte, à quelques pieds de hauteur, des eaux de la mer. Nous fûmes obligés de nous arrêter sur l'île de Tchoglokokoff jusqu'à ce que la tempête et les eaux furent baissées, ce qui dura jusque vers les deux ou trois heures du matin. Pendant ce temps, Serge Soltikoff me dit que le ciel même lui était favorable, ce jour-là, parce qu'il le faisait jouir plus longtemps de ma vue, et quantité de choses pareilles. Il se croyait déjà fort heureux, mais moi je ne l'étais guère. Mille appréhensions me troublaient la tête et j'étais très maussade, selon moi, ce jour-là, et très mal contente de moi-même. J'avais cru pouvoir gouverner et morigéner sa tête à lui et la mienne, et je compris que l'un et l'autre étaient difficiles, sinon impossibles.

A deux jours de là, Serge Soltikoff me dit qu'un des valets de chambre du grand-duc, nommé Bressan, Français de nation, lui avait dit que Son Altesse impériale avait dit dans sa chambre : « Serge Soltikoff et ma femme trompent Tchoglokokoff, lui font accroire ce qu'ils veulent et puis s'en





*La virginité contrôlée, usage des noces russes.*

Dessin de J.-B. Le Prince, gravé par Aug. de Saint-Aubin.

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

moquent. » Il faut dire vrai, il en était quelque chose et le grand-duc s'en était aperçu. Je répondis à cela en consultant à Soltikoff d'être plus circonspect à l'avenir.

Je pris quelques jours après un terrible mal de gorge qui me dura plus de trois semaines, avec une forte fièvre pendant laquelle l'Impératrice m'envoya la princesse Kourakine qui se mariait avec le prince Lobanoff. Je devais la coiffer. On la fit asseoir, à cet effet, en robe de cour sur grand panier, sur mon lit. Je fis de mon mieux, mais M<sup>me</sup> Tchogloloff, voyant qu'il m'était impossible de parvenir à la coiffer, la fit descendre de mon lit et acheva de la coiffer. Je n'ai pas revu cette dame depuis ce temps-là.

Le grand-duc était alors amoureux de la demoiselle Marthe Isaëvna Chapiroff, que l'Impératrice avait nouvellement placée près de moi, de même que la sœur aînée de celle-ci, nommée Anna Isaëvna. Serge Soltikoff, qui était un démon en fait d'intrigues, se faufila avec ces deux demoiselles, afin de savoir ce qu'il pourrait y avoir de discours du grand-duc avec les deux sœurs à son sujet, pour en faire son profit. Ces filles étaient pauvres, assez sottes et très intéressées et, réellement, elles devinrent très confiantes avec lui dans fort peu de temps.

Sur ces entrefaites, nous allâmes à Oranienbaum, où de rechef je fus tous les jours à cheval et ne portai plus d'autre habit que celui d'homme, excepté les dimanches. Tchogloloff et sa femme étaient devenus doux comme des moutons. J'avais, aux yeux de M<sup>me</sup> Tchogloloff, un nouveau mérite : j'aimais et je caressais beaucoup un de ses enfants qui était avec elle. Je lui faisais des habits et Dieu sait tous les jouets et nippes que je lui donnais. Or, la mère raffolait de cet enfant, qui, après cela, est devenu un tel vaurien qu'il a été enfermé par sentence, pour ses fredaines, dans une forteresse pour quinze ans. Serge Soltikoff était devenu l'ami, le confident, le conseiller de M. et M<sup>me</sup> Tchogloloff. Assurément, aucun homme, qui avait le sens commun, n'aurait pu se soumettre à une aussi dure besogne qui est celle d'entendre deux sots orgueilleux, arrogants et égoïstes, déraisonner toute la journée, sans y



avoir un très grand intérêt. On devina, on supposa celui qu'il pouvait y avoir. Ceci parvint à Péterhoff et aux oreilles de l'Impératrice. Or, dans ce temps-là, il arrivait assez souvent que quand Sa Majesté impériale avait envie de gronder, elle ne grondait pas pour ce pour quoi elle aurait pu gronder, mais elle prenait le prétexte de gronder pour ce dont on ne s'était jamais avisé qu'elle pourrait gronder. Ceci est une remarque de courtisan ! Je la tiens de la propre bouche de son auteur, nommément de Zachar Chernycheff. A Oranienbaum, tout le monde de notre suite était convenu, tant homme que femme, de se faire pour cet été des habits de la même couleur, le dessus gris, le reste bleu, avec un collet de velours noir, le tout sans garniture aucune. Cette uniformité nous était commode de plus d'une façon. C'est à cet habillement qu'on s'accrocha, et plus particulièrement à ce que j'étais toujours habillée en habit de cheval et que je montais en homme à Péterhoff. Un jour de cour, l'Impératrice dit à M<sup>me</sup> Tchoglokoïff que cette manière de monter m'empêchait d'avoir des enfants et que mon habillement ne convenait point ; que quand elle montait à cheval, elle changeait d'habits. M<sup>me</sup> Tchoglokoïff lui répondit que pour avoir des enfants il n'en était pas question, que ceux-ci ne pouvaient venir sans cause et que quoique Leurs Altesses impériales fussent mariées depuis 1745, cependant la cause n'en existait pas (1). Alors, Sa Majesté impériale gronda M<sup>me</sup> Tchoglokoïff et lui dit qu'elle s'en prenait à elle de ce qu'elle négligeait de prêcher les parties intéressées sur cet article (2) et, en général,

---

(1) S'il faut en croire Champeaux, « le grand-duc, sans s'en douter, se trouvait incapable d'avoir des enfants par un obstacle auquel la circoncision remédie chez les peuples orientaux mais qu'il crut sans remède ». Castéra, par son commentaire, explique le rôle joué par la veuve Groot : « Telle était, dit-il, la honte dont l'accablait son malheur que le grand-duc n'eut pas même le courage de le révéler et la princesse, qui ne recevait plus ses caresses qu'avec répugnance et qui n'était pas alors plus expérimentée que lui, ne songea ni à le consoler, ni à lui faire chercher des moyens qui le ramenassent dans ses bras. » Dans *Les Jours de Trianon* (28-46), les curieux trouveront un problème à peu près semblable... résolu d'une façon moins... cosaque.

(2) Un passage du mémoire de Champeaux éclaire cette page où

elle marqua beaucoup d'humeur et lui dit que son mari était un bonnet de nuit qui se laissait mener par des morveux. Tout ceci fut redit dans les vingt-quatre heures à tous leurs confidents. A ce mot de morveux, les morveux se mouchèrent et, dans un conseil très particulier, tenu à cet effet par ces morveux, il fut résolu et déterminé qu'en suivant très strictement les sentiments de Sa Majesté impériale, Serge Soltikoff et Léon Narychkine encourraient une disgrâce simulée de la part de M. Tchogloloff, dont lui-même peut-être ne se douterait pas; que sous prétexte de maladie de leurs parents, ils se retireraient dans leurs maisons pour trois semaines ou un mois, afin de faire tomber les bruits sourds qui couraient. Ceci fut exécuté à la lettre et le lendemain ils partirent pour se confiner dans leurs familles pour un mois. Pour moi, je changeai tout de suite d'habillement. Aussi bien l'autre était-il devenu inutile. La première idée d'uniformité d'habillement nous était venue de celui qu'on portait les jours de cour à Péterhoff. Il était, le dessus blanc, le reste vert et le tout chamarré de galons d'argent. Serge Soltikoff, qui était brun, disait que dans cet habit blanc et argent, il avait, lui, l'air d'une mouche dans du lait. Au reste, je continuais à

~~~~~  
Catherine II ne dit évidemment pas tout. « A Péterhoff, raconte-t-il, on fit plusieurs parties de chasse. La grande-duchesse, sous prétexte d'indisposition, ne se trouva point à la plupart. M. de Soltikoff, sous des raisons spécieuses, obtint la permission du grand-duc de ne point la suivre... (Ces points indiquent une coupure dans le texte de Champeaux. La suppression, d'ailleurs maladroite de ce passage, est due à M. Bilbasoff qui a publié le document. On trouvera un peu plus loin le complément, tel que l'a donné M. Waliszewski.) M. de Soltikoff aussitôt chercha les moyens de déterminer le grand-duc à *faire tout ce qui était nécessaire pour se donner des héritiers*. Il lui fit sentir toutes les raisons politiques qui devaient l'y engager. Il lui donna aussi une idée de plaisir tout nouveau et parvint à le rendre incertain sur ce qu'il avait à faire. Le jour même, il arrangea un souper des personnes que le grand-duc voyait avec le plus de plaisir et, dans un moment de gaité, tous se réunirent pour obtenir de ce prince qu'il consentit à ce qu'on lui demandait. En même temps entra M. Boerhave avec un chirurgien et, dans la minute, l'opération fut faite et réussit très bien. M. de Soltikoff reçut de l'Impératrice, à cette occasion, un très beau diamant. » (Bilbasoff, *Histoire de Catherine II*, I, 504.)

fréquenter les Tchogloloff comme ci-devant, quoique j'y essayais un plus grand ennui. Mari et femme en étaient aux regrets de l'absence des deux principaux champions de leur société. En quoi assurément je ne les contredisais pas.

La maladie de Serge Soltikoff prolongea encore son absence, pendant laquelle l'Impératrice nous fit dire de venir d'Oranienbaum la rejoindre à Cronstadt où elle se rendait pour faire entrer les eaux dans le canal de Pierre I^{er}, que cet empereur avait commencé et qui venait d'être achevé. Elle nous devança à Cronstadt. La nuit qui suivit son arrivée étant devenue fort orageuse, Sa Majesté impériale crut que, pendant cet orage, nous étions en mer. Elle fut fort inquiète pendant toute la nuit. Il lui parut qu'un bâtiment qu'elle voyait de ses fenêtres et qui souffrait en mer, pourrait bien être le yacht sur lequel nous devions passer la mer. Elle eut recours à des reliques qu'elle avait toujours à côté de son lit. Elle les porta à la fenêtre et leur faisait faire le mouvement contraire du bâtiment qui souffrait de la tourmente. Elle s'écria plusieurs fois qu'assurément nous allions périr et que ce serait sa faute à elle, parce que, nous ayant envoyé réprimander, il n'y avait pas longtemps, pour lui témoigner plus d'empressement nous serions partis tout de suite après l'arrivée du yacht. Mais de fait, le yacht n'arriva qu'après cette tourmente à Oranienbaum, de façon que nous ne nous rendîmes à bord que le lendemain après-midi. Nous restâmes trois fois vingt-quatre heures à Cronstadt, pendant lesquelles la bénédiction du canal eut lieu avec une très grande solennité et l'on fit entrer l'eau pour la première fois dans ce canal. L'après-dîner, il y eut un grand bal. L'Impératrice voulut rester à Cronstadt pour voir de-rechef sortir l'eau, mais elle repartit le troisième jour sans que ceci ait été effectué. Ce canal n'a pas été mis à sec depuis cette époque jusqu'à ce que, de mon règne, j'aie fait construire le moulin à feu qui le vide. D'ailleurs, la chose aurait été impossible, le fond du canal étant plus bas que la mer ; mais c'est ce que qu'on n'envisageait pas alors.

De Cronstadt, chacun revint chez soi : l'Impératrice alla à Péterhoff et nous à Oranienbaum. M. Tchogloloff demanda et obtint la permission d'aller dans une de ses terres pour un mois. Pendant son absence, Madame son épouse se donna beaucoup de mouvement pour exécuter les ordres de l'Impératrice à la lettre. D'abord, elle eut beaucoup de conférences avec le valet de chambre du grand-duc, Bressan. Celui-ci trouva à Oranienbaum une jolie veuve d'un peintre, nommée M^{me} Groot. On fut quelques jours à la persuader, à lui promettre je ne sais quoi, puis à l'instruire sur ce qu'on voulait d'elle et à quoi elle devait se prêter. Ensuite, Bressan fut chargé de faire faire à Son Altesse impériale la connaissance de cette jeune et jolie veuve. Je voyais bien que M^{me} Tchogloloff était fort intriguée, mais j'ignorais de quoi, lorsqu'enfin Serge Soltikoff revint de son exil volontaire et m'apprit à peu près de quoi il était question. Enfin, à force de peine, M^{me} Tchogloloff parvint à son but et, quand elle fut sûre de son fait, elle avertit l'Impératrice que tout allait au gré de ses désirs. Elle espérait grande récompense de ses peines ; mais sur ce point elle se trompa, car on ne lui donna rien. Cependant elle disait que l'Empire lui devait beaucoup (1).

(1) Le mémoire de Champeaux donne naturellement une autre version. Voici la page coupée par M. Bilbasoff ou la censure russe : « Il (Soltikoff) passa tous ces instants (des chasses) avec la princesse et il eut l'art de réaliser les heureuses dispositions qu'on lui avait laissé apercevoir. M. de Soltikoff qui, dans les premiers moments, s'était trouvé plus heureux en possédant l'objet dont il était occupé, sentit qu'il était plus sûr de le partager avec le grand-duc, dont il savait que le mal n'était pas sans remède. Mais il était dangereux d'agir dans des choses d'une telle conséquence sans des ordres particuliers de l'Impératrice. Le hasard tourna les choses de la façon dont on pouvait le désirer. Toute la Cour était à un grand bal. L'Impératrice, passant près de M^{me} Narychkine, belle-sœur de M. de Soltikoff, qui alors était grosse et qui causait avec M. de Soltikoff, dit à cette dame qu'elle devrait communiquer un peu de sa vertu à la grande-duchesse. Elle lui répondit que la chose ne serait peut-être pas si difficile et que si elle voulait lui donner aussi bien qu'à M. de Soltikoff la permission d'y travailler, elle osait l'assurer qu'on pourrait réussir. M^{me} de Narychkine l'instruisit de l'état du grand-duc. Elle ajouta que M. de Soltikoff avait toute sa confiance et qu'il pouvait le déterminer. Non seulement l'Impératrice y consentit, mais elle fit connaître

Immédiatement après, nous rentrâmes en ville (1).

Ce fut dans ce temps-là que je persuadai le grand-duc de rompre les négociations avec le Danemark. Je lui fis ressouvenir les conseils du comte de Bernès qui était déjà parti pour Vienne. Il m'écouta et ordonna de finir sans rien conclure. Ce qui fut fait. Après un court

~~~~~  
que ce serait lui rendre grand service. » (Cité par Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, 84.)

(1) Il faut ici, encore une fois, citer le *Mémoire* de Champeaux : « Cet événement (l'opération faite au grand-duc) que M. de Soltikoff croyait devoir assurer ses plaisirs et sa faveur, attira sur lui un orage qui le mit en danger d'être perdu... On parla beaucoup de la liaison qui paraissait être entre lui et la grande-duchesse. On saisit cette occasion pour tâcher de le perdre près de l'Impératrice. On lui insinua que cette opération n'était qu'une ruse employée pour colorer un accident dont on voulait faire croire le grand-duc l'auteur. Ces méchancetés firent une grande impression sur l'Impératrice... Ses ennemis firent plus alors : ils s'adressèrent au grand-duc et lui firent concevoir les mêmes soupçons... Dans les premiers moments de son mécontentement contre Soltikoff, au lieu de marquer des ménagements pour la grande-duchesse, l'Impératrice avait laissé échapper devant plusieurs personnes qu'elle prétendait connaître ce qui s'était passé jusqu'à ce moment et que, lorsque le grand-duc serait assez bien guéri pour habiter avec sa femme, elle voulait avoir des preuves de l'état dans lequel elle devait être restée jusqu'à ce jour. » Cette expertise était beaucoup moins choquante pour les mœurs russes que pour celles de l'Europe occidentale. L'abbé Chappe, d'Auteroche, constate dans son *Voyage en Sibérie* cet usage, y compris l'envoi à l'assemblée nuptiale de la cassette « qui contient le dépôt de la virginité de la jeune femme ». Le Prince s'est inspiré de son récit pour la gravure reproduite dans cet ouvrage (p. 161). Champeaux continue : « Cependant, on se trouva au temps où le grand-duc put habiter avec la grande-duchesse. Comme il avait été piqué des discours tenus par l'Impératrice, il voulut la satisfaire sur les particularités qu'elle avait désiré savoir et, le matin de la nuit où le mariage fut consommé, il envoya dans une cassette, scellée de sa propre main, à cette princesse, les preuves de la sagesse de la grande-duchesse, qu'elle avait témoigné vouloir avoir. La liaison de la grande-duchesse avec Soltikoff ne fut pas dérangée par cet événement et elle dura huit ans encore dans toute sa vivacité. » (Cité par Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, 84-85.)

Après avoir cité le mémoire de Champeaux qui contredit la version de Catherine II, il convient de rappeler que lorsqu'en 1758, on envoya ce mémoire de Versailles à Saint-Petersbourg pour compléter les instructions du marquis de l'Hôpital, il le qualifia ainsi : « J'ai lu avec attention et plaisir le premier tome de l'histoire ou roman tragi-comique du mariage et des aventures de M<sup>me</sup> la grande-duchesse. Il y a un fond de vérité à ce qu'il contient. Le style l'embellit, mais de près le héros et l'héroïne feraient perdre du prix que

séjour au Palais d'été, nous retournâmes à celui d'hiver.

Il me parut que Serge Soltikoff commençait à diminuer ses assiduités, qu'il devenait distrait, quelquefois fat, arrogant et dissipé. J'en étais fâchée. Je lui en parlai. Il me donna de mauvaises raisons et prétendit que je n'entendais rien à l'excès d'habileté de sa conduite. Il avait raison, car je la trouvais assez étrange.

On nous dit de nous préparer pour le voyage de Moscou. Nous partîmes le 14 décembre 1752 de Pétersbourg. Serge Soltikoff y resta et ne vint que plusieurs semaines après nous. Je partis de Saint-Pétersbourg avec quelques légers indices de grossesse. Nous allions fort vite, nuit et jour. A la dernière station avant Moscou, les indices s'évanouirent avec de violentes tranchées. Arrivée à Moscou, et voyant le tour que prenaient les choses, je me doutai que je pouvais bien avoir fait une fausse couche. M<sup>me</sup> Tchoglokkoff était restée à Saint-Pétersbourg, parce qu'elle venait d'accoucher de son dernier enfant qui était une fille. C'était le septième. Quand elle fut relevée, elle nous joignit à Moscou. Ici on nous avait logés dans une aile bâtie en bois, tout nouvellement construite pendant cet automne, de façon que l'eau découlait des lambris et que tous les appartements étaient étrangement humides. Cette aile contenait deux rangées de cinq ou six grandes chambres chacune, dont celle sur la rue était pour moi et celle de l'autre côté pour le grand-duc. Dans celle de ces chambres qui devait me servir de toilette, on logea mes filles et femmes de chambre, avec leurs servantes, de façon qu'elles étaient dix-sept filles et femmes logées dans une chambre, qui avait à la vérité trois grandes fenêtres, mais point d'autre issue que ma chambre à coucher, par laquelle, pour toute espèce de besoin, elles étaient obligées de

---

leur nom donne à ces aventures. M. de Soltikoff est un homme vain et un petit-maitre russe, c'est-à-dire un homme ignorant, sans goût et sans mérite. M<sup>me</sup> la grande-duchesse ne peut le souffrir et tout ce qu'on dit du commerce de lettres avec M. de Soltikoff est jactance et fausseté. » C'est qu'alors le roman était fini et qu'un autre héros était entré en scène.



passer, ce qui n'était pas commode ni pour elles ni pour moi. Nous fûmes obligées de supporter cette incommodité, dont je n'ai jamais vu rien de semblable. Outre cela, leur chambre à manger était une de mes antichambres. J'étais malade en arrivant. Pour remédier à cet inconvénient, je fis mettre force grands écrans dans ma chambre à coucher, à l'aide desquels je la partageai en trois, mais cela ne m'aidait presque de rien, parce que les portes s'ouvraient et se fermaient continuellement, et ceci était inévitable. Enfin, le dixième jour, l'Impératrice vint me voir, et voyant le passage continu, elle entra dans l'autre chambre et dit à mes femmes :

« Je vous ferai faire une autre sortie que par la chambre à coucher de la grande-duchesse. » Mais que fit-elle ? Elle ordonna de faire une cloison qui ôta une des fenêtres de cette chambre où demeuraient d'ailleurs avec peine dix-sept personnes. Voilà donc la chambre rétrécie pour gagner un corridor. La fenêtre fut percée dans la rue. On y fit un escalier et voilà mes femmes obli-



*Alexis, comte de Bestoujeff,  
chancelier de Russie.*  
Portrait peint par Gaspard de Prenner,  
gravé par Bernigeroth.  
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

gées de passer dans la rue. Sous leurs fenêtres on plaça des lieux pour elles. Quand elles allaient dîner, il fallait longer la rue encore. En un mot, cet arrangement ne valait rien, et je ne sais pas comment ces dix-sept femmes, entassées et quelquefois malades, ne gagnèrent pas quelque fièvre putride dans cette habitation, et cela à côté de ma chambre à coucher qui était remplie de vermine de toute espèce jusqu'à empêcher le sommeil.

Enfin, M<sup>me</sup> Tchoglokoïff, relevée de couches, arriva à Moscou, et quelques jours après, Serge Soltikoff. Comme Moscou est fort grand, que tout le monde y est toujours très éparpillé, il se servit de ce lieu avantageux à cet effet, pour cacher la diminution de ses assiduités feintes ou réelles à la Cour. A dire la vérité, j'en étais affligée. Cependant, il m'en donnait de si bonnes et valables raisons, que dès que je le voyais et lui avais parlé, mes réflexions à ce sujet s'évanouissaient. Nous convinmes que pour diminuer le nombre de ses ennemis, je serais dire quelques paroles au comte Bestoujeïff qui pourraient donner espérance à celui-ci comme quoi j'étais moins éloignée de lui que ci-devant. Je chargeai de ce message un nommé Bremse, qui était employé dans la chancellerie holsteinoise de M. Pechline. Cet homme-là, quand il n'était pas à la Cour, allait souvent dans la maison du chancelier comte Bestoujeïff. Il s'en chargea avec beaucoup d'empressement et me dit que le chancelier en avait été dans la joie de son cœur et qu'il avait dit que je pouvais disposer de lui toutes les fois que je le jugerais à propos et que, si de son côté il pouvait m'être utile, il me priait de lui indiquer un canal sûr par qui réciproquement nous pourrions nous communiquer ce que nous jugerions à propos. Je sentis son idée et répondis à Bremse que j'y penserais. Je redis cela à Serge Soltikoff et tout de suite il fut résolu qu'il irait, lui, chez le chancelier, sous prétexte de visite, ne faisant que d'arriver. Le vieillard le reçut à merveille, le prit à part, lui parla de l'intérieur de notre Cour, de la bêtise des Tchoglokoïff, lui disant entre autres choses : « Je sais que, quoique leur plus intime, vous les connaissez tout comme



moi, car vous êtes un garçon d'esprit. » Ensuite il lui parla de moi et de ma situation, comme s'il avait vécu dans ma chambre, puis dit : « En reconnaissance de la bonne volonté que la grande-duchesse veut bien me montrer, je m'en vais lui rendre un petit service, dont elle me saura gré, je pense. Je lui rendrai M<sup>me</sup> Vladislava douce comme un agneau et elle en fera ce qu'elle voudra. Elle verra que je ne suis pas aussi loup-garou qu'on m'avait dépeint à ses yeux. » Enfin, Serge Soltikoff revint enchanté de cette commission et de son homme. Il lui donna à lui plusieurs conseils aussi sages qu'utiles. Tout cela le rendit intime avec nous, sans qu'âme qui vive en sût rien (1).

Sur ces entrefaites, M<sup>me</sup> Tchogloloff, qui avait toujours son projet favori en tête de veiller à la succession, me prit un jour à part et me dit : « Écoutez, il faut que je vous

(1) Le mémoire de Champeaux parle aussi du rapprochement de Soltikoff et du grand-chancelier, mais d'après lui, Soltikoff aurait été la dupe du vieux renard.

« Il gagna, dit-il, Soltikoff par des avances singulières et par de ces choses flatteuses et distinguées auxquelles un homme vaniteux comme celui-ci ne pouvait résister. Croyant qu'il n'entraînait que de l'estime et de l'amitié dans les sentiments que lui marquait le grand-chancelier, il en fut entièrement la dupe. M. de Bestoujeff lui parlait souvent de l'inconstance des princes et de la difficulté de faire durer leur attachement et des moyens de les mettre dans l'impossibilité de se dégoûter des personnes qui d'abord avaient su leur plaire. Soltikoff, dans ces conversations, se croyait heureux de pouvoir prendre des conseils d'un homme qui avait autant d'expérience et dont il croyait qu'il pourrait tirer un jour une très grande utilité. M. de Bestoujeff le persuada de ne placer près du grand-duc que des gens sans talents et sans naissance, afin que ce prince ne trouvât jamais un homme avec qui il pût se passer de lui. Il appuyait ses conseils par des exemples tirés de sa conduite avec l'Impératrice. Soltikoff, frappé d'une lumière toute nouvelle, ne craignait que de ne pas être assez reconnaissant pour un homme qui lui marquait autant d'amitié et il se conduisait exactement d'après les principes que lui dictait le chancelier. Il y réussit si bien qu'en deux ans de temps, la cour du grand-duc était devenue la chose la plus pitoyable du monde. Soltikoff, en même temps, établit une si grande confiance entre la grande-duchesse et le chancelier Bestoujeff que quand celui-ci sortait des conférences ou du cabinet de l'Impératrice, il instruisait Soltikoff de ce qui s'y était passé, afin qu'il en informât la grande-duchesse. Il lui envoyait aussi, pour les lui communiquer, toutes les minutes des lettres pour les ministres de Russie dans les cours étrangères et toutes les dépêches de ceux-ci. » (Cité par Bilbasoff, *Histoire de Catherine II*, I, 507-508.)

parle bien sincèrement. » J'ouvris yeux et oreilles, comme de raison. Elle débuta par un long raisonnement de choses à sa manière, sur son attachement à son mari, sur sa sagesse, sur ce qu'il fallait et ne fallait pas pour s'aimer et pour faciliter les liens conjugaux, et puis elle se rabattit à dire qu'il y avait quelquefois des situations d'un intérêt majeur qui devaient faire exception à la règle. Je la laissai dire tout ce qu'elle voulut sans l'interrompre, ne sachant point où elle en voulait venir, un peu étonnée et ignorant si c'était une embûche qu'elle me dressait où si elle parlait sincèrement. Au moment que je faisais intérieurement ces réflexions, elle me dit : « Vous allez voir si j'aime ma patrie et combien je suis sincère. Je ne doute pas que vous n'ayez jeté un coup d'œil de préférence sur quelqu'un. Je vous laisse choisir entre Serge Soltikoff et Léon Narychkine. Si je ne me trompe pas, c'est le dernier. » A ceci je m'écriai : « Non, non, pas du tout. » Là-dessus, elle me dit : « Eh bien ! si ce n'est pas lui, c'est l'autre sans faute. » A cela, je ne dis pas un mot, et elle continua en me disant : « Vous verrez que ce ne sera pas moi qui vous ferai naître des difficultés. » Je fis la niaise jusqu'au point qu'elle m'en gronda bien des fois, tant à la ville qu'à la campagne, où nous allâmes après Pâques (1).

Ce fut alors, ou à peu près dans ce temps-là, que l'Impératrice donna la terre de Libéritz et plusieurs autres, à 14 ou 15 verstes de Moscou, au grand-duc ; mais avant que d'aller demeurer dans ces nouvelles possessions de Son Altesse impériale, l'Impératrice célébra l'anniversaire de son couronnement à Moscou. C'était le 25 avril. On nous annonça qu'elle avait ordonné que le cérémonial fût

---

(1) De l'avis de tous les historiens, M<sup>m</sup>e Tchoglokoïff ne pouvait tenir un pareil langage sans l'aveu de l'Impératrice. Elisabeth n'était pas femme à s'embarrasser des considérations de pure morale. « Tantôt impie, tantôt fervente, incrédule jusqu'à l'athéisme, bigote jusqu'à la superstition, dit le chevalier d'Eon, elle passe des heures entières à genoux devant une image de la Vierge, parlant avec elle, l'interrogeant avec ardeur et lui demandant en grâce dans quelle compagnie des gardes elle doit prendre l'amant du jour. » (Cité par Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, 38.)





*Le palais d'Oranienbourg : vue prise du jardin.*

Dessin de J. Meyer. (Bibliothèque Nationale, Estampes.)

exactement suivi, selon qu'il avait été suivi le propre jour du couronnement. Nous étions fort curieux de ce que ce serait. La veille, elle alla coucher au Kremlin. Nous restâmes à la Sloboda, au Palais de bois, et nous reçûmes l'ordre de venir à la messe à la cathédrale. Dès neuf heures du matin, nous partîmes du Palais de bois, en équipage de parade, les domestiques marchant à pied. Nous traversâmes tout Moscou pas à pas (le trajet fait sept verstes), et nous mîmes pied à terre devant l'église. Quelques moments après, l'Impératrice y vint avec son cortège, la petite couronne sur la tête et le manteau impérial, comme de coutume, porté par les chambellans. Elle alla se placer à sa place ordinaire à l'église, et à tout ceci il n'y avait rien encore d'extraordinaire qui ne se pratiquât à toutes les autres fêtes de son règne. Il faisait à l'église un froid humide, comme je n'en ai senti de ma vie. J'étais toute bleue et je gelais de froid, en robe de cour, et avec la gorge découverte. L'Impératrice me fit dire de mettre une palatine de Sobol, mais je n'en avais pas avec moi. Elle se fit apporter les siennes, en prit une, la passa à son col. J'en vis une autre dans la boîte. Je pensai qu'elle allait me l'envoyer pour la mettre, mais je me trompais : elle la renvoya. Il me parut que c'était une mauvaise volonté assez marquée. M<sup>me</sup> Tchoglokoïff, qui voyait que je grelottais, me fit avoir, de je ne sais qui, un mouchoir de soie que je me mis au col. Lorsque la messe et le sermon furent finis, l'Impératrice sortit de l'église. Nous nous mîmes en devoir de la suivre, mais elle nous fit dire que nous pouvions revenir à la maison. Ce fut alors que nous apprîmes qu'elle allait dîner toute seule sur le trône et qu'en cela le cérémonial serait observé, comme le jour même de son couronnement où elle avait diné seule. Exclue de ce dîner, nous retournâmes, comme nous étions venus, en grande cérémonie, nos gens à pied, faisant 14 verstes pour aller et venir par la ville de Moscou, et nous transis de froid et mourant de faim. Si l'Impératrice nous avait paru de fort mauvaise humeur pendant la messe, elle ne nous renvoya pas de plus belle humeur non plus,



de cette marque si peu agréable de manque d'attention, au moins à notre égard, pour ne rien dire de plus. Les autres grandes fêtes, où elle dînait sur le trône, nous avions l'honneur de dîner avec elle; cette fois, elle nous renvoya publiquement (1). Chemin faisant, seule en carrosse avec le grand-duc, je lui dis ce que j'en pensais. Il me dit qu'il s'en plaindrait. Revenue à la maison, morfondue de froid et fatiguée, je me plaignis à M<sup>me</sup> Tchoglokoïff de m'être refroidie. Le lendemain, il y eut un bal au Palais de bois : je me dis malade et n'y allai pas. Le grand-duc réellement fit dire je ne sais quoi aux Chouvaloff à ce sujet et eux lui firent répondre aussi je ne sais quoi de satisfaisant pour lui, et il n'en fut plus question.

Environ ce temps-là, nous apprîmes que Zachar Chernycheïff et le colonel Nicolas Leontieïff avaient pris querelle ensemble pour le jeu, chez Roman Worontsoïff, qu'ils s'étaient battus l'épée à la main, et que le comte Zachar Chernycheïff avait une grave blessure à la tête. Elle était telle qu'on n'avait pas pu le transporter de la maison du comte Roman Worontsoïff dans la sienne. Il y resta, fut très mal. On parla de le trépaner. J'en fus très fâchée, car je l'aimais beaucoup. Leontieïff fut arrêté par ordre de l'Impératrice. Ce combat mit toute la ville en intrigues, à cause de la très nombreuse parenté de l'un et l'autre des champions. Leontieïff était beau-fils de la comtesse Roumianzoïff, très proche parent des Panine et des Kourakine. L'autre avait aussi des parents, amis et protecteurs. Le tout était arrivé dans la maison du comte Worontsoïff : le malade était chez lui. Enfin, quand le danger cessa, l'affaire fut apaisée et les choses en restèrent là.

Dans le courant du mois de mai, j'eus de nouveau des

---

(1) Élisabeth était, on le voit, de caractère assez dur et hautain. « Sa candeur et sa bonté ne sont qu'un masque, dit le chevalier d'Eon. A son avènement au trône, en effet, elle jura sur l'image révéérée de saint Nicolas que personne ne serait mis à mort sous son règne. Elle a tenu parole à la lettre et aucune tête n'a encore été coupée, c'est vrai; mais deux mille langues, deux mille paires d'oreilles l'ont été... » (Cité par Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, 37.)

indices de grossesse. Nous allâmes à Libéritz, campagne du grand-duc, à 12 ou 14 verstes de Moscou. La maison de pierre qui y était et qui avait été bâtie anciennement par le prince Menchikoff (1), tombait en ruines. Nous ne pûmes l'habiter. Pour y suppléer, on dressa des tentes dans la cour. Le matin, dès trois et quatre heures, mon sommeil était interrompu par les coups de hache qu'on donnait et par le bruit qu'on faisait à la bâtisse d'une aile de bois qu'on se hâtait de construire, à deux pas, pour ainsi dire, de nos tentes, afin que nous eussions où demeurer pendant le reste de l'été. Le reste du temps nous allions à la chasse ou à la promenade. Je n'allais plus à cheval, mais en cabriolet. Vers la Saint-Pierre, nous revînmes à Moscou, et il me prit un tel sommeil que je dormais tous les jours jusqu'à midi et qu'on avait de la peine à m'éveiller pour le dîner. La Saint-Pierre fut célébrée comme de coutume. Je m'habillai, j'assistai à la messe, au dîner, au bal et au souper. Dès le lendemain, je sentis des douleurs aux reins. M<sup>me</sup> Tchoglokoïff fit venir une sage-femme qui prédit la fausse couche que je fis réellement la nuit suivante. Je pouvais être grosse de deux à trois mois, Je fus dans un grand danger pendant treize jours, parce qu'on soupçonnait qu'une partie de l'arrière-faix était resté. On me cacha cette circonstance. Enfin le treizième jour, il partit de lui-même, sans douleurs ni efforts. On me fit rester pendant six semaines, pour cet accident, dans

---

(1) Fils d'un pâtissier et favori de Pierre le Grand (1670-1729), Menchikoff prit part à la répression de la révolte des Strélitz, combattit à Notembourg (1702), à Kalich (1706) et regut le titre de prince de l'Empire russe que portent encore ses descendants. A Poltava, la Russie lui dut la victoire et le czar l'en récompensa par le bâton de feld-maréchal. Il commanda pendant toutes les campagnes de 1710 à 1713, mais ses malversations obligèrent Pierre le Grand à le traduire devant des juges, ses rivaux, qui le condamnèrent à mort. Pierre transforma la condamnation en une amende. Il fut l'auteur de l'accession au trône de Catherine I, mais sous Pierre II, qu'il avait obligé à se fiancer à sa fille, il fut brusquement disgracié, relégué à Ranembourg, puis exilé à Bérézoff. Tous ses biens furent confisqués. Il s'illustra par sa fermeté dans la mauvaise fortune. « Comme sage, comme vainqueur de lui-même, a dit un écrivain russe, il mérite des autels. »





*L'Impératrice Élisabeth I.*

Portrait peint par L. Tocqué, gravé par Tchémessoff.

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

ma chambre, pendant une chaleur insupportable. L'Impératrice vint me voir le jour même que je devins malade et parut affectée de mon état. Pendant les six semaines que je restai dans ma chambre, je m'ennuyai à mourir. Toute ma compagnie consistait en M<sup>me</sup> Tchoglokoïff (encore venait-elle assez rarement) et une petite Kalmouke, que

j'aimais parce qu'elle était gentille. D'ennui je pleurais souvent.

Pour le grand-duc, la plupart du temps il était dans sa chambre où un Ukrainien, qu'il avait pour valet de chambre, aussi sot qu'ivrogne, l'amusait de son mieux, lui fournissant des jouets, du vin et d'autres liqueurs fortes, tant qu'il pouvait, à l'insu de M. Tchoglokoïff, que d'ailleurs tout le monde trompait et dont on se jouait. Mais dans les bacchanales nocturnes et cachées du grand-duc avec les domestiques de sa chambre, parmi lesquels il y avait plusieurs garçons kalmouks, le grand-duc se trouvait souvent mal obéi et mal servi, car étant ivres, ils ne savaient ce qu'ils faisaient et oubliaient qu'ils étaient avec leur maître et que ce maître était le grand-duc. Alors Son Altesse impériale avait recours aux coups de bâton et de lame d'épée. Malgré cela, sa société lui obéissait mal, et plus d'une fois il eut recours à moi, se plaignant de ses gens et me priant de leur faire entendre raison. Alors, j'allais chez lui et leur disais leur fait, les faisant souvenir de leurs devoirs, et tout de suite ils s'y rangeaient, ce qui fit que le grand-duc me dit plus d'une fois, et le répéta aussi à Bressan, qu'il ne savait pas comment je m'y prenais avec ces gens, que lui il les rossait et ne pouvait s'en faire obéir, et que j'en obtenais ce que je voulais avec une parole. Un jour que j'entrai à cet effet dans l'appartement de Son Altesse impériale, ma vue fut frappée par un gros rat qu'il avait fait pendre avec tout l'appareil d'un supplice, au milieu d'un cabinet qu'il s'était fait faire à l'aide d'une cloison. Je demandai ce que cela voulait dire. Il me dit alors que ce rat avait fait une action criminelle et digne du dernier supplice, selon les lois militaires : qu'il avait grimpé par-dessus les remparts d'une forteresse de carton, qu'il avait sur la table dans ce cabinet, et avait mangé deux sentinelles faites d'amadou, en faction sur un des bastions ; qu'il avait fait juger le criminel par les lois de la guerre ; que son chien couchant avait attrapé le rat et que tout de suite il avait été pendu comme je le voyais, et qu'il resterait là exposé aux yeux du public pendant trois jours, pour



l'exemple. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire de l'extrême folie de la chose, mais ceci lui déplut très fort. Vu l'importance qu'il y mettait, je me retirai et me retranchai dans mon ignorance, comme femme, des lois militaires. Cependant il ne laissa pas de me boudier sur mon éclat de rire, et au moins pouvait-on dire pour la justification du rat qu'il avait été pendu sans qu'on lui eût demandé ou entendu sa justification.

Pendant ce séjour de la Cour à Moscou, il arriva qu'un laquais de la Cour devint fou et même enragé. L'Impératrice ordonna que son premier médecin Boerhave eût soin de cet homme. On le mit dans une chambre proche de l'appartement de Boerhave qui demeurait à la Cour. Par hasard, il arriva encore que, cette année, il y eut plusieurs personnes qui perdirent l'esprit. A mesure que l'Impératrice en était informée, elle les prenait à la Cour et les faisait loger proche Boerhave, de façon que cela formait un petit hôpital de fous à la Cour. Je me souviens que les principaux en étaient un major aux gardes Sémenovsky nommé Tchédiaïeff, un lieutenant-colonel Lintrum, un major Tchoglokoïff, un moine du couvent de Voskrésensky, qui s'était coupé, avec un rasoir, les parties naturelles, et plusieurs autres. La folie de Tchédiaïeff consistait en ce qu'il regardait Schah-Nadir, autrement Thomas-Kuli-Khan, usurpateur de la Perse et son tyran (1), comme le bon Dieu. Quand les médecins ne purent venir à bout de le guérir de sa marotte, on le mit entre les mains des prêtres. Ceux-ci persuadèrent à l'Impératrice de le faire exorciser. Elle assista, elle-même, à la cérémonie, mais

---

(1) Nadir-Schah, de la tribu turque des Afschar, « fils et petit-fils de son épée, et ainsi de suite jusqu'à la soixante et dixième génération », comme il s'intitulait, d'abord brigand et outlaw, prit du service dans les troupes de Schah-Tamasp et lui donna la main pour chasser les Afghans. Devenu régent après la chute de Tamasp, il se fit offrir la couronne, feignit de la refuser, puis de céder aux sollicitations des grands (1736). Il régna onze ans en tyran omnipotent. Il prétendait régenter les âmes comme les corps, déclarant parfois que s'il plaisait à Dieu de lui conserver la santé, il ferait une religion meilleure que toutes celles qui existaient.

Tchédaïeff resta aussi fou qu'il paraissait être. Cependant, il y avait des gens qui doutaient de sa folie, parce qu'il était raisonnable sur tout autre point que Schah-Nadir. Ses anciens amis même allaient le consulter sur leurs affaires, et il leur donnait des conseils très sensés. Ceux qui ne le croyaient pas fou donnaient pour cause de cette affectation de manie, qu'il avait eu une mauvaise affaire sur les bras, dont il ne s'était tiré que par cette ruse. Il avait été, du commencement du règne de l'Impératrice, à la revision des contribuables. Il avait été accusé de concussion et il devait subir un jugement dans l'appréhension duquel il prit cette fantaisie qui le tira d'affaires.

A la mi-août 1753, nous retournâmes à la campagne. Pour le 5 septembre, jour de la fête de l'Impératrice, elle s'en alla au couvent du Voskrésensky. Pendant qu'elle y était, la foudre tomba dans l'église, par bonheur que Sa Majesté impériale se tenait dans une chapelle à côté de la grande église. Elle n'apprit la chose que par la frayeur de ses courtisans. Cependant il n'y eut ni blessé ni tué de cet accident. Peu de temps après, elle revint à Moscou, où nous nous rendîmes aussi de Libérítza. A notre rentrée en ville, nous vîmes la princesse de Courlande baiser la main publiquement à l'Impératrice, pour la permission qu'elle lui avait donnée de se marier avec le prince George Hovansky. Elle s'était brouillée avec son premier promis Pierre Soltikoff qui, de son côté, tout de suite épousa une princesse Souzoff.

Le 1<sup>er</sup> novembre de cette année, l'après-midi, à trois heures, j'étais dans l'appartement de M<sup>me</sup> Tchogloloff, lorsque son mari, Serge Soltikoff, Léon Narychkine et plusieurs autres cavaliers de la Cour sortirent de la chambre pour s'en aller dans les appartements du chambellan Chouvaloff, afin de le féliciter du jour de sa naissance, qui était ce jour-là. M<sup>me</sup> Tchogloloff, la princesse Gagarine et moi nous causions ensemble, lorsqu'après avoir entendu quelque bruit dans une petite chapelle qui était proche de l'appartement où nous nous tenions, nous vîmes rentrer un couple de ces messieurs qui nous dirent



qu'ils avaient été empêchés de passer par les salles du château, parce que le feu y avait pris. Tout de suite, je m'en allai dans ma chambre, et, en passant par une antichambre, je vis que la balustrade du coin de la grande salle était en feu. C'était à vingt pas de notre aile. J'entrai dans mes chambres et je les trouvai déjà remplies de soldats et de domestiques qui les démeublaient et emportaient ce qu'ils pouvaient. M<sup>me</sup> Tchoglokoïff me suivit de près, et comme il n'y avait plus rien à faire dans la maison que d'y attendre qu'elle prit feu, M<sup>me</sup> Tchoglokoïff et moi nous en sortîmes. Ayant trouvé à la porte le carrosse du maître de chapelle Araja (1), qui était venu pour un concert chez le grand-duc, et que j'avais averti, moi-même, que la maison brûlait, nous nous mîmes, elle et moi, dans ce carrosse, la rue étant couverte de boue, à cause des pluies continuelles qui étaient tombées depuis quelques jours, et nous regardions de là tant l'incendie que la façon dont on emportait les meubles de toutes parts hors de la maison. Je vis alors une chose singulière, c'est l'étonnante quantité de rats et de souris qui descendaient l'escalier à la file, sans même trop se presser. On ne put porter aucun secours à cette vaste maison de bois, faute d'instruments, et parce que le peu qu'il y en avait se trouvait précisément sous la salle qui brûlait. Celle-ci occupait à peu près le centre des bâtiments qui l'entouraient, ce qui pouvait faire l'étendue de deux ou trois verstes de circonférence. J'en sortis à trois heures précises, et vers les six heures il n'existait aucun vestige de la maison. La chaleur du feu devint si grande que ni moi ni M<sup>me</sup> Tchoglokoïff ne pouvant plus la supporter, nous fîmes aller notre carrosse dans la campagne, à quelques centaines de pas. Enfin M. Tchoglokoïff vint avec le grand-duc et nous dit que l'Impératrice s'en allait à la maison de Pokrovsky et qu'elle avait ordonné que nous irions dans celle de M. Tchoglokoïff, qui faisait à droite le premier coin de la grande rue de la Sloboda.

~~~~~  
(1) Araja dirigeait l'Opéra italien pour lequel Elisabeth lui prodiguait les crédits. (Waliszewski, *La dernière des Romanoff*, 263.)

Tout de suite nous nous y rendîmes. Dans cette maison, il y avait une salle au milieu et quatre chambres de chaque côté. Il n'est guère possible d'être plus mal que nous n'y étions. Le vent y soufflait dans toutes les directions. Les fenêtres et les portes y étaient à demi pourries, les planchers fendus avec des intervalles de trois à quatre doigts. Outre cela, la vermine y dominait. Les enfants, les domestiques de M. Tchoglokoïff l'habitaient. Au moment que nous y entrâmes, on les en fit sortir et on nous logea dans cette horrible maison qui était dégarnie de meubles.

Le lendemain de mon séjour dans cet hôtel, je vis ce qu'un nez kalmouk peut contenir. La petite fille, que j'avais près de moi, à mon réveil, me dit, en me montrant son nez : « J'ai là une noisette. » Je lui tâtai le nez. Je n'y trouvai rien, mais toute la matinée cette enfant ne fit que répéter qu'elle avait dans son nez une noisette. C'était une enfant de quatre à cinq ans. Personne ne savait ce qu'elle entendait par sa noisette dans le nez. Vers midi, elle tomba en courant et se cogna contre une table, ce qui la fit pleurer, et en pleurant elle tira son mouchoir et se moucha le nez. En se mouchant la noisette tomba de son nez, ce que je vis moi-même, et alors je compris qu'une noisette, qui ne pourrait tenir dans aucun nez européen, sans qu'on s'en aperçût, pouvait tenir dans la cavité d'un nez kalmouk qui est placé dans l'intérieur de la tête entre deux grosses joues.

Nos hardes, et tout ce dont nous avions besoin, étaient restées dans la boue, devant le palais brûlé, et on nous les amena pendant la nuit et le jour suivant. Ce qui me fit le plus de peine, ce furent mes livres. J'achevais alors le quatrième tome du *Dictionnaire de Bayle* (1). J'avais employé deux ans à cette lecture. Tous les six mois, je coulais à fond un tome. Par là on peut s'imaginer dans quelle solitude je passais ma vie. Enfin on me les apporta. Mes hardes se trouvèrent, celles de la comtesse Chouvaloff, etc. M^{me} Vladislava me fit voir par curiosité les jupes

(1) L'édition de Bâle ou celle d'Amsterdam, 1740.

de cette dame, qui par derrière étaient toutes doublées de cuir, parce qu'elle ne pouvait retenir ses urines, accident qui lui était resté après ses premières couches, et dont l'odeur était imprégnée dans toutes ses jupes. Je les renvoyais au plus vite à qui elles appartenaient. L'Impératrice perdit dans cet incendie tout ce qu'on avait amené à Moscou de son immense garde-robe. Elle m'a fait l'honneur de me dire qu'elle y avait perdu 4 000 paires d'habits et que, de tous, elle ne regrettait que celui qui avait été fait de l'étoffe que je lui avais envoyée et que j'avais reçue de ma mère. Elle y perdit encore d'autres choses précieuses, entre autres un bassin couvert de pierres gravées que le comte Roumianzoff avait acheté à Constantinople et qu'il avait payé 8 000 ducats. Tous ces effets avaient été placés dans une garde-robe qui était au-dessus de la salle où le feu avait pris. Cette salle servait d'avant-salle à la grande salle du palais. A dix heures du matin, les chauffeurs de fourneaux étaient venus pour chauffer cette avant-salle. Après avoir mis le bois dans le fourneau, ils l'allumèrent comme de coutume. Ceci fait, la chambre se remplit de fumée. Ils crurent qu'elle perçait par quelques trous imperceptibles du fourneau et se mirent à couvrir de terre glaise les entre-deux des carreaux de faïence. La fumée augmentant, ils se mirent à chercher des crevasses au fourneau et n'en trouvèrent pas. Ils comprirent que la crevasse était entre les séparations de l'appartement. Ces séparations n'étaient que de bois. Ils allèrent chercher de l'eau et éteignirent le feu dans le fourneau, mais la fumée augmentant elle passa dans l'antichambre où il y avait une sentinelle de la garde à cheval. Celle-ci pensant étouffer et n'osant bouger de son poste, cassa une vitre et se mit à crier; mais personne n'arrivant à son secours ni ne l'entendant, il tira son fusil par la fenêtre. Le coup fut entendu à la grande garde qui était vis-à-vis du palais. On courut à lui et, en entrant, on trouva partout une fumée épaisse de laquelle on retira la sentinelle. Les chauffeurs furent mis aux arrêts. Ils avaient cru que, sans avertir personne, ils éteindraient le feu ou bien empêcheraient la fumée

d'augmenter. Ils s'étaient, de bonne foi, occupés à cela pendant cinq heures.

Cet incendie donna lieu à une découverte que fit M. Tchogloloff. Le grand-duc avait dans son appartement beaucoup de fort grandes commodités. Quand on les apporta dans sa chambre, quelques tiroirs ouverts ou mal fermés découvrirent aux yeux des spectateurs ce dont ils étaient remplis. Qui le croirait ? Les tiroirs ne contenaient rien autre chose qu'une immense quantité de bouteilles de vin et de liqueurs fortes : ils servaient de cave à Son Altesse impériale. Tchogloloff m'en parla. Je lui dis que j'ignorais cette circonstance et je disais vrai. Je n'en savais rien, mais je voyais souvent, quasi journellement, l'ivresse du grand-duc.

Nous restâmes, après l'incendie, dans la maison de Tchogloloff près de six semaines, et comme en sortant nous passions souvent devant une maison, située dans un jardin proche du pont Soltikoff, qui appartenait à l'Impératrice et qu'on nommait la maison de l'évêque, parce que l'Impératrice l'avait achetée d'un évêque, la fantaisie nous prit de faire solliciter l'Impératrice, à l'insu des Tchogloloff, de nous permettre d'habiter cette maison, qui nous paraissait et qu'on disait plus logeable que celle où nous étions. Nous reçûmes l'ordre d'aller habiter la maison de l'évêque. C'était une très vieille maison de bois, de laquelle il n'y avait aucune vue. Elle était bâtie sur des caves de bois, et par là plus élevée que celle que nous venions de quitter, qui n'était qu'un rez-de-chaussée. Les poêles étaient si vieux que quand on les chauffait, on voyait le feu à travers les fourneaux, tant il y avait de crevasses, et la fumée remplissait les chambres. Nous en avions tous mal à la tête et aux yeux. On courait risque dans cette maison d'y être brûlé vif. Il n'y avait qu'un escalier de bois et les fenêtres étaient hautes. Le feu y prit naturellement deux ou trois fois pendant que nous y restâmes, mais on l'éteignit. J'y pris un mal de gorge avec beaucoup de fièvre. Le même jour que je devins malade, M. de Breithardt, qui était venu en Russie de la part de la cour de Vienne, devait venir

souper chez nous pour prendre congé. Il me trouva les yeux rouges et enflés. Il crut que j'avais pleuré et il ne se trompait pas. L'ennui, l'indisposition et l'incommodité physique et morale de ma situation m'avaient donné beaucoup d'hypocondrie. Pendant toute la journée que j'avais passée avec M^{me}

Tchoglokoïff à attendre ceux qui n'étaient pas venus, elle disait à tout moment :

« Voici comme on nous abandonne ! » Son mari avait dîné dehors et avait emmené tout le monde. Malgré toutes les promesses que Serge Soltikoff nous avait faites de s'esquiver de ce dîner, il ne revint qu'avec Tchoglokoïff. Tout cela me donnait une humeur de chien.

Enfin, quelques jours après, on

nous permit d'aller à Libéritz. Ici nous nous crûmes en paradis : la maison était toute neuve et assez bien arrangée : on y dansait tous les soirs et toute notre cour y était rassemblée.

Pendant un de ces bals, nous vîmes le grand-duc longtemps occupé à parler à l'oreille de M. Tchoglokoïff. Celui-ci, après cela, parut chagrin, rêveur et plus renfermé et renfrogné que de coutume. Serge Soltikoff, voyant cela et



Catherine II.

Portrait dessiné par Greuze,
d'après la statue de Houdon;
gravé par Gaucher (1782).

(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

que Tchoglokokoff lui battait singulièrement froid, alla s'asseoir près de M^{lle} Martha Chapiroff et tâcha de savoir d'elle ce que ce pouvait être que cette intimité peu accoutumée entre le grand-duc et Tchoglokokoff. Alors elle lui dit qu'elle ne savait pas ce que c'était, que le grand-duc lui avait dit plusieurs fois : « Serge Soltikoff et ma femme trompent Tchoglokokoff d'une manière inouïe. Lui, il est amoureux de la grande-duchesse : elle ne peut le souffrir. Serge Soltikoff est le confident de Tchoglokokoff. Il lui fait accroire qu'il travaille pour lui-même auprès d'elle, et elle, elle peut bien souffrir Serge Soltikoff qui est amusant. Elle s'en sert pour mener Tchoglokokoff comme elle veut, et au fond elle se moque de tous les deux. Il faut que je détrompe ce pauvre diable de Tchoglokokoff qui me fait pitié, que je lui dise la vérité et alors, il verra qui est son vrai ami, de ma femme ou de moi. »

Dès que Serge Soltikoff eut appris ce dangereux dialogue et la scabreuse situation qui s'ensuivait, il me le redit et s'en alla s'asseoir auprès de Tchoglokokoff et lui demanda ce qu'il avait. Tchoglokokoff, au commencement, ne voulut point s'expliquer et ne fit que soupirer. Ensuite, il se mit à faire des jérémiades sur la difficulté qu'il y avait à trouver des amis fidèles. Enfin Serge Soltikoff le tourna et le retourna dans tant de diverses directions qu'il lui tira l'aveu des conversations qu'il venait d'avoir avec le grand-duc. Assurément on ne pouvait s'attendre à ce qui s'était dit entre eux à moins que d'en être instruit. Le grand-duc avait débuté par faire à Tchoglokokoff de grandes protestations d'amitié, lui disant qu'il n'y avait que dans les occasions les plus urgentes de la vie qu'on pouvait distinguer les vrais amis des faux, que pour lui prouver la sincérité de la sienne, il allait lui donner une preuve bien marquée de sa franchise; qu'il savait, à n'en pas douter, que lui, Tchoglokokoff, était amoureux de moi; qu'il ne lui en faisait pas un crime, que je pouvais lui paraître aimable et qu'on n'était pas le maître de son cœur; mais qu'il devait l'avertir qu'il choisissait mal ses confidents, qu'il croyait bonnement que Serge Soltikoff était son ami et qu'il travaillait chez

moi pour lui tandis que l'autre ne travaillait que pour lui-même, et qu'il le soupçonnait d'être son rival; que pour moi, je me moquais d'eux deux, mais que si lui, Tchogloloff, voulait suivre ses avis à lui, grand-duc, et se confier à lui, alors il verrait qu'il était son seul et vrai ami. M. Tchogloloff avait beaucoup remercié le grand-duc de son amitié et de ses protestations d'amitié; mais au fond il avait traité tout le reste de chimère et de vision de son compte. Il est facile de croire qu'en aucun cas il ne se souciait d'un confident, par état et par caractère, aussi peu sûr qu'utile. Ceci une fois dit, Serge Soltikoff n'eut que fort peu de peine à ramener le calme et la tranquillité dans la tête de Tchogloloff qui était accoutumé à ne faire ni beaucoup de cas ni beaucoup d'attention aux discours d'un homme qui n'avait aucun jugement et passait pour tel. Quand je sus tout ceci, j'avoue que j'en fus outrée contre le grand-duc, et pour le détourner de revenir à la charge, je lui fis sentir que je n'ignorais pas ce qui s'était passé entre lui et Tchogloloff. Il rougit et ne dit pas un mot, s'en alla, me bouda, et les choses en restèrent là (1).

(1) Le deuxième épisode des souvenirs autobiographiques de l'Impératrice paraîtra sous le titre *Les Premières amours de Catherine II*.

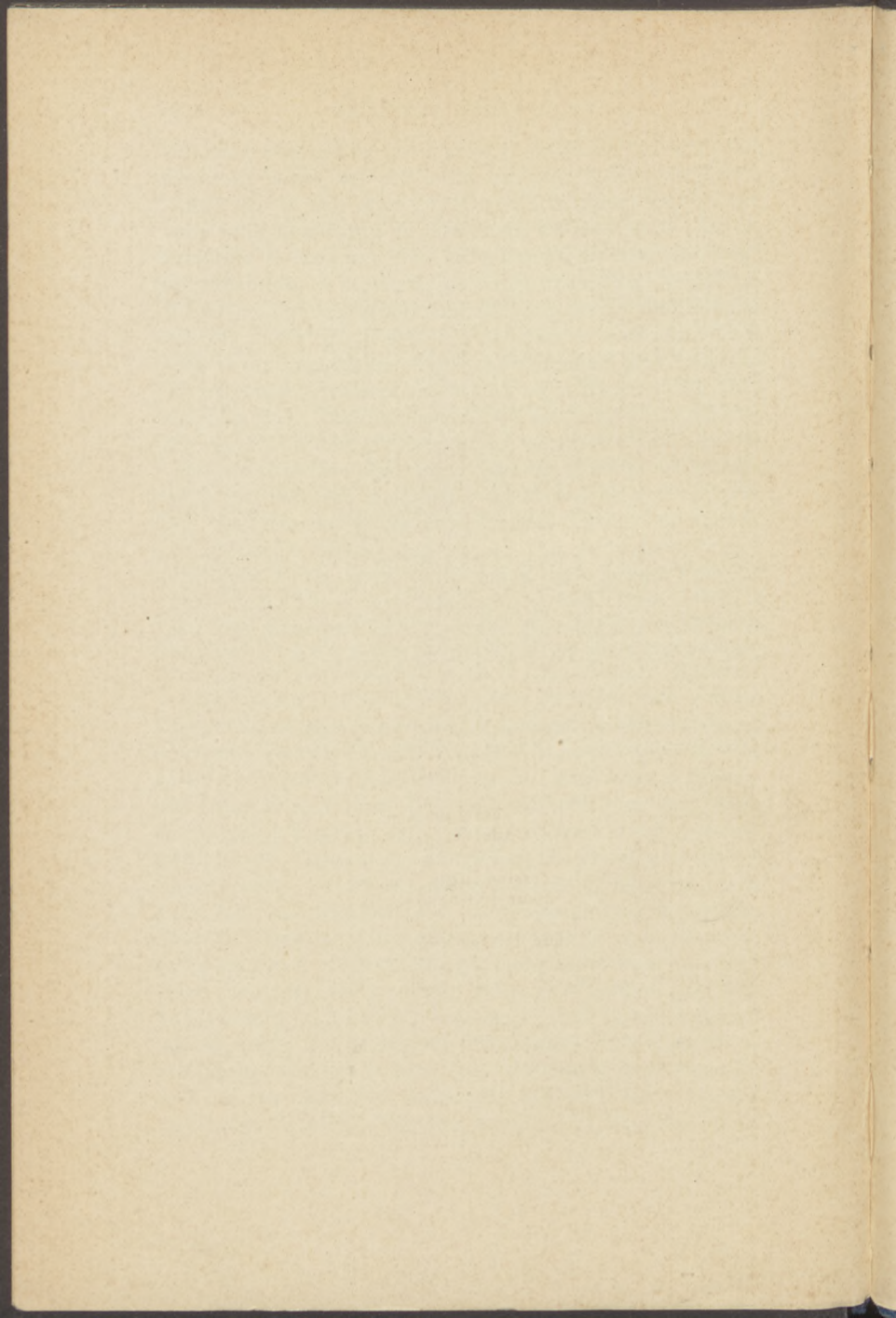


TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE	7
La Jeunesse de la Grande Catherine, souvenirs autobiographiques de l'Impératrice.	9

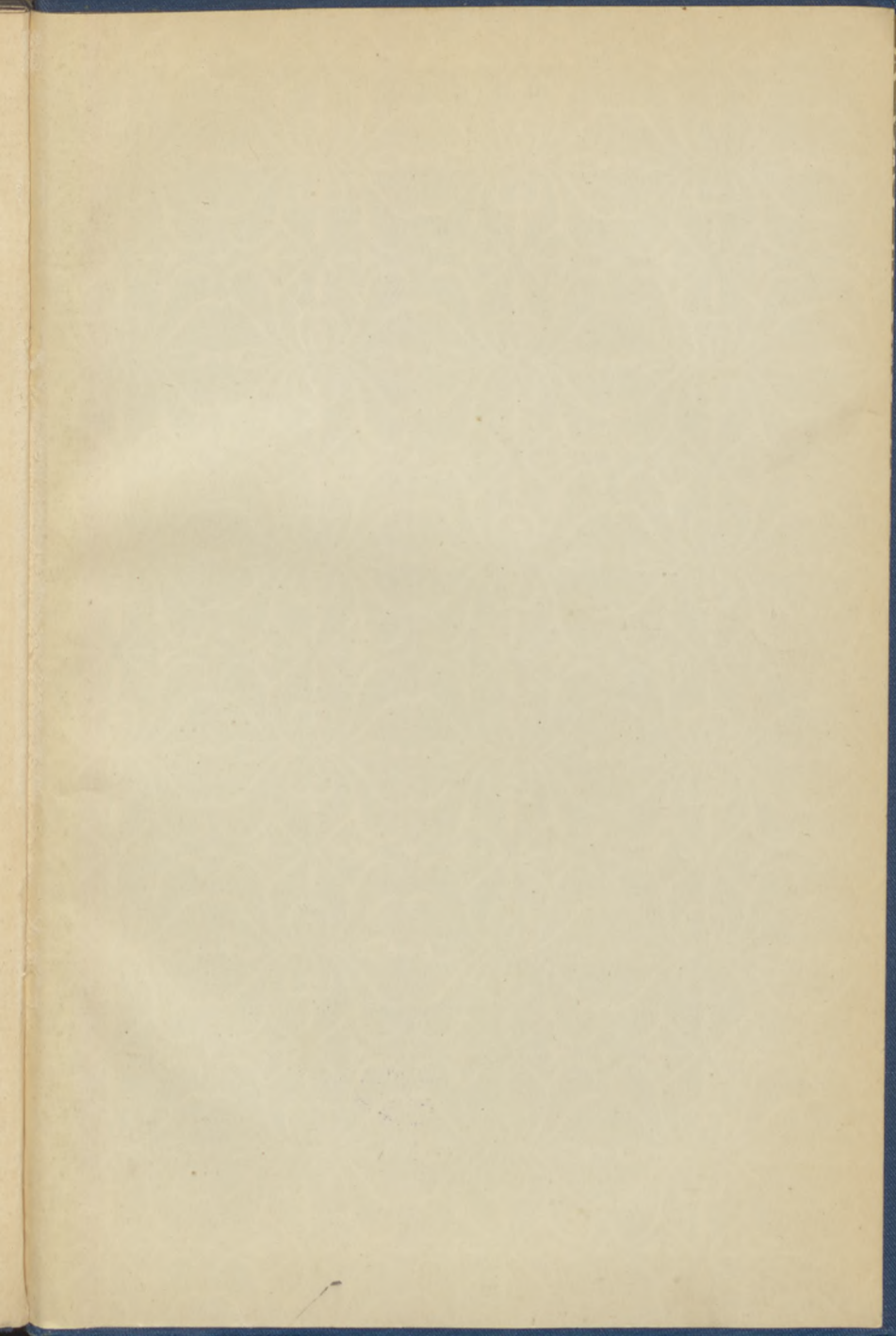
TABLE DES GRAVURES

Catherine II, portrait dessiné par J.-E. Nilson, gravé par Negges.	13
Charles-Frédéric, duc de Holstein, père de Pierre III.	17
Anne Ivanovna, duchesse de Holstein, mère de Pierre III	21
L'impératrice Elisabeth, portrait gravé par Sysang.	25
Michel Worontsoff, vice-chancelier de l'Empire russe, portrait par Tocqué.	29
Christian-Auguste, duc de Holstein	33
Charles VII, empereur d'Allemagne, portrait dessiné par J.-A. Pfeffel	37
Anne, impératrice de Russie, portrait peint par Caravaque, gravé par Wortmann	41
Kiev, vue prise du côté sud, dessin de M. Caspinch.	45
Le marquis Antonio Botta d'Adorno, portrait peint par V. Vangelisti.	49
Le château de Péterhoff, dessiné et gravé par Léonce Lhuillier.	53
Jacques de Stœhlin, directeur de l'Académie des arts de Saint-Petersbourg.	57
Charles-Pierre Ulrich, duc de Holstein, grand-duc de Russie, plus tard Pierre III.	61
La grande-duchesse Catherine Alexievna.	65
Reval, vue à vol d'oiseau	73
Nicolas Ivanovitch, comte Panine	81
Les véritables montagnes russes, dessin de Sauerwied	89
Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, portrait dessiné par Schrader, gravé par Sysang.	93
Le général comte Panine	97
François I ^{er} , empereur d'Allemagne, portrait peint par Martin de Meytens, gravé par P. Tauzé	101

Le Palais de Catherinenthal, près Reval : entrée des jardins, dessin d'Arnout et V. Adam	105
Adolphe-Frédéric, roi de Suède, portrait gravé par I.-I. Haid.	113
Vue de Catherinenthal, prise du Laasberg, près Reval, dessin de Hostein et Adam.	117
Danse russe, dessin de J.-B. Le Prince, gravé par Saint-Aubin et de Launay	121
Saint-Pétersbourg, vue prise sur la rivière Fontanka	129
Moscou : le Kremlin.	137
Vue du Nouveau Palais de Saint-Pétersbourg, près de la porte triomphale d'Onitchki.	141
La ville de Moscou, capitale de la Moscovie, dessin de N. Witsen.	145
Le palais de Tsarskoïé-Sélos : vue du Pont Chinois, dessin de J. Meyer	153
La virginité contrôlée, usage des noces russes, dessin de J.-B. Le Prince, gravé par Aug. de Saint-Aubin.	161
Alexis, comte de Bestoujeff, chancelier de Russie, portrait peint par Gaspard de Prenner	169
Le palais d'Oranienbourg : vue prise du jardin, dessin de J. Meyer	173
L'impératrice Elisabeth I, portrait peint par L. Tocqué, gravé par Tchémessoff	177
Catherine II, portrait dessiné par Greuze, d'après la statue de Houdon, gravé par Gaucher.	185



J. 1003/52



Biblioteka Główna UMK



300049046623



Biblioteka Główna UMK



300049046623

La
de
Cal

π
A

Biblioteka Główna UMK



300049046623

